This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

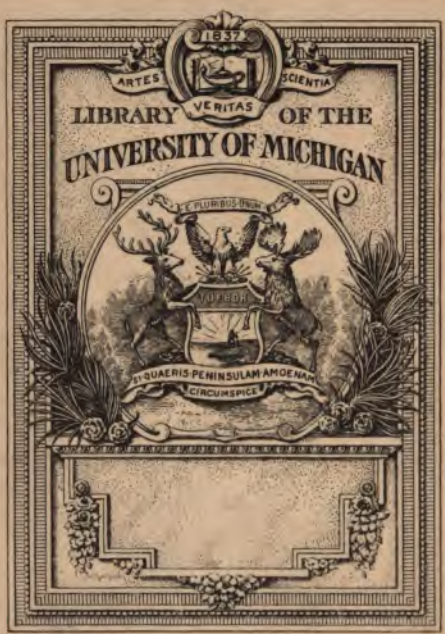
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 448866


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

CATALOGUE

DES

FIGURINES ANTIQUES

DE TERRE CUITE

DU MUSÉE DU LOUVRE

INDICATION DES SALLES

Figurines	assyriennes.	— Salle d'Eshmounazar (VII, au rez-de-chaussée).
—	babyloniennes.	— Salle asiatique (VI, au 1er étage).
—	phéniciennes.	— Salle des origines comparées (A, galerie du bord de la Seine).
—	incertaines.	— Même salle.
—	cypriotes.	— Même salle.
—	rhodiennes.	— Même salle.

Les indications de planches, placées immédiatement après les numéros des objets, renvoient le lecteur au recueil de figures qui sert d'atlas au présent Catalogue, sous ce titre : *Les Figurines antiques de terre cuite du musée du Louvre*, par LÉON HEUZEY, avec planches gravées par ACHILLE JACQUET. Grand in-4°, Paris, Librairies-Imprimeries réunies, 2, rue Mignon.

CATALOGUE

DES

FIGURINES ANTIQUES

DE TERRE CUITE

DU MUSÉE DU LOUVRE

PAR

LÉON HEUZEY

CONSERVATEUR DES ANTIQUITÉS ORIENTALES
MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME PREMIER

PARIS
Librairies-Imprimeries réunies
ÉDITEUR DES MUSÉES NATIONAUX
MAY et MOTTEROZ, DIRECTEURS
2, rue Mignon, 2

1891

Palais du Louvre, 15 avril 1882.

MONSIEUR L'ADMINISTRATEUR,

Le Catalogue dont je vous prie de vouloir bien autoriser l'impression sera, je crois, le premier essai fait par un grand musée pour publier, dans un ordre méthodique, l'ensemble de ses figurines de terre cuite. Chaque classe de monuments réclame une forme de catalogue qui lui soit appropriée. Le nombre presque infini et le caractère souvent indécis des statuettes d'argile m'ont déterminé à multiplier les notices qui expliquent les classifications ou résument les caractères de chaque série. Cette méthode a l'avantage de tracer, pour les visiteurs de nos collections, comme une histoire de la plastique ancienne par les petites images de terre cuite. Mon désir sera rempli si j'ai pu faire de ce guide à travers le peuple des figurines un livre utile, un livre d'enseignement.

Veuillez agréer, Monsieur l'Administrateur, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués,

LÉON HEUZEY,
Conservateur des Antiquités orientales.

APPROUVÉ :
L'Administrateur du Musée du Louvre,
L. DE RONCHAUD.

INTRODUCTION

Les terres vernissées égyptiennes.

L'Égypte précède de si loin ce que nous connaissons de l'antiquité que l'on ne peut étudier aucune industrie ancienne sans rechercher tout d'abord à quel degré d'avancement les Égyptiens y étaient parvenus. L'art de fabriquer des figurines et de les multiplier par le moulage leur était familier : seulement ils n'y ont presque pas employé l'argile ordinaire. Parmi les milliers de petites idoles et de statuettes funéraires qui sont sorties de leurs mains, on ne compte qu'un très petit nombre de terres cuites, au sens où nous l'entendons (1). Il semble qu'ils aient négligé ce procédé comme trop commun, pour reporter toute leur activité sur un genre de travail dont les produits plus fins et la technique perfectionnée plaisaient davantage à leur goût ingénieux. Les modeleurs égyptiens se servaient de préférence d'une terrre blanche et sableuse; ils avaient emprunté à l'art du verrier le secret de la revêtir d'une glaçure brillante, à laquelle ils donnaient le plus souvent une belle teinte azurée, couleur rare et précieuse aux yeux des anciens.

Ces *terres vernissées*, enduites d'une couche silico-alcaline,

(1) Le Louvre en possède trois ou quatre spécimens, dont les plus anciens remontent à la XVIIIe dynastie.

colorées en bleu, tirant parfois sur le vert, laissées souvent aussi avec la couleur blanche de leur fond, et relevées de touches variées, sont bien connues sous les noms, également impropres, de *terres émaillées*, de *porcelaines* ou de *faïences égyptiennes*. Le même procédé, pratiqué très anciennement par les Assyriens, imité en Phénicie et même chez les Grecs, a produit un très grand nombre de petits ouvrages que le commerce antique avait répandus à profusion sur les côtes de la Méditerranée. Ils y étaient recherchés par les populations du littoral, comme de véritables bijoux, dont la coloration brillante rappelait à leurs yeux les tons de la turquoise ou du lapis (1). La vogue s'y attachait d'autant plus que ces figurines prenaient volontiers la forme d'amulettes religieuses ou funéraires, d'objets de parure ou de toilette, servant comme ornements de collier ou comme fioles à parfums. Cependant les archéologues ont tort, croyons-nous, d'en faire une classe à part, qu'ils rangent auprès des verres antiques. Pour nous, toutes les fois que nous avons rencontré ces terres vernissées dans nos collections, nous n'avons pas hésité à leur donner une place à côté des figurines d'argile, dont elles ne se distinguent que par une très légère différence de procédé et sur lesquelles elles ont exercé une influence incontestable.

Quant aux figurines de ce genre qui sont proprement égyptiennes et qui ont été trouvées sur le sol même de l'Égypte, nous n'avons pas à entreprendre ici une description qui ferait double emploi avec les catalogues du musée égyptien du Louvre. Nous ne saurions pourtant nous dispenser de passer rapidement en revue un petit nombre de types caractéristiques : ils nous appartiennent à ce titre que l'on est

---

(1) C'est probablement à ces procédés que fait allusion Théophraste (*de Lapid.*, 97), et Pline (*Hist. nat.*, XXXVII, 38, éd. Littré), lorsqu'ils parlent de la pierre bleue appelée *cyanos* (lapis-lazuli), et qu'ils attribuent à un roi d'Égypte la gloire d'avoir inventé le bleu factice, τεχνητὸν κυανόν. Pline cite surtout la *callais* (turquoise) comme l'une des pierres qui s'imitaient le plus facilement avec le verre (*Hist. nat.*, ibid., 37 et 33).

tenté, non sans raison, d'y chercher le point de départ de plusieurs séries de représentations qui ont joui d'une longue et singulière fortune dans l'histoire des terres cuites antiques. C'est la meilleure introduction que nous puissions placer en tête du présent travail.

Un type commun entre tous et qu'il faut citer en première ligne, est celui des statuettes funéraires que le *Livre des Morts* commandait de déposer dans les tombeaux et qu'il nomme *oushabtiou*, c'est-à-dire *répondants*. Il n'est personne qui n'ait remarqué, dans les collections égyptiennes, ces figurines, vêtues de la robe collante des momies, les deux poings croisés sur la poitrine et tenant ordinairement des instruments d'agriculture. Elles *répondaient* en effet à l'appel du défunt, pour l'aider à cultiver les champs célestes, et multipliaient en quelque sorte sa propre personne, afin de lui rendre possible cette tâche laborieuse. Elles lui donnent aussi, par leurs inscriptions, le nom d'Osiris, pour le faire participer à la résurrection du dieu dont elles reproduisent l'attitude consacrée et dont elles portent le vêtement mortuaire. Ces amulettes protectrices avaient ainsi un triple rôle : elles étaient des images des morts ; elles leur formaient une compagnie et une escorte dévouée dans la solitude du tombeau ; elles pouvaient en même temps être considérées comme autant de petites idoles d'un dieu garant de leur immortalité.

Sans doute, une telle superposition d'idées, où se jouait la subtilité de la théologie égyptienne, n'était guère faite pour entrer dans l'esprit des peuples qui, de près ou de loin, empruntèrent à l'Égypte l'usage des statuettes funéraires. Cependant on peut croire qu'il en resta toujours quelque chose ; c'est peut-être là qu'il faut chercher l'origine de l'irrémédiable indécision qui, malgré tous les efforts des archéologues, ne cesse de régner, parmi les figurines de terre cuite, sur le véritable caractère de certains types traditionnels. Peut-être la même indécision a-t-elle existé souvent pour les anciens eux-mêmes, et ne se sont-ils pas donné autant de peine que nous pour en sortir.

Toujours est-il que, dans leurs imitations populaires des

figurines égyptiennes, ils paraissent s'être souvent mépris sur la nature, sur la signification et jusque sur le sexe des petits modèles qu'ils voulaient reproduire (1). Il faut se rendre compte de l'effet que ces figures, avec leur face rasée, dont la virilité n'est indiquée que par une barbiche souvent omise, avec leurs perruques tombantes et couvertes d'un voile d'étoffe, devaient inévitablement produire sur des peuples qui avaient l'habitude de porter la barbe longue et les cheveux courts : ils y ont vu très facilement des représentations féminines. C'est là une erreur qui est constante, par exemple pour la figure du Sphinx, qui a changé de sexe en passant de l'Égypte chez les Grecs; nous retrouverons aussi plus loin le même contre-sens dans le type des Sirènes : il est devenu presque de règle dans la traduction de plusieurs types égyptiens.

On peut même observer que, toutes les fois que les statuettes funéraires égyptiennes sont d'un travail négligé et sommaire, ce qui arrive fréquemment, leurs vêtements serrés donnent l'idée de la nudité, et que, les instruments qu'elles portent devenant alors indistincts, la double saillie formée par les deux poings sur la poitrine, la robe collante qui moule le corps sans accuser le sexe, produisent assez exactement l'image d'une femme nue, qui se tiendrait les mamelles de ses deux mains. Il faut reconnaître dans cette erreur au moins l'un des éléments qui ont contribué, en se combinant avec les idées familières aux cultes asiatiques, à féminiser les figurines fabriquées pour les tombeaux et à créer le type d'une étrange Vénus funéraire, que nous verrons se répandre dans les nécropoles du monde antique, sans qu'il soit toujours facile d'en expliquer l'origine et le caractère par les religions locales.

---

(1) Dans ma notice sur les terres cuites de Tarse, publiée par la *Gazette des Beaux-Arts* dès l'année 1876 (numéro de novembre), je montrais déjà la place qu'il convient de faire à ces fausses interprétations des Grecs en présence des antiques images de l'Égypte ou de l'Orient.

C'était un autre sujet très populaire en Égypte que l'image de la bonne déesse Isis, tenant sur ses genoux le petit Horus et de l'une de ses mains se pressant le sein pour en faire jaillir le lait, par un de ces gestes naïfs que l'art égyptien aimait à tirer de l'observation de la vie quotidienne. Le rôle d'Isis pleurant et ensevelissant Osiris, assurant par ses soins pieux la résurrection du dieu mort, qu'elle faisait renaître encore sous une nouvelle forme, dans la personne de son fils, la désignait par excellence comme la déesse des sépultures. Les peuples anciens attribuèrent souvent le même rôle, à la fois maternel et funéraire, à plusieurs de leurs déesses nationales, particulièrement à Déméter, à Perséphone et aussi à Ariadne, à Aphrodite et à d'autres divinités, considérées comme mères ou comme protectrices d'un dieu enfant. De là, sans doute, l'incroyable multiplication du type de cette *nourrice des tombeaux*, que les modeleurs de figurines ont représentée, tantôt sous les traits d'une déesse *courotrophe* ou éducatrice, tantôt sous une forme familière et même grotesque, lorsque le symbolisme qui avait créé ces images venait à leur échapper ou qu'il répugnait à leur sentiment religieux.

On rencontre encore parmi les faïences égyptiennes un petit groupe très curieux et qui mérite d'attirer notre attention. Il représente la déesse Isis étroitement associée à sa sœur Nephthys, la fidèle compagne de sa douleur, de ses soins pieux envers le corps d'Osiris et de sa sollicitude générale pour les morts. Les deux sœurs, placées côte à côte, dans la même attitude et dans le même costume, à peine distinguées l'une de l'autre par les symboles hiéroglyphiques qui leur servent de coiffure, forment un couple inséparable et comme une seule idole en deux personnes. Souvent l'enfant Horus, placé entre elles deux et sous leur commune protection, complète la triade sacrée. Ce groupe des deux sœurs n'avait pas de correspondant direct dans les religions de la Grèce et de l'Italie, mais on trouvait à l'expliquer par d'autres associations de deux déesses, parmi lesquelles la plus populaire était assurément celle de Déméter et de sa fille Coré. On pouvait grouper encore dans le même esprit d'autres divinités

telles que Coré et Ariadne, Coré et Aphrodite ou bien Aphrodite et Ariadne, sans compter les couples de déesses secondaires, tels que ceux des Heures ou des Grâces. Ce qui est incontestable, c'est que la réprésentation de deux femmes embrassées est resté un sujet traditionnel parmi les figurines funéraires des anciens.

La céramique égyptienne a prodigué les figurines des dieux enfants et elle a multiplié, pour les caractériser, les traits d'un symbolisme, tantôt gracieux, tantôt bizarre, que les autres peuples ont reproduit avec des interprétations quelquefois très éloignées de l'intention originelle. On connaît la singulière transformation par laquelle *Har-po-crati*, c'est-à-dire en égyptien *Horus enfant*, qui était figuré se têtant le doigt, ainsi que le font les bébés de tout temps et de tout pays, devint l'Harpocrate des Grecs. Il n'y avait là tout d'abord qu'un geste enfantin, comme ceux que la renaissance elle-même, dans ses représentations du *Bambino*, n'a pas dédaigné de demander à l'observation familière de la nature. Plus tard, la subtilité sacerdotale, travaillant sur ce thème naïf, y avait vu l'image du dieu naissant, qui se nourrit de sa propre substance. Les Grecs, moins profonds et se méprenant sur le véritable geste du petit dieu, firent d'Harpocrate un génie du silence et du bon augure, appelé encore *Sigalion*, qui n'en resta pas moins une idole protectrice, souvent placée dans les tombeaux.

On ne pouvait trouver une image plus touchante de l'extrême faiblesse du bas âge que l'attitude du pauvre petit être assis sur le sol, auquel il semble attaché, impuissant à se dresser sur ses membres inférieurs, les jambes encore à demi repliées, comme dans le sein de sa mère. C'est pourquoi les Égyptiens, ainsi que Plutarque l'explique très nettement, avaient représenté Horus, personnification du soleil levant, sous la figure d'un nouveau-né, d'un enfant aux jambes débiles, assis sur la fleur de lotus (1). Chez les Grecs la même

(1) Plut. (*De Pyth. orac.*, 12; ibid., 11 et 19).

idée symbolique trouva surtout à s'appliquer dans le mythe de Déméter, aux nombreux nourrissons sacrés de cette légende. Le petit Démophon, abandonné sur le sol et tendant les bras en pleurant vers sa nourrice, n'est qu'une forme d'Iacchus, confondu de bonne heure avec Bacchus enfant, et que l'on représentait assis sur la terre, d'où il venait de sortir. De la réunion de ces idées dérive certainement le type, si commun parmi les figurines de terre cuite, de l'enfant assis sur une de ses jambes repliées, dans une attitude trop voulue et trop souvent répétée, pour que l'intention symbolique n'y soit pas évidente. Plus tard, dans les figurines grecques et romaines d'Harpocrate, cette attitude ne fit que revenir à sa première origine; mais nous retrouverons la même pose attribuée, par extension, à beaucoup d'autres petits dieux, qu'ils soient représentés seuls ou sur les genoux de leurs divines protectrices.

L'Égypte poussa encore plus loin l'idée du dieu enfant. Pour la rendre dans toute sa force, ses artistes ne craignirent pas de franchir les limites du grotesque. Ils inventèrent la figure du dieu-germe, le Ptah embryon, dont la tête aplatie, les bras arqués et les jambes torses rappellent les formes de l'enfant avant sa naissance. Aucune idole égyptienne ne fut répandue en nombre plus grand par l'industrie populaire des terres vernissées et ne paraît avoir été considérée comme possédant une vertu plus efficace. Malgré la répugnance que les Grecs ne pouvaient manquer d'éprouver pour une pareille représentation divine, elle n'a pas été sans exercer quelque influence sur leur mythologie. Elle explique, plus naturellement que toutes les dérivations philologiques, la légende de la naissance d'Héphaistos, décrit par les poètes comme un enfant difforme et boiteux.

Nous rencontrerons assez souvent parmi les terres cuites des images d'enfants grotesques et ventrus, confondus parfois avec les enfants aux jambes repliées; mais on ne doit plus les considérer que comme des génies secondaires, qui sous le nom de *patèques* ou de *pygmées*, ont perdu la haute signification mythologique de leur prototype égyptien, tout

en conservant à travers les âges quelque chose de sa puissance protectrice.

Les anciens paraissent avoir confondu avec les dieux patèque, un autre nain grotesque, qui, dans la mythologie égyptiennes avait un caractère assez différent. Celui-là était un nain barbu, aux formes viriles, vêtu de la dépouille des fauves, et connu en Egypte sous le nom de *Bès*. Je ne m'étendrai pas ici sur ce bizarre personnage ; je n'indiquerai pas les traits qu'il a fournis à des représentations antiques très diverses, comme celles d'Hercule, de Silène, de la Gorgone, parce que j'en ai fait l'objet d'un article spécial, dans le chapitre consacré plus loin aux terres cuites phéniciennes.

Par une série de méprises et de transpositions, analogues à celles que nous venons d'étudier, s'est constitué un autre type, reproduit aussi très fréquemment par les terres cuites : celui de l'oiseau à tête de femme, que les Grecs, par un curieux rapprochement avec leurs croyances populaires, appelèrent Harpyie ou Sirène. Dans les représentations du rituel égyptien, l'épervier à tête humaine figure l'âme et plus exactement « le souffle de la vie » ; cet oiseau symbolique a des mains, qu'il porte ordinairement à ses lèvres, pour boire le filet d'eau céleste, versé par la déesse Hathor ; son sexe est celui même du défunt, et son menton est souvent pourvu de la barbiche, qui lui donne un caractère viril. Chez les Grecs, on ne retrouve pas la Sirène mâle : ce type a été féminisé, suivant le principe de transformation que nous avons énoncé plus haut. Cependant une curieuse figure cypriote de pierre calcaire, que possède le Louvre, représente encore l'oiseau à tête humaine avec une barbe carrée.

Dans la conception grecque des Harpyies, l'idée reste encore assez voisine de ce qu'elle était chez les Égyptiens. Les Harpyies ne sont plus les âmes mêmes ; mais, par leurs noms et par le rôle qui leur est assigné, elles représentent les souffles de la tempête et les miasmes mortels qui emportent les âmes dans l'autre monde : elles restent à ce titre des déités funèbres, des génies de la mort, naturellement représentés sur les tombeaux. Les Sirènes sont une forme

adoucie et plus gracieuse du même type : chez elles, l'idée de souffle ne se trahit plus que par leur caractère musical et par les légendes qui les associent à la vie de la mer et des matelots; cependant, malgré cette transformation profonde, fidèles à leur première origine, elle restent aussi des génies funèbres, associés à Perséphone et chargés d'accompagner les morts de leurs chants (1). C'est pourquoi, par exemple, le catafalque d'Héphestion portait des figures creuses, représentant des Sirènes, dans lesquelles furent enfermés les chanteurs du thrène funéraire.

Pour bien expliquer la diffusion de la poétique image de l'oiseau à tête de femme, il faut peut-être tenir compte d'un autre élément qui a dû s'y introduire surtout en Phénicie. On sait que les Orientaux se représentaient volontiers l'esprit divin sous la forme d'un cercle ailé, d'une sorte d'oiseau, qui devint la colombe sacrée. On connaît particulièrement le mythe de Sémiramis, cette reine légendaire, divinisée sous la figure d'une colombe. Telles sont les hautes et multiples origines de cette représentation si fréquente dans les nécropoles grecques, étrusques et italiennes. Cela ne veut pas dire toutefois que le parent ou l'esclave qui croyait faire acte pieux en plaçant dans un tombeau quelque petite fiole de terre cuite en forme de Sirène, se rendît compte de ces traditions et de ces doctrines.

Je m'arrête à ces rapprochements, qui n'ont pas tous assurément la valeur de faits démontrés; mais l'archéologie n'est point une science qui s'établisse par des axiomes. La vérité archéologique résulte d'une suite de comparaisons et d'observations multipliées. Ainsi l'antiquaire qui étudie une figurine de terre vernissée devra prendre garde tout d'abord si c'est un ouvrage purement égyptien ou une imitation de la fabrique égyptienne, distinction délicate et qui n'est pas

---

(1) Par une dernière et curieuse transformation, la *Serena*, encore célèbre dans les légendes du moyen âge, a fini par laisser son nom au petit oiseau chanteur des anciennes îles Fortunées.

toujours facile à faire. Il ne doit pas oublier non plus que la fabrication de ces petites images n'a jamais été plus active et plus florissante que sous la dynastie saïte, à une époque contemporaine du développement de l'archaïsme grec et gréco-étrusque, et qu'elle s'est continuée certainement sous la domination perse et jusque sous les Ptolémées, au temps de la pleine expansion de l'art et de l'industrie helléniques. Avec ces réserves, nous croyons que l'influence des terres vernissées égyptiennes sur l'histoire des terres cuites antiques et particulièrement sur l'usage des figurines funéraires est un fait général, que l'on ne saurait mettre en doute.

L'ancienne école symbolique a beaucoup abusé de l'Égypte. Ce n'est pas une raison pour repousser complètement le témoignage d'Hérodote, qui, de son temps déjà, reconnaissait les liens étroits qui rattachaient aux pratiques du culte d'Osiris certains cultes d'introduction relativement récente, qui, sous le nom d'initiations orphiques ou bachiques, s'étaient propagés par des chemins très divers dans tout le monde antique (1). L'un des caractères communs à ces cultes était justement la place qu'ils faisaient aux rites funèbres et à des croyances parfois assez grossières, mais positives, sur la vie future. Lorsque nous rencontrerons sur un point déterminé un emploi particulièrement abondant de figurines de terre cuite et surtout des statuettes funéraires, nous serons donc en droit de rechercher si, dans certains cas au moins, cet usage ne s'expliquerait pas par le voisinage et par l'influence de quelques sanctuaires de cette origine.

(1) Hérodot., II, 81.

PREMIÈRE PARTIE.

FIGURINES ORIENTALES.

ASSYRIE.

C'est pour nous un grand avantage de pouvoir commencer la description détaillée des terres cuites du Louvre par les figurines assyriennes et babyloniennes. Nous trouvons là, à côté des origines égyptiennes, dont nous avons dit quelques mots dans notre introduction, une autre source des idées et des usages qui ont rendu cette industrie si populaire dans le monde antique.

Les figurines assyriennes nous présentent tout d'abord des ouvrages d'une provenance certaine, d'un style franc et d'un emploi bien déterminé. Modelées à l'ébauchoir dans une terre assez grossière, mais avec toute la sûreté d'un art maître de ses moyens, elles reproduisent si exactement les formes et le caractère de la sculpture ninivite, que l'on serait tenté de les prendre pour des modèles en petit des figures colossales qui décorent les murailles et les portes des palais de l'Assyrie. D'autre part, les circonstances dans lesquelles s'est faite la découverte de ces petites images ne laissent aucun doute sur le but en vue duquel elles étaient fabriquées.

Les principales proviennent des fouilles exécutées par Botta dans le grand édifice de Khorsabad, construit, comme on sait, dans les environs de Ninive, par le roi Sargon ou Sariukin, à

la fin du VIII[e] siècle avant notre ère (1). On les trouva « dans « de petits réduits cachés sous le pavé des cours, soit devant « les portes, soit sur d'autres points du pourtour des mu- « railles. » La planche 165 du grand ouvrage de Botta et Flandin montre la disposition de ces cachettes souterraines, qui étaient « carrées, un peu rétrécies par le bas », garnies de quatre briques cimentées avec du bitume et couvertes d'une cinquième brique au niveau du pavé; « au fond il y « avait une couche de sable, sur laquelle les petite statuettes « étaient placées debout ».

En Assyrie, l'enfouissement des figurines d'argile était donc une pratique superstitieuse, destinée à conjurer les influences mauvaises et surtout, comme on doit le supposer, celles qui venaient des profondeurs du sol (2). Parmi les objets récemment donnés au British-Museum, à la suite de la mission du regretté George Smith, se trouvent six petites figures d'une divinité à quatre ailes, découvertes de même sous le pavement du palais S. O. de Nimroud (3). Cet usage remontait à la haute antiquité chaldéenne; il est à notre connaissance que, dans les très anciens édifices de la Chaldée, on trouve déjà des statuettes de bronze plantées dans des cachettes du même genre, dans le voisinage des palais ou des tombeaux.

On a recueilli aussi sous les fondations et près des portes de l'enceinte militaire de Khorsabad une grande quantité de bijoux et d'amulettes, jetés là évidemment dans un but semblable de conjuration (4). Des cachettes à figurines ont encore été observées dans d'autres pays soumis à l'action des idées orientales, par exemple sous le dallage d'un ancien sanctuaire,

---

(1) Botta et Flandin, *le Monument de Ninive*, vol. V, p. 168-169.

(2) Comparez. F. Lenormant, *La Magie chez les Chaldéens*, p. 45, cf., p. 48.

(3) Elles sont de terre rose, parfaitement cuite. On remarque aussi, dans les vitrines du même musée, plusieurs figurines analogues, représentant le dieu-poisson.

(4) Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, I p. 188.

près de Camiros dans l'île de Rhodes (1). Toutes les fois au contraire que les influences à combattre avaient l'air pour chemin, la superstition assyrienne et babylonienne paraît leur avoir opposé des figures suspendues : à cette classe appartient un curieux bronze du musée du Louvre, représentant un monstre ailé, qui porte au revers une inscription cunéiforme et dont la tête est munie d'un anneau fixe de suspension.

Les terres cuites de Khorsabad représentent des êtres mythologiques. On y reconnaît du premier coup d'œil des dieux ou des génies souvent représentés sur les bas-reliefs des palais assyriens et sur les nombreux cylindres qui servaient de cachets aux anciens habitants du pays. Un fait significatif, que j'ai relevé au British-Museum, c'est que les trois premières figures décrites plus loin se trouvent groupées ensemble et répétées sur deux bas-reliefs d'un très beau travail, provenant de Kouïoundjik, c'est-à-dire du palais même de Ninive ; seulement ces deux séries de trois figures, quoique rangées dans le même ordre, sont tournées en sens opposé, de manière à paraître marcher l'une vers l'autre (2). Elles ornaient donc les deux côtés d'une porte, ainsi que Layard l'a déjà constaté, sans mentionner toutefois la troisième figure (3). On voit combien ce rôle de gardiens des entrées du palais s'accorde avec la découverte des figurines de Khorsabad, dont l'emploi comme idoles protectrices de la demeure royale se trouve ainsi démontré.

Il s'en faut que les savants qui s'occupent des langues et des religions de l'Orient soient encore en mesure d'assigner des noms certains à la plupart des figures mythologiques que l'art assyrien nous a conservées. Cependant, sur ce point comme sur tout ce qui touche aux antiquités orientales, l'étude attentive des monuments rend service à la science, en précisant

---

(1) A. Salzmann, *Une ville homérique*, dans la *Rev. arch.*, 1861, p. 467.

(2) Plaques 80 et 81, dans les salles appelées *basement rooms* (cf. plaques 17 et 18).

(3) Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 462

maints détails qui n'avaient pas encore été bien observés. Ce que l'on peut affirmer, c'est qu'en Assyrie, comme en Égypte, l'usage des figurines de terre tenait étroitement à la religion. Dans les deux pays, elles servaient d'idoles et d'amulettes préservatrices ; mais les terres vernissées égytiennes se rencontrent principalement dans les tombeaux, tandis que, chez les Assyriens, dont les rites funéraires nous sont d'ailleurs imparfaitement connus, les figurines d'argile étaient volontiers considérées comme exerçant leur protection sur les choses de la vie active.

Quant à la technique des statuettes de Khorsabad, elle est des plus simples. Les figures son façonnées en plein dans l'argile et, à ce qu'il semble, sans aucun emploi du moule, bien que plusieurs types se trouvent répétés et modelés sur un même patron. On n'en juge que mieux de l'habileté des modeleurs assyriens et de l'énergie expressive de leur coup d'ébauchoir; on admire comment ils savaient conserver le caractère vivant et fort de la sculpture nationale, tout en la réduisant à ses traits essentiels. Il y a lieu seulement de s'étonner de la grossièreté de la matière : c'est une terre d'un gris foncé, inégale, grumeleuse, sans mélange de gravier, mais comme fouettée de hachures, à cause des brins de foin avec lesquels elle paraît avoir été gâchée. Le même aspect haché se remarque à la cassure des briques assyriennes et babyloniennes et caractérise la grosse céramique de ces contrées. La pâte des figurines est de plus tellement friable qu'elle s'émiette à la main : elle fait penser à l'argile séchée au soleil, dont il est souvent question à propos des constructions orientales ; pourtant, comme elle ne se délaie pas dans l'eau, il faut croire qu'elle a subi une légère cuisson. La texture peu consistante de la terre n'empêchait pas cependant que chaque figurine ne fût enduite d'une couleur particulière, comme le bleu ou le noir, qui en recouvrait les parties nues et qui avait par conséquent une signification symbolique.

Le choix d'une argile semblable à celle des briques tenait-il à quelque relation superstitieuse avec la construction des palais ? De toute manière les Assyriens connaissaient et em-

ployaient au besoin des procédés céramiques beaucoup plus avancés. Ils savaient obtenir des figurines d'une terre dure et parfaitement cuite, comme le prouvent les numéros 7 et 8.

D'un autre côté, leurs terres à glaçure vitreuse, ordinairement bleue ou verte, sont fabriquées à l'aide du moule, avec une finesse et une vivacité de relief qui les rendent au moins égales aux productions analogues de la fabrique égyptienne. Le Louvre possède en ce genre plusieurs fragments de figures décoratives d'animaux, qui sont du plus beau style assyrien. Ils proviennent, il est vrai, pour la plupart, non de l'Assyrie, mais de l'Égypte, avec tout un lot d'objets du même style, de bois sculpté, d'os, d'ivoire, qui faisaient partie de la collection Clot-bey, formée dans ce pays (1) : c'est un exemple curieux d'exportation antique, confirmé par d'autres faits du même genre; il montre le prix que les Égyptiens eux-mêmes attachaient aux produits de l'industrie assyrienne.

---

1. — (*Pl.* 1, *fig.* 2.) — Dieu assyrien, coiffé d'une tiare à double paire de cornes. Ses cheveux tombent en deux masses sur les épaules ; sa barbe, taillée en carré, est divisée en trois étages. Le vêtement n'est formé que d'une tunique longue (en partie restaurée). Les deux bras manquent; mais on voit que le bras droit était levé, le gauche collé au corps. Toute la figure, sur le nu comme sur le costume, était peinte en bleu d'azur. – (Botta, *Mon. Nin.*, II, pl. 153; cf. pl. 165 et V, p. 169. A. de Longpérier, *Not. assyr.*, n° 262). — Palais de *Khorsabad.* — Terre grise friable. H. 0,23.

2. — (*Pl.* 1, *fig.* 3). — Démon à tête de carnassier, dont le corps, vêtu d'une tunique courte, est porté sur des jambes

---

(1) A. de Longpérier, *Notice des antiquités assyriennes*, 3e éd., 1854, p. 22.

terminées par des griffes d'aigle. La gueule est ouverte et contractée, comme celle d'un félin en colère. D'après la description de Botta, la tête était surmontée de deux longues oreilles pointues et toute la figurine était peinte en noir, ce qui indiquerait un être malfaisant, habitant de la nuit ou des régions souterraines. Sur les bas-reliefs de Kouïoundjik cités plus haut, ce génie monstrueux est toujours placé entre les deux autres figures ; de la main droite il lève un poignard, de la gauche il tient la masse d'armes assyrienne. Sur un bas-relief voisin (plaque 79), le même génie est dédoublé en deux figures hostiles qui se combattent avec leurs poignards. La tête est aussi exactement la même que celle du monstre à corps d'aigle et à pattes antérieures de lion, qui, sur les bas-reliefs de Nimroud, est poursuivi par le dieu Bel armé de la foudre. Les bras de notre figurine manquent; toute la partie inférieure, avec la base ronde, est corrodée par le temps. — (Botta, II, pl. 159; V., p. 169. De Longpérier, n° 268). — Palais de *Khorsabad.* — Terre grise friable. — H. 0,20.

3 à 6. — (*Pl.* 1, *fig.* 1). — Personnage mythologique dont les traits rappellent les colosses sculptés entre les portes du palais de Khorsabad ; seulement, au lieu d'étouffer un lion, la figurine de terre pose ses deux mains ouvertes contre la hampe d'un gros épieu, dressé devant elle. La tête, très forte pour le corps, est encadrée de larges enroulements qui tombent sur les épaules : on sait, par l'histoire de Samson, qu'une chevelure luxuriante était considérée chez les Orientaux comme un signe de force. Le nez puissamment arqué, de grands yeux sous d'épais sourcils, une barbe carrée à trois étages, exagèrent l'expression du type assyrien. Le corps, serré dans une courte tunique à large ceinture, est représenté de profil, ainsi que les jambes, tandis que la tête et les épaules sont de face. La partie inférieure de la figure est traitée en bas-relief et s'enlève sur un champ.

Le musée possède quatre reproductions de ce type : le n° 3 est le plus complet; le n° 4 donne en plus le fer de l'épieu.

Les anciens cylindres assyriens et babyloniens représentent souvent le même personnage terrassant des lions ou des taureaux; parfois on en voit deux semblables qui luttent ensemble ou qui chevauchent sur des griffons affrontés. Sans admettre toutes les idées de Raoul Rochette, dans son *Mémoire sur l'Hercule assyrien*, on ne peut s'empêcher de reconnaître que ce type a pu prêter quelques traits à celui d'Hercule. Les assyriologues supposent que c'est le dieu ou héros dont le nom, encore incertain, s'épèle *Istubar*, mais dont la grande popularité est attestée par les fragments récemment découverts de la légende chaldéenne.

L'attitude très-particulière de ces figures n'a pas été jusqu'ici remarquée. Il est inexact de dire qu'elles « tiennent des deux mains une grosse hampe ou sceptre ». Sur les bas-reliefs de Londres, qui ne permettent pas d'arguer de l'inhabileté de la représentation et qui montrent beaucoup d'autres figures tenant leurs armes à poignée, les mains du personnage sont de même ouvertes et touchent seulement la lance, qui semble plantée en terre ou tenue en équilibre par une force surnaturelle. On peut supposer qu'il y a là un geste d'adoration devant une arme sacrée ou un fait de la légende se rapportant à une lance merveilleuse. Sur un cylindre chaldéen du Louvre, Istubar tient une lance dont la pointe est tournée en bas; sur un autre, il est dédoublé en deux figures qui adorent une grande lance dressée entre eux. — (Botta, II, pl. 154. De Longpérier, nos 263 à 267). — Palais de *Khorsabad*. — Terre grise friable. — H. 0,245.

7. — (*Pl. 4, fig. 1*). — Nous trouvons maintenant une petite idole d'un travail tout différent, faite de terre dure et bien cuite. Elle ne provient pas non plus du même lieu que les précédentes; elle a été recueillie dans les fouilles exécutées en 1852, par Victor Place, sans doute parmi les nombreuses amulettes enfouies auprès des portes de l'enceinte de Khorsabad. C'est un ouvrage tout à fait rustique et populaire. Modelée sommairement à la main, elle se termine par le bas en forme de cône creux. Les yeux sont faits de deux boulettes

aplaties; pour le profil, l'ouvrier a pressé la terre entre ses doigts et produit une saillie dont l'exagération donne l'idée d'un bec rectangulaire. Les bras, étirés en boudins, se replient sur la poitrine, où quelques coups d'ébauchoir marquent les doigts des mains. Vers la région du cou, au-dessous de deux traits parallèles, pend une sorte de plastron demi-ovale, rayé de traits croisés; des points triangulaires, marqués sur les épaules semblent indiquer aussi un collier. On remarquera que ces traits et ces points sont gravés avec un instrument analogue à celui qui servait pour les caractères cunéiformes (1). L'Assyrie nous fournit ici le prototype de plusieurs séries de terres cuites: figurines en forme de cône, idoles primitives ramenant leurs mains sur leur poitrine, grossières maquettes considérées parfois comme ayant une tête d'animal ou un bec d'oiseau. — (De Longpérier, n° 292.) — *Khorsabad.* — Terre d'un gris jaunâtre. — H. 0,09.

8. — Bélier grossièrement modelé, dont le travail et la terre rappellent la figurine précédente : il provient des mêmes fouilles. — (De Longpérier, n° 293.) — *Khorsabad.* — Terre bien cuite, d'un jaune pâle. — Long. 0,20.

9. — Fragment postérieur d'une figure d'animal. — *Khorsabad.* — Terre grise friable. — Long. 0,08.

10. — (*Pl.* 1, *fig.* 4.) — Parmi les terres vernissées assyriennes on remarque surtout une tête d'animal fantastique, se rapprochant du type du lion, avec une courte crinière et un long cou, fragment décoratif d'un travail énergique et plein d'expression. La gueule est ouverte et montre les dents, la place des oreilles est marquée sur le vernis : comparez le démon n° 2. La terre blanche, moulée avec une rare précision, est

(1) On trouve des points décoratifs semblables sur une terre cuite assyrienne représentant un chien (G. Rawlinson, *The five great monarchies of the East* I p. 293).

couverte d'une glaçure vitreuse d'un beau vert bleu. Ce fragment provient de la collection Clot-Bey. — (De Longpérier, n° 269.) — Terre vernissée. — H. 0,06.

11 à 16. — Six autres fragments de figures décoratives d'animaux : têtes de lion, protomes de lion et de taureau, bouquetin couché. La tête de lion n° 11 est surtout remarquable par la finesse du travail. La plupart de ces fragments assyriens proviennent aussi de la collection Clot-Bey et de l'Egypte. Le bouquetin a été trouvé à Khorsabad; le protome de taureau a été comparé à ceux qui forment les chapiteaux du palais de Persépolis. — (De Longpérier, n°s 287, 288, 289, 290, 291.)

BABYLONIE, CHALDÉE, SUSIANE.

Les terres cuites de la Babylonie et des contrées limitrophes, bien qu'elles forment une classe distincte et facile à reconnaître, sont restées jusqu'ici assez négligées. On était porté à les considérer comme étant généralement de basse époque et à s'étonner qu'un pays qui a été le grand foyer de la civilisation orientale n'ait pas produit en ce genre des monuments plus significatifs. Un examen attentif conduit à des conclusions différentes : il est au contraire peu de régions où ces figurines d'argile fournissent des indications aussi neuves et aussi intéressantes pour la science.

Les voyageurs les rencontrent en grand nombre dans toute la contrée sur laquelle s'étendait jadis la civilisation chaldéo-babylonienne, d'abord à *Hillah*, dans la région même des ruines de Babylone, plus au sud à *Ouarka*, l'ancienne Orchoé ou Erech, et en général dans toute la Chaldée, enfin jusque sur les monticules de débris qui marquent encore aujourd'hui la position de Suse. Les fouilles exécutées par Loftus dans l'ancienne nécropole d'Erech, énorme entassement de sépultures superposées, ont prouvé notamment la destination funéraire de ces petites images : les plus fines se trouvaient toujours à la base des collines artificielles, tandis que celles qui se rencontraient à la surface des mêmes collines, en relation avec les cercueils vernissés de basse époque, étaient d'un travail tout à fait barbare. A Suse, l'explorateur anglais a mis la main sur un dépôt de figurines, parmi lesquelles il signale plus de deux cents

exemplaires du même type, et aussi un précieux fragment de moule, indices certains d'une fabrication locale (1).

Les spécimens de ces premières fouilles, conservés au Musée Britannique, offrent à l'étude, par leur provenance bien constatée, des points de repère importants; mais un sérieux intérêt s'attache aussi à la collection d'objets de la même origine que possède le Musée du Louvre. Formée d'abord, en partie, des antiquités recueillies dans le pays par feu Pacifique Delaporte, consul général de France à Bagdad, elle ne contient pas seulement des terres cuites, mais une grande variété de pièces de verre, de bronze, d'os, d'albâtre, de pierre dure, dont la réunion permet de faire des comparaisons instructives. Tout récemment, les importantes découvertes faites dans la Basse-Chaldée, par M. Ernest de Sarzec, notre vice-consul à Bassorah, ont enfin révélé le véritable caractère de la sculpture chaldéenne, et nous ont permis d'établir avec plus de certitude encore le lieu d'origine d'un assez grand nombre de petits monuments.

Pour ne parler ici que des terres cuites, elles appartiennent à deux époques ou, si l'on veut, à deux fabriques différentes : l'une, dont le caractère est franchement asiatique; l'autre, où le style est profondément modifié par l'influence tardive de l'art grec et de la conquête macédonienne.

I.

Figurines chaldéo-babyloniennes.

La première classe intéresse au plus haut point les études historiques, par les données qu'elle fournit sur l'ancien art chaldéen et babylonien, hier encore imparfaitement connu. Si elle a passé jusqu'ici presque inaperçue, c'est à cause de

(1) Loftus, *Travels in Chaldœa and Susiana*, p. 219; cf. p. 379.

l'exiguïté et du peu d'apparence des figurines qui la composent; on les a facilement confondues avec les ouvrages de style mélangé qui les entourent. Ces petites figures, qui n'ont guère en effet plus de 12 à 15 centimètres de hauteur, sont de terre massive, estampées dans un moule à une seule pièce; elles ont le revers plat, dressé à la main, parfois très inégalement. Il arrive même, tant le travail est sommaire, que le fond sur lequel la figure s'enlève déborde le contour extérieur. Les bases sont presque toujours instables ; on voit que les figurines n'étaient pas faites pour se tenir debout, mais pour être couchées ou, tout au plus, plantées dans le sable. L'argile fine et serrée, se fait remarquer par sa couleur d'un gris verdâtre; l'emploi des terres brunes est relativement rare. Cette teinte pâle n'empêche pas que la pâte ne soit très cuite et souvent d'une telle dureté qu'elle ne se laisse pas entamer par une pointe de métal. Le modelé, ordinairement simple, acquiert dans certains détails une étonnante précision. De pareils caractères sont loin de marquer la décadence de la technique.

Dans les premières figures de la série, on est frappé par le caractère tout oriental des attitudes, des costumes et des attributs. Les formes, courtes, ramassées, d'une plénitude un peu vulgaire (1), offrent, avec le style égyptien du premier empire, des points de rapport qui doivent faire réfléchir les archéologues : peut-être ces petits magots de terre grise ou brunâtre seront-ils considérés comme beaucoup plus anciens qu'ils ne le paraissent, quand nous saurons mieux ce qu'il faut penser de la haute antiquité chaldéenne.

Ces observations, que nous faisions déjà dans une publication anticipée de la présente notice (2), sont pleinement confirmées aujourd'hui par les belles statues de diorite, découvertes par M. Ernest de Sarzec, à *Tello*, dans le palais

(1) Ce réalisme les a fait considérer, bien à tort, comme des génies grotesques (G. Rawlinson, *Five gr. monarchies*, vol. I, p. 495).

(2) *Revue archéol.* nouv. série, t. XVIII. p. 1 (1880).

d'un prince chaldéen dont le nom a été lu *Kamcuma*, puis *Goudéa*, et dont on fait remonter le règne au-delà du XVI^e^ et même du XX^e^ siècle avant notre ère. Ce sont les mêmes attitudes consacrées, les mêmes proportions fortes et trapues, avec un style simple et franc, plein de vérité et d'énergie dans le rendu de la figure humaine.

---

17 à 21. — (*Pl.* 2, *fig.* 1.) — On rencontre d'abord une suite de petites images d'hommes et de femmes représentées debout, les hommes en robe longue, la barbe taillée carrément comme celle des personnages assyriens (1), les femmes en coiffure tombante à l'égyptienne, vêtues de tuniques serrées, qui dessinent leurs formes quelque peu replètes. Toutes ces figures ont les mains ramenées sur le devant du corps, la droite dans la gauche, attitude qui a été de tout temps, chez les Asiatiques, celle du repos et de l'attente respectueuse. Sur les bas-reliefs assyriens, c'est la pose du visir, du satrape ou de l'eunuque devant le roi; mais il est évident que la même attitude de respect peut devenir, en présence de la divinité, un geste religieux. On la retrouve constamment dans les statues de princes et de personnages chaldéens que nous venons de citer, et aussi dans certaines images du culte, s'il faut attribuer au dieu Nébo deux statues de Nimroud, au British-Museum, coiffées de la tiare à double paire de cornes et assises dans la même posture (2). Il serait téméraire de rien dire de plus sur le sens de ces antiques figurines : peut-être ne sont-elles pas sans quelque rapport avec les statuettes funéraires égyptiennes ; de toute manière, la pose consacrée

---

(1) Une figurine très bien conservée de cette série se trouve au British. Museum ; elle provient des fouilles de Loftus à Ouarka (*Travels in Chaldœa*, p. 219).

(2) G. Rawlinson, *Five gr. monarch.*, p. 426. — Layard (*Monuments of Nineveh*, I, pl. XII. Cf. la figure publiée par M. Fr. Lenormant dans la *Rev. archéol.*, nouv. sér., t. XVIII, p. 281, 1868

par le rituel égyptien aurait été modifiée conformément aux usages particuliers des populations orientales. — Terre très dure, d'un blanc verdâtre, parfois brune. — H. 0m12.

22. — Une figure de femme, du même style que les précédentes, offre un sujet différent. Elle est accroupie et tient sur son bras gauche un enfant qui lui presse le sein. Sa chevelure, rejetée en deux masses derrière les oreilles, est marquée de lignes quadrillées; on voit passer sur l'épaule droite l'angle d'une étoffe frangée. C'est un très ancien exemple du type de la nourrice, dont nous aurons bien des fois à constater la curieuse relation avec les rites funéraires de presque tous les peuples de l'antiquité. — Terre brunâtre, dure. — H. 0m075.

23 à 25. — (*Pl.* 2, *fig.* 2.) — Une autre attitude traditionnelle, reproduite avec prédilection par les artistes babyloniens et assyriens, est celle d'une figure tenant devant elle, à la fois par le goulot et par le fond, un vase de forme arrondie. Dans quelques représentations, les deux flots ondulés, qui s'échappent de ce vase, parfois même avec des poissons, lui donnent un caractère évidemment mythologique (1). Les terres cuites nous permettent d'ajouter à cette série trois petites figures de femmes : elles sont debout, vêtues d'une robe garnie de rangs de franges à la babylonienne. L'une d'elles a les pieds posés sur une base ornée d'espèces de denticules. La seconde est un fragment du même type. Un troisième fragment, plus moderne, montre une déesse tourrelée, qui tient deux vases semblables et se détache sur un fond orné de six fleurons octopétales. Les deux dernières figures proviennent des fouilles de M. de Sarzec dans l'édifice de *Tello*. — Terre grise ou jaunâtre. — H. 0m,115.

---

(1) Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, pl. 31 *bis*, et pl. 73, fig. 10. — De Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. II.

26, 27. — Plaçons ici quelques très anciennes figurines provenant aussi des fouilles de M. de Sarzec. Ce sont d'abord deux figures d'un travail tout à fait élémentaire, modelées à la main, les yeux encore formés par des boulettes aplaties. La première est une très petite maquette plate, dont la partie inférieure s'élargit simplement en base de triangle. La seconde a la tête encapuchonnée dans une sorte de coiffe, qui pourrait bien n'être que sa chevelure; elle tient de la main gauche un objet peu distinct (enfant ou instrument de musique); on y remarque quelques traits gravés avec une pointe fine; la moitié inférieure est brisée. — Palais de *Tello*. — Terre rougeâtre à la cassure, jaune pâle à la surface. — H. $0^m,045$ et $0^m,040$.

28. — Aucune terre cuite ne donne mieux l'idée de l'ancien type chaldéen, qu'une figure représentant un personnage barbu, coiffé de la tiare compliquée que portent souvent les dieux et peut-être aussi les rois de la Chaldée, sur les cylindres gravés de cette région. On voit que c'était une sorte de bonnet plat, orné de deux grandes cornes sur les côtés et surmonté d'une pyramide de trois autres paires de cornes plus petites. L'image, estampée de face, en bas-relief, sur un fond qui déborde, laisse distinguer très nettement la barbe coupée carrément et formée de mèches ondulées, les yeux longs et parfaitement horizontaux, le nez un peu gros et à peine arqué, comme sur les bas-reliefs et sur les bronzes de l'époque du roi Goudéa. Le corps est nu jusqu'à la ceinture, et la main gauche repose sur la poignée d'une arme ou sur un bâton. Le bas est brisé et ne montre que le bord d'un vêtement, qui commençait à la taille. — Même provenance et même terre que précédemment. — H. 0,07.

29. — Sur un autre petit fond de terre cuite à contour débordant, se trouve également estampée une figure de femme, debout, vêtue d'une ample robe à plusieurs étages de plis ou de franges, selon la mode babylonienne. La tête aux yeux

longs a déjà de la grâce. — Fouilles de *Tello*. — Terre dure verdâtre. — H. 0^{m},11.

30, 31. — (*Pl.* 2, *fig.* 3.) — Nous arrivons maintenant à un fait qui n'a pas été signalé, et qui est de grande conséquence pour l'histoire de l'art : les progrès de la même fabrique chaldéenne de terres cuites ont produit des ouvrages d'un style perfectionné et d'une rare délicatesse, où le premier réalisme s'est changé en une vérité charmante. Que les connaisseurs examinent sous ce rapport une figurine de jeune femme nue, allaitant debout son enfant, que possède le musée du Louvre (1) : c'est une pièce très surprenante, où la perfection de certaines parties ne leur paraîtra peut-être s'expliquer tout d'abord que par le contact de l'art grec; puis, en y regardant de près, au besoin même avec la loupe, ils seront forcés de reconnaître un *type purement asiatique*, un peu rond et plein, mais relevé par des accents d'une finesse exquise. On retrouve là, dans une tête qui n'a pas plus de deux centimètres de hauteur, tous les traits qui caractérisent les grandes figures imberbes des bas-reliefs assyriens, et le détail en est d'une telle netteté que l'on serait tenté de croire que le premier estampage a été exécuté sur un petit modèle de pierre dure ou de métal ciselé.

La chevelure, finement striée, encadre le front d'une ligne d'ondulations presque imperceptibles et tombe derrière les oreilles en deux masses de petites boucles. Les sourcils, qui se rejoignent, ont leur épaisseur soigneusement marquée, au-dessus de l'arcade sourcilière, par un second trait, détail minutieux, mais caractéristique des figures assyriennes et babyloniennes. Il faut tourner la figure de profil pour apercevoir la courbe du nez, légèrement arquée, mais un peu altérée par le moule, la découpure des lèvres retroussées et la vive saillie du menton sur les lignes plus molles qui arrondissent le galbe du visage. Pour le reste du corps, bien que plusieurs parties,

(1) Cf. Loftus, p. 214; G. Rawlinson, *Five gr. monarch.*, I, p. 176.

comme les bras et l'enfant qu'ils portent, ne soient pas bien venues à l'estampage, les formes du nu, surtout le ventre, les jambes, les genoux, sont modelés avec un naturel jusque-là sans exemple dans tout l'ancien art oriental et aussi dans l'art égyptien. L'attitude conserve quelque chose de la symétrie archaïque : cependant les jambes ne sont pas tout à fait sur la même ligne ; on remarque surtout dans l'inclinaison expressive de la tête une heureuse intention de mouvement.

Il est vrai que cette terre cuite aurait été trouvée dans un tombeau d'une époque postérieure à la conquête macédonienne, contenant des figures de style grec mitigé, d'un caractère tout différent. M. Delaporte (1) décrit comme provenant d'un caveau fouillé par lui près de Hillah et des ruines de Babylone, « une petite statuette charmante, en terre « cuite, représentant une jeune femme maladive, portant « dans ses bras un petit enfant. » Il est facile de reconnaître, malgré la curieuse erreur d'appréciation causée par la grâce un peu étrange du type babylonien, la figure dont il s'agit. Elle aurait été posée sur la poitrine du squelette, à la place occupée, dans les autres tombes, par un cygne en hématite ; près de la tête du même squelette, se trouvait une statuette gréco-babylonienne d'albâtre, une des figures couchées, à bonnet phrygien, dont nous parlerons ultérieurement. Sans même examiner si ces observations ont été faites avec la rigueur scientifique désirable, il faut remarquer que dans le même tombeau se rencontraient aussi un grand nombre de cylindres et des amulettes d'ancien style babylonien : la petite idole d'argile, dont la dureté égale celle de la pierre, pouvait y figurer au même titre, comme une sorte de relique traditionnelle, ayant par son antiquité une plus grande vertu religieuse. On s'explique ainsi comment, à la rigueur, des figures d'un style aussi dissemblable se trouvaient réunies dans une seule tombe : ce qui est certain c'est qu'elles ne sont pas du

(1) Dans un rapport adressé au Ministre des Affaires étrangères, daté de Bagdad, le 21 janvier 1863.

même art, et qu'il y a entre elles plusieurs siècles de distance. Un second exemplaire du même type a été trouvé par M. de Sarzec, à *Tello*, dans la Basse-Chaldée.

En un mot, cette figure d'argile donne une idée tout à fait inattendue du degré de liberté et de grâce que l'art babylonien a dû atteindre à l'époque de son plein développement L'artiste qui a créé ce modèle n'est certes pas au-dessous de ceux qui gravaient les cylindres avec une habilité encore aujourd'hui si admirée, et l'on ne songe pas sans émotion à ce que pouvaient être de grands ouvrages de pierre ou de métal exécutés dans le même style.

Quant au sujet, il est difficile de ne pas reconnaître, dans la jeune femme nue, tenant un enfant à son sein, le type perfectionné de cette nourrice des tombeaux dont nous avons déjà rencontré un exemple. Sa nudité ne peut guère s'expliquer que par une donnée mythologique, donnée que nous allons voir se développer dans la suite sous une forme plus étrange et plus caractérisée. — Terre d'un blanc verdâtre. — H. $0^m,14$.

32 à 63. — (*Pl.* 2, *fig.* 4.) — En effet, d'autres terres cuites de la même région montrent le réalisme oriental s'exagérant sous l'influence lascive des cultes nationaux. Ce sont de petites idoles plates, d'un caractère à la fois hiératique et indécent, représentant des femmes qui portent les deux mains à leur poitrine. Elles sont le plus souvent nues, quoique chargées de parures, avec des proportions élargies, où domine l'expression de la maturité et de la force. L'étrangeté de ces contrastes, qui blessent notre sens esthétique et moral, produit plutôt sur nous l'impression du grotesque et nous donne l'idée d'une sorte de caricature de la Vénus antique; mais c'est là une fausse apparence, que la science doit s'efforcer de détruire.

Le type le plus caractérisé de cette classe est une déesse nue, debout, les jambes assemblées dans une pose symétrique. Elle presse des deux mains sa poitrine, comme pour en faire jaillir le lait. Les traits du visage procèdent du même type

oriental que ceux de la figurine précédente, mais avec une certaine affectation, surtout dans l'expression du sourire et dans l'allongement des yeux, relevés vers les tempes. Le corps est robuste et trapu ; les épaules et les hanches sont développées à l'excès, les plis des genoux fortement indiqués, et les signes qui marquent la force de l'âge, accusés avec une exagération significative. Une parure multiple charge ces formes outrées, dont l'effet touche au ridicule. Elle se compose d'une sorte de haute stéphané striée en sens divers, de boucles d'oreilles, d'un étroit collier qui porte suspendue une étoile à huit rayons, d'une plaque rectangulaire attachée sur la poitrine par des chaînes croisées, enfin de plusieurs anneaux autour des poignets et des chevilles : comparez la septuple parure que la légende attribuait à Istar, la Vénus babylonienne (1). Bien que le caractère babylonien domine encore presque exclusivement dans cette représentation, cependant l'altération du type et les traces de manière que l'on y observe doivent la faire classer, suivant nous, à l'époque perse, alors que l'art oriental commençait à subir dans une certaine mesure l'influence étrangère. Quand on se trouve en présence d'un ancien monument asiatique, on est porté à lui prêter une antiquité reculée : on ne songe pas assez aux transformations que l'art a subies en Orient, pendant les deux siècles qu'a duré la dynastie des Achéménides. Pour dire ici toute ma pensée, je crois reconnaître dans ce type oriental quelque mélange de l'hiératisme égyptien et de ce que j'appellerai *l'action en retour* de l'archaïsme grec.

C'est la figure dont Loftus (2) a publié une esquisse partielle et dont il a découvert de nombreux exemplaires, sur les ruines de *Suse*, dans un dépôt d'environ deux cents terres cuites,

---

(1) *Philosophumena*, V, 7, éd. Miller. — Sur la légende chaldéenne, signalée pour la première fois par G. Smith, voir principalement en français J. Oppert, *Ann. phil. chrét.*, t. VIII, 1874, et Fr. Lenormant, *Les Premières Civilisations*, t. II, p. 84.

(2) *Trav. in Chald.*, p. 219, cf. p. 379.

trouvé par lui à 22 pieds de profondeur, vers l'angle S. O. de ce qu'il appelle la grande plateforme. On doit en conclure que ces petites idoles avaient une destination religieuse, plutôt que funéraire. La seule figurine entière de ce type que possède le Louvre, y est entrée avec la dernière partie de la collection Vattier de Bourville, qui contenait quelques antiquités orientales et cypriotes. Les nombreux fragments du même modèle qui sont classés sous les numéros suivants me porteraient à croire que toutes ces terres cuites sont les restes dispersés de la découverte de Loftus, qui a enrichi aussi le British Museum de quatre figures semblables. Il est à remarquer que ces morceaux appartenaient à deux variantes différentes du même type : dans les dernières (44 à 63), la stéphané est plus basse, la poitrine plus remontée, la taille plus creuse et tout le travail caractérisé par les marques évidentes d'une décadence déjà assez profonde. Toutes ces idoles sont cassées systématiquement en trois morceaux. — La terre, ordinairement d'un blanc verdâtre, prend parfois une teinte rosée, surtout à l'intérieur. — H. $0^{m},16$.

64. — (*Pl.* 2, *fig.* 5.) — A la même catégorie de représentations, appartient aussi très certainement une tête détachée, provenant d'une statuette beaucoup plus grande que les précédentes. C'est le même type, encore exagéré : saillie disproportionnée de la coiffure et des sourcils, grands yeux elliptiques, allongés à l excès et d'un dessin conventionnel, bouche très rapprochée du nez, menton fort. On compte sur le cou six rangées d'un collier de perles ; les oreilles ont pour pendants des espèces de glands à double étage, qui ont du rapport avec les boucles d'oreilles cypriotes ; les bords de la terre cuite sont percés en cet endroit de trous caractéristiques, que l'on retrouve dans toute une série de figures orientales. Ce curieux fragment a été rapporté de Syrie dans un lot d'objets orientaux d'origine diverse. Il se rattache par tous ses caractères à la classe des figurines babyloniennes et surtout susiennes, que nous venons de décrire. Le type, tout de convention, indique la décadence de l'art oriental et probablement

une date assez avancée de l'époque perse ; certains traits se retrouveraient encore, conservés par une longue tradition, jusque dans les peintures persanes. — Terre d'un gris verdâtre. — H. 0m,07.

65 à **69**. — Il est difficile de classer chronologiquement une série de fragments de figurines de femmes aux formes courtes et rebondies, qui reproduisent, avec plus de rudesse de style, le type de la déesse portant les mains à sa poitrine. Ils proviennent des fouilles de *Tello;* mais ils descendent jusqu'à une époque assez basse — Terre jaune, grise ou verdâtre.

70.— Une autre terre cuite, dont la provenance exacte m'est inconnue, offre au contraire des proportions efflanquées, avec les épaules droites et la taille très mince ; mais le type, rude et disgracieux, a quelque chose de barbare; la ligne des yeux s'abaisse aux angles externes. A cette laideur s'ajoute une nudité d'un réalisme choquant : la région moyenne du corps porte un triangle, qui est devenu chez les Orientaux, comme l'idéogramme du sexe féminin. L'extrême dureté et la couleur verdâtre de l'argile annoncent une fabrique babylonienne. — H. 0m,15.

71, 72. — (*Pl.* 2, *fig.* 7.) — Parfois aussi, par une sorte de réaction contre ces images immodestes, les figurines qui font le geste de la déesse nourrice sont représentées complètement vêtues. Elles portent une longue robe finement frangée et fermée au cou par un nœud. La coiffure consiste en une haute tiare striée, à la mode persique, décorée par devant d'un emblème en forme de cercle, avec point central; un autre point en relief, indiquant peut-être un joyau, est attaché sur le front par un mince cordon ; deux boucles de cheveux tombent en spirale sur les épaules. Bien que ces figures soient exécutées avec soin, le modelé en est plat et le travail médiocre ; elles paraissent appartenir aussi à une époque assez avancée de l'art oriental. Un des exemplaires que possède le Louvre (n° 72) a été trouvé à *Ouarka*, par M. de Sarzec, sur la surface

même du sol. On y remarque une bordure frangée qui contourne les hanches et rappelle certains ajustements assyriens. — Terre pâle ou verdâtre. — H. 0m,12.

73, 74. — Un fragment de statuette plate, d'assez grande proportion, représente le buste d'une femme nue, qui tient de ses deux mains, sur sa poitrine, un disque, sans doute un tympanon. Sa parure se compose d'un bandeau d'étoffe entourant la tête, de boucles d'oreilles formées d'un triple anneau et de trois colliers, dont l'inférieur est cordelé et porte au centre un grain façonné en olive. Le type du visage, qui rappelle celui des femmes juives et arabes, est traité ici avec une facilité qui mérite d'être remarquée : il semble que, sous les successeurs d'Alexandre, la fabrique indigène, tout en continuant à reproduire le type national, ait parfois acquis, au contact de l'art grec, une liberté d'exécution qu'elle n'avait point connue antérieurement. Ce curieux fragment et un autre semblable, mais provenant d'un exemplaire de dimension plus faible, sont tirés des fouilles de *Tello*. — Terre verdâtre, dure. — H. 0m,06.

75, 76. — On trouve aussi quelques petites idoles, très sommairement estampées, d'un génie ou d'un démon à la face effrayante, aux yeux ronds, à la barbe longue; il est couvert d'un manteau qui forme comme un capuchon au-dessus de sa tête. — Terre blanchâtre. — H. 0m,07 et 0m,08.

En somme, les représentations qui dominent dans ces contrées sont les nombreuses répétitions du type de la Vénus orientale. On ne peut plus douter aujourd'hui que l'image d'une déesse nue ne fût familière aux peuples de l'Orient, longtemps avant l'époque où Praxitèle osa, le premier entre les sculpteurs grecs, dépouiller complètement Aphrodite de ses vêtements. Le torse d'une grande statue de femme en

pierre, présentant exactement la même exagération dans les formes nues que les petites idoles décrites plus haut, existe au British Museum. Comme ce fragment a été découvert à *Kouioundjik*, dans les ruines mêmes du palais de Ninive, et qu'il porte au dos une inscription cunéiforme, il est impossible qu'il soit moins ancien que la destruction de cette ville, en 625 avant J.-C.; mais le déchiffrement de l'inscription le fait remonter beaucoup plus haut : on y a lu en effet le nom d'Assour-bel-Kala, dont le règne est placé vers le commencement du XI^e^ siècle avant notre ère (1). D'un autre côté, rien n'est plus commun que le type d'une déesse nue, portant les deux mains à sa poitrine, sur toute une série de cylindres babyloniens, qui n'appartiennent pas ordinairement, il est vrai, à l'époque la plus ancienne de cette classe de monuments (2).

Déesses nourrices semant leur lait dans l'espace, déesses mères tenant un enfant à leur sein, déesses de la nature représentées dans la plénitude quasi-monstrueuse de leur puissance génératrice, de pareilles images sont tout à fait en rapport avec ce que nous savons de l'ancienne religion de la Babylonie et de la Chaldée. Nous les trouvons ici dans leur pays d'origine : il faudrait s'étonner au contraire de ne pas les y rencontrer en grand nombre, sous la forme populaire des idoles de terre cuite. Il appartient aux assyriologues de rechercher les différents noms qui peuvent revenir à chacune d'elles, parmi tous ceux que l'on a tirés des inscriptions cunéiformes, comme Anat, Istar, Allat, Bélit, Zarpanit; mais cette partie de la science demande encore beaucoup de réserve, de l'aveu même des savants spéciaux. La difficulté sera toujours de savoir si ces petites figures étaient dans un rapport étroit avec les cultes locaux des villes, ou bien s'il faut leur attri-

---

(1) *West Asia Inscriptions*, I, pl. VI, n° 6. — J. Menant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 54. — C'est par erreur que l'inscription est donnée comme gravée sur une base ; elle se trouve sur le revers même de la figure, ainsi que j'ai pu le constater au Musée Britannique.

(2) Menant, *Cylindres de la Haye*, p. 47.

buer un caractère plus général, en relation avec les croyances religieuses ou funéraires de toute la contrée.

Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'elles répondent très bien à l'idée que les anciens nous ont fait concevoir des divinités comme *Mylitta*, l'Aphrodite assyrienne d'Hérodote, la déesse des prostitutions sacrées de Babylone, ou comme *Anaïtis* qui nous est donnée pour avoir été justement, sous le nom d'*Anat*, la déesse protectrice de la nécropole d'Erech (1). Son culte fut adopté par les Perses et notamment par Artaxerxès II Mnémon, qui décréta l'érection de ses images dans tout l'empire. Les Grecs en faisaient tantôt une Aphrodite, tantôt une Artémis, l'assimilant sans doute à la féconde Diane d'Ephèse, plutôt qu'à la déesse de Délos et de Delphes. On remarquera que les représentations les mieux caractérisées de ce type ont été retrouvées sur l'emplacement de Suse, où l'on adorait précisément une Diane orientale appelée *Nannaia* par le texte grec de la Bible et dont le nom a été lu *Anahata* dans le texte perse d'une inscription cunéiforme trilingue, découverte aussi à Suse. La même ville est nommée expressément par Bérose parmi celles ou Artaxerxès fit élever les statues d'Anaïtis (2).

Cependant, si les moins anciennes des figurines que nous avons décrites peuvent avoir été fabriquées à l'époque perse, beaucoup d'entre elles ne portent pas trace de la décadence et de l'amollissement du style qui se manifestent dans tout l'art oriental sous la domination des Achéménides. Ainsi se trouve établi un fait qui n'avait pas été jusqu'ici, je crois, régulièrement démontré : l'existence d'une classe de figurines de terre cuite que l'on peut appeler avec assurance *terres cuites chaldéo-babyloniennes*. Sans doute l'immense durée du royaume de

---

(1) Ces noms ont déjà été appliqués par M. F. Lenormant aux statuettes d'albâtre de basse époque gréco-babylonienne (*Gaz. archéol.*, t. II, 1876, p. 10, pl. VI, V et VI).

(2) Bérose, 16 (*Fragm. hist. græc.*, éd. Didot). — Oppert, *Expédition de Mésopotamie*, t. II, p. 194. — Macchab., II, I, 13. — Pline, *Hist. nat.*, VI, 31.

Babylone, qui a survécu à celui d'Assyrie jusqu'en 538, ne permet pas de leur assigner, dans l'état présent de la science, une date précise; mais il est hors de doute que ces petites créations de l'industrie populaire représentent plusieurs phases successives d'un art proprement babylonien, étranger à toute influence occidentale et se distinguant du style assyrien par des différences notables. Si l'on n'a pas toujours reconnu le caractère qui lui est propre, c'est justement qu'on l'a trop confondu avec l'art assyrien, qui procède bien de la même origine, mais qui s'est développé dans un esprit assez différent. L'art babylonien paraît avoir occupé plutôt un degré intermédiaire entre l'Egypte et l'Assyrie : c'est du reste la place que lui assignent à la fois la géographie et l'histoire.

La présence parmi ces figurines babyloniennes des types étranges que nous venons de décrire, est un autre fait d'une grande portée pour l'étude générale des terres cuites. On trouve ici à leur source plusieurs familles de représentations dont on ne s'expliquerait pas, autrement, la propagation dès une époque assez haute, dans l'Asie antérieure, dans les îles, en Grece et jusqu'en Italie. En les suivant d'étape en étape, de transformation en transformation, à travers toute l'antiquité, nous aurons souvent l'occasion de nous reporter à cette origine. Il n'y a pas de classe qui soit plus universellement répandue parmi les terres cuites et qui montre, par un enchaînement plus continu, dans quelles conditions et par quels chemins s'est opérée d'Orient en Occident la transmission de certains types. Seulement nous verrons, au contact du génie grec, ces types traditionnels se diviser en deux séries bien distinctes, les uns pousser franchement au comique leur réalisme indécent et le faire passer sous le couvert du ridicule, les autres, au contraire, en atténuer la grossièreté, la détourner peu à peu vers une signification différente, et finalement la purifier au point que, par un miracle de l'art et par une création nouvelle, le geste éhonté des anciennes déesses orientales deviendra, dans l'Aphrodite grecque, l'expression même de la pudeur.

II.

Terres cuites gréco-babyloniennes.

Les terres cuites que nous classons sous ce titre se distinguent des précédentes par des différences considérables. Ce sont pour la plupart des moulages creux, faits en deux pièces avec l'argile terne du pays. La terre, rarement colorée en rouge ou en brun par des éléments ferrugineux, est aussi beaucoup moins durcie par la cuisson que dans les figurines de style oriental. On reconnaît à première vue les progrès d'une industrie qui a subi l'influence de l'art et de la mythologie des Grecs, après la conquête du pays par Alexandre. Toutefois la transformation n'est pas complète : elle n'accuse pas un changement profond dans les grands cultes nationaux ; elle n'a pas réussi non plus à effacer tous les traits de l'ancien goût local, qui se trahit, jusque sous les formes courantes de la décadence gréco-romaine, par le choix des ajustements et des symboles et par un accent de sensualité tout asiatique. Ce style grec mitigé a produit, surtout en albâtre, quelques ouvrages d'une élégance affectée. Les terres cuites, qui doivent seules nous occuper ici, sont d'un travail beaucoup plus mou et qui touche souvent à la barbarie; mais elles conservent un grand intérêt pour l'étude du symbolisme oriental; elles montrent en même temps l'influence lointaine de la Grèce se perpétuant dans le pays, même après l'époque où le royaume parthe des Arsacides y supplanta la domination macédonienne et donna l'Euphrate pour barrière aux agrandissements de l'empire romain.

Bien que la Babylonie ne soit pas restée deux siècles (331-160 av. J.-C.) sous la puissance des rois grecs, l'histoire explique très bien ce mélange incomplet, mais persistant,

d'éléments occidentaux. Il est dû à la remarquable vitalité des centres de civilisation que l'hellénisme avait fondés en Orient. La civilisation grecque, après avoir commencé à réagir sur l'Orient, même avant la conquête d'Alexandre, s'y continua bien au-delà des limites de temps assignées à la puissance macédonienne. En plein empire romain, à l'extrême frontière de l'Asie romaine, on voit la ville euphratéenne de Samosate, à l'époque même où elle donne naissance à l'atticiste Lucien, posséder des fabricants de statues, ἑρμογλύφοι, qui font fleurir obscurément les traditions de l'art grec jusque sur les confins du pays des Parthes (1). Plus au sud, c'est Palmyre, qui, jusqu'à une époque avancée, ne cesse d'associer étroitement les deux civilisations. Il ne faut pas oublier surtout que, dans l'empire même des Arsacides, la ville de Séleucie, l'héritière de Babylone, avec ses 600,000 habitants, conserva longtemps une véritable autonomie, et que Pline la considère encore, de son temps, comme une cité macédonienne, *libera hodie ac sui juris, Macedonum que moris* (2). C'était, en partie, pour épargner à cette vaste capitale le contact trop direct de la milice barbare, que les rois parthes avaient établi leur cour à Ctésiphon : loin de repousser la culture hellénique, ils s'appliquaient à ménager les nombreuses communautés de Grecs ou d'Orientaux hellénisés qui peuplaient leur empire, et l'on sait qu'ils prenaient volontiers, sur les légendes grecques de leurs monnaies, le titre de rois philhellènes (3). Les rois de la Characène, dont la domination s'étendait, du temps d'Auguste, sur la Basse-Chaldée, frappent aussi leurs noms en caractères grecs sur leurs monnaies (4); M. de Sarzec a retrouvé leurs briques bilingues jusque dans les fouilles de Tello.

---

(1) Lucien, *De Somnio*, 2.

(2) Pline, *Hist. nat.*, VI, 30.

(3) Les monnaies de Vologasès II, vers 133 après Jésus-Christ, portent encore la légende : Βασιλέως βασιλέων Ἀρσάκου Ὀλαγάσου δικαίου ἐπιφανοῦς φιλέλληνος. G. Rawlinson, *The sixth gr. or. monarch.*, p. 318.

(4) Waddington, *Mélanges de numismatique*, 2e sér., p. 77, pl. VII.

Le rapport de P. Delaporte concerne surtout les antiquités de cette série. C'est près de *Hillah*, que des fouilles heureusement conduites lui firent rencontrer une chambre sépulcrale voûtée, contenant six tombeaux, creusés parallèlement, dont l'un, plus petit que les autres, pour un enfant. Toute la construction était faite avec des briques arrachées aux édifices de Nabuchodonosor, dont elles portaient le timbre estampé, ce qui indique nécessairement une époque où la dépopulation de Babylone et la ruine de ses monuments avaient déjà commencé. Le rapport donne, en particulier, des indications curieuses sur trois séries d'objets qui intéressent l'étude des terres cuites : les masques à trous de suspension, les cônes creux surmontés de figurines, les statuettes funéraires. Les masques, accrochés au mur du fond par des clous de bronze, étaient rangés symétriquement au-dessus des tombeaux; pour les cônes, qui sont également percés d'un trou vers leur partie supérieure, ils auraient été suspendus sans ordre, aux parois latérales, où se trouvaient aussi deux masques d'animaux. Les statuettes étaient placées dans l'intérieur des tombes; il y en avait une ordinairement auprès de la tête de chaque mort, sauf toutefois dans la première fosse, où l'on a cru reconnaître une sépulture d'homme. Ces statuettes sont, il est vrai, des figurines d'albâtre, non de terre; mais elles correspondent à toute une classe de terres cuites gréco-babyloniennes, dont elles offrent seulement des modèles d'une matière plus luxueuse et d'un travail plus achevé.

La description que nous venons de résumer ne saurait avoir sans doute l'autorité d'un procès-verbal de fouilles, dressé par un archéologue de profession. On ne peut affirmer que l'auteur, en classant ses souvenirs et les indications de ses ouvriers, n'ait pas été exposé à s'exagérer la symétrie de certaines dispositions et la corrélation de certains faits. Par exemple, le rapport étroit que plusieurs de ses observations tendraient à établir entre le caractère des masques funéraires ou des figu-

(1) *Rapport au Ministre des Affaires étrangères*, voyez p. 31.

rines et les conditions supposées d'âge et de sexe des personnes inhumées, est un genre de renseignements dont on ne peut user sans beaucoup de réserve. Mais les faits généraux qu'il a consignés ne feraient-ils que confirmer les remarques de Layard et de Loftus sur la fabrication locale et sur la destination funéraire de la plupart de nos terres cuites babyloniennes, que ce serait déjà un résultat important pour la présente étude. Ce que nous devons surtout constater c'est que chacune des différentes catégories de terres cuites gréco-babyloniennes étaient représentées dans cette sépulture par des spécimens que nous pouvons facilement reconnaître dans la collection du Louvre.

---

77 à 85. — (*Pl.* 3, *fig.* 1.) — Poupées nues. — A première vue, ces figures de femmes nues, aux jambes assemblées, sans base stable, aux épaules ordinairement trouées pour recevoir des bras mobiles, semblent n'avoir été que des jouets d'enfant déposés dans les tombeaux. Mais les statuettes d'albâtre correspondantes montrent que souvent, chez les anciens, l'usage des figurines articulées se compliquait de l'idée d'une image religieuse ou magique, à laquelle la superstition avait voulu donner quelque chose de la mobilité de la vie (1): c'est une observation que nous aurons souvent à rappeler à propos des terres cuites. Dans les poupées d'albâtre, en particulier, l'attitude hiératique, le bras droit toujours replié en avant avec la main ouverte, comme pour recevoir l'offrande (2), les petites parures d'or dont elles sont chargées, leur nudité voluptueuse, les enchassements symboliques de pierres fines au nombril et aux yeux, que l'on voit notamment sur une très-jolie statuette décrite par M. Delaporte comme trouvée dans le tombeau de Hillah, (3) sont autant de caractères empruntés

---

(1) Voir le texte cité p. 45, note 1.
(2) Aristophane, *Ecclesiaz.*, v. 779–783.
(3) Publié par M. Fr. Lenormant, *Gazette archéologique*, t. II (1876), pl. IV, p. 10.

aux anciennes idoles et aux rites de l'Orient. Le signe décisif est surtout le croissant, que l'une d'elles porte, non pas comme les autres, rajouté en pâte avec la chevelure, mais taillé dans l'albâtre même, ce qui ne donne prise à aucun soupçon de restauration ou de retouche.

Cet attribut lunaire manque, il est vrai, aux poupées d'argile : elle ne sont couronnées que de leur volumineuse chevelure et d'un bandeau orné de boutons saillants; mais on doit leur appliquer le symbolisme des figurines d'albâtre, dont elles n'étaient que des reproductions à bas prix. Elles portent presque toutes les traces d'une couche de stuc, destinée sans doute à imiter cette matière. Sur l'enduit blanc, les détails de la coiffure étaient repris à la pointe, et les formes du nu, ordinairement exubérantes, étaient soulignés par des traits de couleur rose, accusant même les côtes et les plis de la chair, marquant le sexe et suivant jusqu'aux pieds la ligne de séparation des jambes. D'autre part, plusieurs d'entre elles, dont les bras sont fixes, portent l'une de leurs mains à la poitrine et parfois l'autre à leur chevelure, suivant le geste consacré de la Vénus antique. A tous ces signes il est difficile de ne pas reconnaître que ces poupées funéraires se rattachent par une filiation directe aux anciennes figures d'Anaïtis, à l'Aphrodite-Artémis perse et babylonienne, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent (1). La longue popularité de son culte est attestée par le titre grec de Θεὰ Οὐρανία, que les monnaies parthes du premier siècle de notre ère donnent encore à la reine Musa, mère du roi Phraatacès (2). — Terre grise, verdâtre ou brune. — H. de $0^m,20$ à $0^m,25$.

86 à 93. — (*Pl.* 3, *fig.* 2, 3 *et* 4). — Figurines couchées. — Ce type, qui est très fréquent, comprend des figures de femmes étendues et accoudées, dans la position du convive antique,

(1) Cf. Fr. Lenormant, *Gazette archéologique*, II (1876), pl. V et VI.

(2) G. Rawlinson, *The sixth oriental monarchy*, p. 220.

sur le lit de festin. Elles portent, pour la plupart, de hautes coiffures recourbées, en forme de bonnet phrygien, attribut que l'art grec avait adopté pour caractériser les dieux et les personnages mythiques empruntés aux traditions de l'Orient. Dans les figures d'albâtre correspondantes, dont l'une a été décrite par P. Delaporte, comme trouvée dans le tombeau de Hillah, ce bonnet est parfois doré. Un second type a les cheveux simplement noués en deux coques sur le sommet de la tête, comme dans la coiffure de Vénus ou des autres jeunes déesses de l'olympe occidental. Les unes sont toutes nues; les autres, enveloppées seulement jusqu'au bas des hanches, rappellent un ajustement très commun aussi dans les représentations de la Vénus grecque; d'autres enfin sont vêtues de la tunique à longues manches dont elles relèvent un pan de la main droite; quelques unes semblent tenir une coupe, mais cet attribut est peu distinct. Elles sont parfois accoudées sur des coussins à bandes; dans l'une de nos terres cuites, on a représenté le lit avec ses quatre pieds; une figurine a demi nue est même couchée dans une de ces litières fermées, où l'on promenait les divinités asiatiques (1).

L'antiquité a souvent donné aux morts héroïsés l'attitude demi-couchée du convive; mais elle l'attribuait aussi aux dieux, dans les festins sacrés et dans les lectisternes d'origine orientale. A Babylone, le temple de Bel, au sommet de la tour à sept étages, contenait une table d'or et un lit magnifique, sur lequel on croyait que le dieu se reposait (2). La mythologie asiatique associait volontiers à la conception de certaines divinités, l'idée du repos, du sommeil et même de la mort : de là les images couchées, comme celles de Bacchus, d'Atys, d'Adonis, d'Hercule, de la Terre et surtout d'A-

(1) Sur ce sujet et aussi sur les idoles mobiles, voir la curieuse allusion de Servius, *ad Æneid*, VI, v. 68 : *Simulacra brevia quæ portabantur in lecticis et ab ipsis mota infundebant vaticinationem, quod fuit apud Ægyptios et Carthaginienses.* Cf. la *lectica* de Cybèle à Carthage. Augustin, *Civ. Dei*, II, 3.

(2) Hérodote, I, 181, 182.

riadne, qui ont passé dans l'art grec et romain. On trouvera plus loin, parmi les terres cuites de Tarse, une déesse couchée à bonnet phrygien, exactement semblable à nos statuettes gréco-babyloniennes et tenant dans ses mains une torche comme celle de Déméter. Les attributs que nous avons décrits et surtout ces coiffures de convention, qui n'appartenaient en aucune manière au costume du temps et du pays, ont un caractère mythologique très prononcé. Le choix exclusif des figures de femme plaide aussi en faveur de la même opinion. Il faut donc reconnaître, suivant toute apparence, dans ces figurines qui étaient placées auprès de la tête des morts, deux types un peu différents de déesses funéraires: l'un se rapproche davantage du type d'une Vénus, l'autre, de celui d'une Grande Déesse et d'une Mère des dieux, autant que de pareils noms peuvent s'appliquer à d'anciennes déesses babyloniennes, transformées par la tradition grecque.

C'est seulement à une époque basse que les morts paraissent avoir été figurés directement par des figurines couchées : telle est une petite terre cuite, unique jusqu'à présent et d'un travail tout à fait barbare; elle a été publiée par Loftus et représente un guerrier parthe dans cette attitude, tenant une coupe à la main (1). Pour la période précédente, j'admets cependant l'hypothèse suivant laquelle les mânes, les esprits des morts, auraient été représentés comme se fondant et s'absorbant dans la personne de certaines divinités; mais cela ne change pas le caractère mythologique de la représentation. — Terre brune ou d'un gris jaunâtre. — Long. de $0^m,09$ à $0^m,15$.

94 à 107. — Femmes drapées. — Ces figurines voilées ou enveloppées de leur manteau, représentées debout ou assises, sont d'un caractère moins déterminé que celles du précédent groupe : cependant elles ne s'en écartent pas assez pour qu'il

(1) Loftus, p. 213.

y ait lieu de leur appliquer une autre interprétation. La plupart ont leur chevelure nouée sur le sommet de la tête (1); l'une d'elles porte la stéphané. Les spécimens de cette série de terres cuites sont peu nombreux au Louvre et d'un mauvais travail; mais le même type y est représenté par une statuette d'albâtre fort élégante, dont l'attitude et l'ajustement rappellent les figurines funéraires de la bonne époque grecque; ses vêtements conservent même des traces de couleur et de bordures dorées; ses yeux étaient troués pour recevoir des pierres fines. Elle a été recueillie à la tête de l'un des tombeaux de la chambre sépulcrale, fouillée par Delaporte. — Terre brunâtre ou grise — H 0m,14 à 0m,21.

108. — De la même région nous a été rapportée cette représentation bien caractérisée de la Vénus accroupie. La déesse nue arrange sa coiffure de la main gauche et s'appuie du même côté sur une autre petite figure de femme ou de jeune fille, qui est vêtue, avec les cheveux flottants. La main droite tient une patère (ou un miroir) et repose contre une sorte de cippe ou de borne conique, rappelant les anciennes idoles orientales de la déesse. La chevelure, disposée en nœud, est exactement celle qui caractérise un grand nombre de figurines dans les séries précédentes. — Terre jaunâtre, traces de couleur rouge. — H. 0m,12.

109, 110. — Femmes nues grotesques. — Nous avons déjà indiqué que ces caricatures de femmes nues, que l'on rencontre fréquemment dans les tombeaux antiques, nous paraissaient une dégénérescence des idoles aux formes replètes de l'ancienne fabrique babylonienne. Des deux figures que nous avons à examiner ici, la première, qui a les jambes repliées et qui tient sous le bras gauche un objet semblable à un vase, a conservé sur sa tête le *polos* ou *modius*, dérivé des hautes

(1) Le nº 94 de nos terres cuites, donné au musée par M. Guillaume Rey, provient aussi de *Hillah*.

tiares des déesses orientales. — Dans la seconde figure, récemment apportée de la région de *Bagdad*, la fantaisie s'est donné carrière : ce n'est plus qu'une vieille femme musicienne, dans un état de nudité comique; couronnée de fleurs, assise sur un tabouret à pieds tournés, elle joue d'une sorte de luth à long manche. Ces nudités risibles, qui touchaient parfois à l'obscène, étaient considérées par la superstition antique, comme possédant une vertu particulière pour rompre les influences malfaisantes. — Terre rosée ou jaunâtre. — H. 0^{m},18 et 0^{m},19.

111 à 117. — Figurines diverses. — Nous avons réuni sous un même titre quelques figurines qui se rapprochent des types courants de la céramique gréco-romaine : deux exemplaires d'un Apollon citharède nu, debout; une figurine d'Hercule nu, s'appuyant sur sa massue; deux exemplaires d'un éphèbe nu, accoudé sur une colonne, dans l'attitude de la douleur (sans doute un Adonis); une figure de femme nue, tenant une lyre; un petit groupe de deux femmes debout dont l'une porte une ciste et l'autre joue de la double flûte. — Terre jaunâtre ou légèrement rosée. — H. de 0^{m},09 à 0^{m},15.

118 à 124. — Figurines de guerriers. — Ces terres cuites sont généralement très rudes et de la plus basse époque. Quelques-unes cependant sont encore moulées en plein, avec une argile verdâtre très dure, suivant la tradition de l'ancienne fabrique babylonienne. C'est le cas d'une petite figure, armée d'une cuirasse grecque à lambrequins et d'une courte épée, dont le travail fait exception par sa finesse. Les autres appartiennent à la basse époque parthe; on distingue assez vaguement des coiffures coniques, de grands boucliers longs, d'amples manteaux jetés sur les épaules. Deux fragments ont la tête nue, mais la chevelure relevée sur le front et la barbe taillée à la mode barbare. — Terre verdâtre ou d'un jaune rosé. — H. 0^{m},10 à 0^{m},15.

125 à 133. — Figurines d'enfants. — La statuette d'albâtre

qui offre le modèle le plus complet de cette catégorie de figurines gréco-babyloniennes, a été décrit par Delaporte comme trouvée dans la tombe d'enfant du caveau de Hillah. Elle représente un jeune garçon nu, assis sur un petit banc, la jambe gauche repliée; sa coiffure, rapportée en stuc, est ornée de deux boules dorées, placées comme les corymbes de la couronne bachique; des deux mains il serre une grappe de raisin ou, plus exactement peut-être une pomme de pin. — Plusieurs terres cuites d'une exécution assez grossière reproduisent le même type, avec quelques différences de détail : l'enfant tient tantôt une grappe que mord un serpent, tantôt un vase placé devant lui, tantôt un fruit d'un caractère indistinct, comme le n° 127, de *Hillah*, offert par M. Guillaume Rey (1). Il prend volontiers des ailes, comme dans un assez joli groupe, où il est devenu un véritable Éros, portant une énorme grappe, que cherche à becqueter un coq. La coiffure surtout varie et se change parfois en une couronne à trois pointes ou à trois rayons, qui ne paraît être qu'une dégénérescence du bonnet phrygien, combiné avec les deux grandes feuilles latérales de la couronne de lierre (cf. *Pl.* 3, *fig.* 6) : c'est un exemple de la fusion des symboles, singulièrement favorisée, dans les figurines des bas temps, par l'indécision même du modelage. Parfois, ces figures d'enfants à la couronne triangulaire, ne sont que de petits bustes creux, contenant un grain qui bat à l'intérieur, véritables *crepundia*, auxquels on donnait la forme d'une image religieuse pour en faire des amulettes funéraires.

Nous avons déjà indiqué les rapports de l'enfant aux jambes repliées, avec les images égyptiennes d'Horus et de Ptah embryon, que les Grecs assimilaient au petit Bacchus ou Iacchus, les Orientaux à leur Attys ou à leur Adonis (2). C'est à ce titre qu'il se trouve placé sur plusieurs stèles puniques de Carthage, avec la colombe à la main. La mythologie

(1) *Arch. des miss. scient.*, t. III, p. 372, n° 16.
(2) Introduction, p. 11.

chaldéo-assyrienne avait aussi ses enfants divins, l'un surtout qui a été le prototype de l'Adonis phénicien ou Tammuz : il est donc naturel que ce type se retrouve parmi les terres cuites gréco-babyloniennes (1). — Terre grisâtre ou d'un brun rosé. — H. de 0m,09 à 0m,23.

134 à 136. — Petits cavaliers. — Les génies que nous venons de décrire étaient parfois représentés à cheval, comme l'Éros grec et comme le petit Horus dans les terres cuites des bas temps : en Orient, les dieux cavaliers, tels par exemple que le dieu lunaire Mên, sont plus que partout à leur place. La transition est établie par une figurine d'enfant, caractérisée par la couronne à trois pointes ; en effet, d'après la disposition arquée des jambes, cette figure était évidemment faite pour être affourchée sur un petit cheval de terre cuite. Un autre de ces enfants cavaliers, rapporté sur son cheval, n'a d'autre coiffure que sa longue chevelure juvénile, relevée et frisée à la mode barbare ; sa candys à manches et ses anaxyrides appartiennent aussi au costume parthe. — Terre grise ou rosée. — H. 0m,10 à 0m,25.

137 à 140. — Il faut citer à part quelques petites maquettes de chevaux, trouvées sous les fouilles de *Tello :* les brisures indiquent qu'elles devaient porter aussi des cavaliers. Le travail est assez ancien : la crinière est dressée et taillée comme celle des chevaux grecs ; les jambes de devant sont réunies en une seule lame de terre cuite. (Cf. plus loin le n° 251.) — Terre rouge à l'intérieur, jaunâtre à la surface. — Long. 0m,08.

141 à 151. — Animaux. — La basse époque gréco-babylonienne a produit aussi un assez grand nombre de figurines

---

(1) Ézéchiel, VIII, 14. — Cf. Philippe Berger, *Les ex-voto du temple de Tanit*, p. 13 (extrait de la *Gaz. archéol.*, 1876, 1877). — Fr. Lenormant, *Sur le nom de Tammuz* (*Congrès des Orientalistes*, 1re session, Paris, 1873).

d'animaux, béliers, chiens, singes, rappelant la pose des cynocéphales égyptiens, coqs, colombes, etc. Une tête de bélier, modelée avec énergie, appartient peut-être à un style plus ancien. — Terre jaunâtre, grise ou rosée. — Long. 0m,06 à 0m,17.

132 à 167. — (*Pl.* 3, *fig.* 5 et 6.) — Cônes funéraires. — Voici maintenant une catégorie d'objets d'un caractère très particulier. Ce sont des cônes creux, moulés en deux pièces, et tous, sans exception, percés vers leur partie supérieure, d'un trou sur le côté : le sommet du cône est en outre décoré d'une grossière figure, reproduisant le plus souvent un des types décrits plus haut, comme la déesse nue aux cheveux noués en croissant, la femme tenant son nourrisson, l'enfant accroupi, avec ou sans la couronne à trois pointes; plus rarement ce sont des animaux, le cynocéphale ou deux têtes de bélier opposées. D'après la description de P. Delaporte, ces espèces de clochettes de terre cuite auraient été fixées irrégulièrement aux parois de la chambre funéraire de *Hillah*, ce qui les rapprocherait des figures suspendues, considérées par les anciens comme douées d'une vertu protectrice (1). Il faut, croyons-nous, se rappeler ici les cônes sacrés et les idoles coniques de l'ancien fétichisme oriental, si souvent représentées sur les stèles des tombeaux puniques avec une tête et des membres rudimentaires (2). La preuve qu'il s'agit d'un ancien usage oriental, c'est que des cônes creux du même genre, mais de travail primitif, se rencontrent dans les sépultures antiques de l'île de Chypre. On a vu aussi une

(1) Après avoir parlé des masques funéraires, il ajoute : « Au-dessus et à droite et à gauche de ces têtes, on avait suspendu pêle-mêle, sans aucune symétrie, une grande quantité de figurines en terre cuite. Ces figurines se ressemblent presque toutes. Elles représentent un éteignoir surmonté d'une tête de femme et flanqué de deux mains croisées sur le milieu, etc. » Comme il n'indique pas par quel moyen elles étaient suspendues, ce n'est peut-être, de sa part, qu'une supposition.

(2) Ph. Berger, *Ex-voto du temple de Tanit*, p. 13, 14.

petite idole assyrienne d'une disposition analogue (n° 7), mais sans perforation. — Terre jaunâtre, grise ou rosée. — H. 0m,09 à 0m,14.

163 à 182. — Masques funéraires. — Les masques de terre cuite avec trou de suspension sont au nombre des emblèmes protecteurs que l'on rencontre communément dans les anciennes nécropoles. Les Grecs leur avaient donné la forme des *oscilla* bachiques, représentant des têtes de divinités ou des masques de théâtre. Nos masques gréco-babyloniens, malgré l'extrême grossièreté du travail, appartiennent à la même tradition. On y reconnaît des faces barbues, d'autres grimaçantes, dont le rictus comique a été pris par Delaporte pour une expression de douleur, des masques de femmes, de jeunes filles, d'enfants et même des têtes d'animaux. Huit de ces masques proviennent du caveau de *Hillah*, où ils auraient été accrochés symétriquement à des clous de bronze (1). Nous verrons plus loin, à propos des terres cuites phéniciennes, comment l'origine de cet usage se rattachait aux masques placés par les Égyptiens sur le visage des momies. En Babylonie aussi, il est présumable que ces grossières contrefaçons des masques grecs représentaient un

(1) « En face de la tête de chaque tombe et à la hauteur de 72 centimètres du sol étaient suspendus aux murs du caveau, à des clous de bronze, des masques en terre cuite, etc. » L'auteur du rapport paraît croire que ces masques répondaient à l'âge et au sexe des morts.

(2) Il existe au Musée Britannique un masque funéraire en or, d'assez basse époque, trouvé à Ninive : voir à ce sujet H. Layard, *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon*, p. 582, et O. Benndorf *Antike gesichthelme und sepulcrulmasken*, Vienne. 1878, p. 66, pl. XIV, fig. 1, 2. Le Louvre en possède un qui vient de Syrie. Une preuve plus directe encore, c'est que Delaporte en a trouvé aussi des traces aux deux premiers squelettes du caveau de Hillah : « La figure du défunt était couverte d'une feuille d'or très mince, dont j'ai pu ramasser quelques parcelles. » Et plus loin : « La figure du squelette était également recouverte d'une feuille d'or. »

usage local beaucoup plus ancien (2). — Terre jaunâtre ou rosée. — H. $0^m,05$ à $0^m,15$.

Ce qui fait justement l'intérêt des séries de basse époque que nous venons de passer en revue, c'est que l'on a chance d'y rencontrer des types, qui, après avoir fait le tour du monde antique et subi sur la route des transformations diverses, se retrouvent en quelque sorte à leur point d'origine.

PHÉNICIE

Les terres cuites trouvées en Phénicie sont encore fort peu communes dans les musées de l'Europe. Le Louvre en possède une petite collection, composée au plus de 60 pièces, mais dont l'intérêt est doublé par la rareté des monuments de cette origine. Il la doit au zèle des voyageurs et des collectionneurs français, dont l'attention se tourne volontiers vers les parties inexplorées de la science. La plupart de ces figurines ont fait partie des antiquités réunies à Beyrout par M. Péretié, premier drogman du consulat; les souvenirs de M. Guillaume Rey, qui les a vues dans le pays même, nous ont permis de remonter, pour plusieurs d'entre elles, jusqu'au lieu où elles furent découvertes. D'autres sont données au musée par feu M. de Saulcy, un des savants qui ont le plus contribué à étendre le champ de l'archéologie orientale. A ce premier fonds, la mission de M. Renan est venue ajouter, en 1862, quelques pièces d'autant plus intéressantes qu'elles sont accompagnées presque toutes d'informations scientifiques précises sur les fouilles d'où elles sont sorties. C'est aussi à la suite des missions de M. Daux, ingénieur civil (1862), et de M. Héron de Villefosse, attaché au département des antiques (1874), que le Louvre a reçu plusieurs échantillons provenant des colonies phéniciennes de la côte d'Afrique, particulièrement le remarquable masque carthaginois, patriotiquement offert au musée par M. Villedon.

Un premier fait important pour les études archéologiques

ressort de cette réunion de petits monuments : c'est que les Phéniciens, dès une époque assez haute, avaient l'usage de placer dans leurs tombeaux des figurines de terre cuite. On ne saurait en douter, surtout après les observations directes faites par M. Renan, dans l'ancienne nécropole de Sidon, où les caveaux et les fosses funéraires contenaient de nombreux débris de ce genre. Nous savons aussi que la collection Péretié s'est principalement formée par l'exploration des nécropoles, et la bonne conservation de la plupart des terres cuites qu'elle nous a fournies suffirait au besoin pour prouver qu'elles appartiennent à la classe des figurines abritées par les tombeaux. Il est naturel de supposer que cette coutume était dérivée, au moins en partie, de l'usage égyptien des statuettes funéraires : on verra toutefois que l'on y attachait déjà en Phénicie une signification un peu différente. Il existe aussi une série d'imitation assyrienne, dont les représentations n'ont rien de commun avec l'Égypte et sont dues, selon toute vraisemblance, à d'autres traditions, d'origine asiatique.

Les spécimens que nous possédons sont encore trop peu nombreux pour donner une idée du développement de l'industrie des terres cuites dans les différentes parties de la Phénicie. Cependant on reconnaît déjà assez nettement deux fabriques distinctes. La région du nord et particulièrement les importantes nécropoles de Tortose (*Antaradus*), d'Amrit (*Marathus*) produisent en assez grande abondance des figurines d'un travail relativement soigné, d'une terre douce et bien préparée; cette terre, d'une couleur orangée, tirant plus ou moins sur le rouge, se distingue difficilement de celle qui était choisie et employée de préférence par beaucoup d'ateliers, dans les îles, en Grèce même et jusqu'en Italie. Autour de Sidon et aussi, à ce qu'il semble, aux environs de Tyr, c'est-à-dire au centre même de la Phénicie, les figurines sont d'une facture plus sommaire, d'un caractère local généralement plus prononcé, d'une pâte épaisse et dure, que sa couleur d'un rose pâle rend facile à reconnaître. D'autre part, les ouvrages de fabrique carthaginoise sont caractérisés par l'emploi d'une terre rouge, rude et granuleuse, dont la préparation n'est

guère plus avancée que celle de la brique ou de la poterie commune.

En somme, on est forcé de convenir que, chez les peuples cananéens, l'art de manier l'argile et d'en former de petites figures n'est jamais parvenu ni à une grande perfection ni à un développement exceptionnel; mais il est juste de tenir compte de l'industrie plus savante et plus compliquée des figurines vernissées, qui, chez eux, comme en Égypte, a sans doute rejeté au dernier plan le simple modelage de la terre. C'est dans ce genre mixte que les ouvriers phéniciens ont montré de préférence leur habileté et la délicatesse de leur travail. Peut-être même eût-il été rationnel de rassembler ici les nombreuses terres vernissées que l'on trouve répandues par le commerce, sur beaucoup de points du monde antique, à Rhodes, à Chypre, en Grèce, en Étrurie et jusqu'en Sardaigne; car elles peuvent être considérées pour la plupart comme exportées de la Phénicie. Cependant la division géographique du présent catalogue nous a déterminés à les laisser à leur lieu de découverte; nous n'avons fait exception que pour un petit nombre de monuments caractéristiques, qui nous ont paru intéresser de trop près l'étude des terres cuites phéniciennes pour en être séparés. Une observation qu'il ne faut pas omettre, c'est que les terres vernissées trouvées en Phénicie sont beaucoup plus altérées que celles de l'Egypte : elles ne conservent que fort imparfaitement la couverte luisante et le ton de turquoise qui faisaient la beauté de ce genre de céramique; mais la faute en est peut-être à la nature du sol, plutôt qu'à l'infériorité du travail.

Quant au style des terres cuites phéniciennes, l'extrême rareté des monuments de la sculpture en Phénicie fait que l'examen attentif de ces figures de petite dimension et de fabrication courante est de première importance pour l'étude d'une grave question, encore très controversée, celle de l'art phénicien.

L'action étendue que les Phéniciens ont exercée sur le développement de la civilisation antique est un grand fait historique, trop bien établi pour qu'il soit utile d'y insister. Cette

industrieuse race cananéenne, à laquelle s'était mêlée, comme un levain, une forte proportion d'éléments sémitiques, occupait, dans l'enfoncement le plus oriental de la Méditerranée, entre les grands empires de l'Égypte et de l'Assyrie, une situation incomparable pour réunir les fruits des deux grandes civilisations primitives et pour les répandre vers l'occident. Avec les inventions utiles, ce sont aussi des traditions et des idées et même certains types du culte et de l'art, que la fréquentation incessante des vaisseaux phéniciens a propagés sur les côtes méditerranéennes, ainsi que nos terres cuites en fourniront plus d'un exemple. Les monuments récemment découverts ont démontré que les Phéniciens associaient habilement, dans les productions de leur propre industrie, les éléments de l'art assyrien et de l'art égyptien. Mais ont-ils su jamais tirer de cette inspiration mélangée un art nouveau et original, assez maître de ses principes pour constituer un enseignement, pour être l'intermédiaire unique et nécessaire par lequel se soient transmises aux Grecs les traditions des arts plus anciens ? Tel est le point délicat que l'étude minutieuse des faits peut seule éclaircir.

Or, en présence de la collection de figurines phéniciennes réunies au Louvre, ce qui frappe tout d'abord l'observateur impartial, c'est l'absence d'unité et la confusion des styles. Aussi est-il nécessaire de les diviser en plusieurs groupes distincts, que nous devrons étudier chacun à part. Le lecteur nous pardonnera la longueur de ce procédé ; mais il reconnaîtra bientôt que plusieurs des problèmes les plus graves de l'histoire de l'art et de la civilisation antiques s'agitent autour de ces quelques figurines d'une exécution médiocre et de peu d'attrait sous le rapport de la beauté.

I.

Terres cuites phéniciennes hors série.

Tout d'abord, nous croyons devoir placer hors série un petit nombre de monuments d'argile ou de terre vernissée qui sont d'une grande importance pour l'étude de la céramique phénicienne, mais qui, par leur nature exceptionnelle ou par leur provenance, ne rentrent pas dans les catégories que nous avons formées.

---

183. — (*Pl.* 7, *fig.* 1). — Un des monuments les plus rares de nos séries orientales est le célèbre masque de terre cuite peinte, trouvé à Carthage (1); il témoigne de l'influence prédominante de l'Egypte sur l'art cananéen, à une époque assez haute, mais qu'il n'y a aucune raison de faire remonter au-delà de la fondation de la grande colonie tyrienne (VIII^e^ siècle av. J.-C.). On y reconnaît le même type que dans les têtes des couvercles de momies, la même chevelure tombant le long du cou en deux masses striées. Cependant le modelé n'a pas toute la fermeté du travail égyptien et se sent un peu du naturalisme asiatique. Ce curieux objet dérive certainement des masques estampés, que les Égyptiens plaçaient sur la face des morts et que l'on a retrouvés aussi dans les antiques sépultures de Mycènes. Seulement, comme il est de

---

(1) Voir dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1874, p. 206, la première description de ce monument donnée par M Ant. Héron de Villefosse et les savantes observations de M. A. de Longpérier. Cf, plus haut, p. 52.

proportions demi-nature, pourvu de trois trous de suspension au sommet et de deux autres trous de chaque côté, il ne pouvait plus avoir qu'un usage votif ou symbolique. C'est un très ancien exemple d'une coutume que nous suivrons dans l'île de Chypre, qui se continue en Grèce et en Italie par les *oscilla* bachiques et par les masques des tombeaux, pour en arriver aux grossiers masques funéraires de l'époque gréco-parthe que nous avons décrits sous les numéros qui précèdent (1). Le Musée Britannique possède également deux masques de terre cuite, très probablement phéniciens, de l'île de Sardaigne : l'un présente une tête de femme coiffée à l'égyptienne ; l'autre une face grimaçante, qui diffère absolument du type comique des Grecs.

Il n'est pas facile de décider à quel sexe appartient notre masque carthaginois. L'oreille est percée au lobe inférieur et porte aussi au bord supérieur des trous pour trois anneaux, suivant un usage des femmes de l'Orient, conservé encore aujourd'hui dans l'Inde. D'autre part, les joues sont marquées d'un profond sillon, à la limite ordinaire de la barbe. Le peintre n'a pas tenu compte de cette division ; mais le ton rouge-brun dont il a couvert toute la face avait un caractère viril dans le système de coloration des Égyptiens ; les cheveux et les sourcils sont seuls peints en noir. — Ce masque n'aurait pas été trouvé dans un tombeau, mais dans les citernes d'*El-Malqa*, à 600 m. environ à l'O. de *Byrsa*, l'ancienne citadelle de *Carthage* (2). Il a été signalé pour la première fois par M. de Villefosse, attaché au Département des Antiques, pendant sa mission en Algérie et en Tunisie, en 1874 ; M. Villedon, vice-consul de France à *Sousa*, qui en était possesseur, l'a patriotiquement offert au musée. — Terre rouge, assez rude. — H. $0^{m},19$.

---

(1) Voir les exemples découverts par Schliemann, *Fouilles de Mycènes*, et le mémoire déjà cité de Benndorf. Cf. *Synopsis of the British Museum*, second vase room, part. II, table case K, p. 66.

(2) Voir la carte de Falke.

184. — (*Pl.* 7, *fig.* 2). — Petit vase du genre des aryballes, représentant la tête d'un guerrier qui porte son casque abaissé sur son visage (1). Le travail et le type sont d'un style égyptien mélangé, que l'on doit considérer comme égypto-phénicien. Le visage aux yeux allongés, au nez mince et très légèrement arqué, aux lèvres fortes, a un caractère quelque peu farouche et rude, qui n'est pas habituel dans les ouvrages fabriqués en Égypte. Le casque, dont les joues ou *paragnathides* ont déjà des charnières, mais dont le nasal n'est plus indiqué que par une légère découpure, reproduit la construction d'un *cranos* grec, déjà perfectionné, et se rapproche beaucoup du type de cette pièce d'armure dans les frontons d'Égine. La décoration seule n'a pas le caractère hellénique, mais présente une combinaison d'ornements égyptiens et orientaux. La bande du cimier se relève en avant comme l'*uræus* des pharaons ; des traits, lestement gravés à la pointe dessinent sur le couvre-nuque des lignes verticales, semblables à celles du *klaft* égyptien et sur le sommet du timbre les pétales aigus de la fleur de lotus. On reconnaît au contraire des ornements asiatiques dans la rosace imprimée sur les joues mobiles et dans les griffons affrontés, gravés de chaque côté du casque ; mais, entre ces animaux, est incisé un cartouche égyptien, dont les hiéroglyphes négligés et cursifs permettent cependant de lire le nom du roi *Ouhabra*, l'Apriès d'Hérodote (599 à 569 av. J.-C.). Le même cartouche se retrouve comme décoration sur d'autres monuments de style mixte, et ne permet pas de les faire remonter au-delà du commencement du VI^e^ siècle avant notre ère. Cette représentation égypto-phénicienne d'une tête de guerrier grec paraît avoir été inspirée par la vue ou tout au moins par le souvenir des mercenaires grecs, vêtus et masqués de bronze, qui jouèrent à la solde d'Apriès, un rôle si important en Égypte et aussi en Phénicie.

---

(1) Voir le travail étendu que nous avons publié sur cette classe de petits monuments, dans la *Gazette archéologique*, 1881, p. 145, pl. XXVIII.

Un fait d'un grand intérêt pour l'histoire de l'industrie antique, c'est que les Grecs ont aussi exécuté, dans le système de leurs anciens vases peints, les mêmes aryballes en forme de têtes casquées, avec une similitude dans le détail du décor qui ne saurait être fortuite. Les exemples grecs jusqu'ici connus, trouvés principalement à Rhodes et en Italie, offrent un type de casque un peu moins ancien que celui-ci, un casque à fronton saillant, où le nasal n'existe plus même à l'état rudimentaire. — Ce précieux objet nous est venu d'Athènes dans un lot d'antiquités grecques, comme trouvé à Corinthe, où il avait pu être importé dès l'antiquité, par le commerce. — Terre blanche, autrefois vernissée; traces de couleur bleue au casque, jaune aux ornements, noire aux yeux du guerrier. — H. $0^{m},065$.

185. — (*Pl.* 7, *fig.* 3). — Autre aryballe du même genre que le précédent : il présente la forme d'une tête d'Hercule, coiffée de la peau de lion, exactement comme dans les représentations de l'art grec archaïque. Ce qui est remarquable, c'est que le visage est d'un type égyptien très prononcé : le nez droit et court, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses rappellent même une classe de figures égyptiennes où l'influence des races africaines est assez sensible. On constate seulement quelques légères anomalies de style, dans le dessin des yeux, dans l'arrangement de la barbe, étalée et striée, et dans le caractère de la gueule de lion, anomalies qui indiquent une fabrique phénicienne. Il existait dans la ville d'Érythres en Ionie, une idole d'Hercule de style égyptien, apportée, disait-on, de Tyr, en Phénicie (1). Cependant le travail du petit monument qui nous occupe n'est pas d'une antiquité assez reculée pour que cet objet puisse être donné avec certitude comme reproduisant un prototype phénicien, antérieur aux plus vieilles images grecques ou gréco-cypriotes qui re-

(1) Pausanias, VII, 5, 5.

présentent Hercule coiffé de la peau de lion (1). On sait que cet accoutrement du héros passait pour avoir été introduit dans la légende hellénique, par le poète rhodien Pisandre de Camiros, vers le milieu du VII^e^ siècle (2). Le même petit vase est décoré au revers d'une seconde tête d'animal d'un relief assez effacé. Il a été trouvé sur la côte d'Asie-Mineure (3), avec un autre aryballe en forme de tête casquée de style grec archaïque. — Terre blanche, portant des traces très visibles d'un vernis bleu verdâtre. — H. 0^m^,06.

186. — L'extrême rareté des terres cuites de la Palestine nous engage à placer ici une petite tête trouvée dans cette région. Elle provient de l'ancienne ville d'*Ascalon*, célèbre par son temple de la déesse syrienne Atargatis, qui était considérée par les Grecs comme une Aphrodite céleste; de là, ce culte avait passé dans l'île de Chypre, où il avait donné naissance à celui de l'Aphrodite cypriote. C'est une tête d'homme, d'un travail ancien et tout local; le modelage très sommaire laisse voir un type oriental, qui n'est pas nettement caractérisé comme sémitique, un nez droit, de grands yeux aux angles aigus et une barbe en pointe. Cette petite tête adhère par le cou à un tesson de grosse poterie, qui ferait croire qu'elle décorait le bord d'un grand vase, suivant un usage que la céramique avait emprunté à l'ancienne métallurgie. Elle a été donnée au musée, en 1870, par M. de Saulcy. — (H. de Villefosse, *Notice des mon. de la Palest.*, n° 66.) — Terre rouge mêlée de gravier. — H. 0 m. 045.

---

(1) Pour plus de détails, voir *Gazette archéologique*, 1881, travail cité.

(2) Strabon, p. 688.

(3) Ce serait à mi-chemin entre Halicarnasse et Mylasa, qu'un éboulement aurait fait découvrir ce petit objet, avec tout un lot de terres cuites, et particulièrement de petits vases en forme de têtes casquées

II.

Phénicie septentrionale.

La Phénicie septentrionale n'est peut-être pas la région qui, jusqu'à présent, a fourni à la collection phénicienne du Louvre les terres cuites du caractère le plus ancien ; mais seule elle est représentée par un nombre suffisant de monuments pour donner quelque idée de la variation et de la succession des styles employés par les modeleurs phéniciens. Elle a une fabrique à part, dont les produits se rencontrent surtout dans les grandes nécropoles de la côte située en face de l'antique cité insulaire d'Aradus, particulièrement à *Tortose*, l'ancienne *Antaradus*, à *Amrit*, l'ancienne *Marathus*, ville qui fut détruite dès le IIe siècle avant l'ère chrétienne.

On remarquera que la région d'Aradus était la partie de la Phénicie qui se trouvait le plus directement en contact avec les populations araméennes et syriennes, apparentées de près à celles de l'Assyrie.

Peut-être est-ce à ce voisinage que l'on doit de rencontrer dans les terres cuites du nord de la Phénicie des traces plus sensibles de l'influence assyrienne que dans celles de la Phénicie méridionale. Dans l'état actuel des découvertes, ce sont même les imitations du style assyrien, qui, d'après la nature du travail et de la terre, paraissent appartenir à l'époque la plus ancienne, sans qu'il y ait pour cela aucune raison de les faire remonter beaucoup au delà du VIIe siècle. Au contraire les figurines d'imitation égyptienne sont d'un style affecté, qui s'éloigne davantage du caractère des originaux : il semble qu'elles soient le produit d'une renaissance un peu tardive du goût égyptien en Phénicie, renaissance dont le point de départ devrait être cherché dans le relèvement

même de l'Égypte à l'époque saïtique. Enfin toute une classe de figurines montre l'introduction d'un style nouveau, parfaitement distinct des deux autres, bien qu'il leur emprunte quelques éléments : nous nous contenterons pour le moment de le caractériser comme se rapprochant des formes de l'archaïsme grec. Sur ces differences est fondée la division par groupes, que nous essayons d'établir ci-dessous, parmi les terres cuites de la Phénicie septentrionale.

Les figurines des divers groupes sont d'ailleurs toutes fabriquées avec les mêmes argiles, de nature ferrugineuse, d'une couleur orangée qui tire sur le rouge. Cette terre est déjà épurée avec assez de soin pour qu'il soit souvent difficile de la distinguer des terres plastiques employées de préférence dans d'autres pays, notamment en Grèce et dans les îles grecques de la côte d'Asie. Les ouvrages les plus anciens sont d'un ton plus rouge; ils contiennent souvent des paillettes vitreuses, et sont sujets à se fendiller.

Toutes ces figurines, attestent l'emploi, au moins partiel du moule et la pratique du moulage en creux, ce qui indique une époque assez avancée de la technique. Le sol dans lequel on les trouve laisse ordinairement sur quelques parties des concrétions de sable marin, qui participent au ton rouge de la terre.

A. — *Style pseudo-assyrien.*

Les terres cuites de ce groupe, par leur type ethnographique, par le caractère des arrangements et des costumes, relèvent de l'art assyrien. Cependant, quand on les compare aux figurines trouvées en Assyrie, on reconnaît que le style est mitigé et n'appartient pas à la fabrique assyrienne proprement dite. Sous ce rapport, le terme de comparaison le plus rapproché se trouverait dans les statues cypriotes de pierre calcaire, sculptées sous l'influence du style asiatique, et aussi dans quelques têtes analogues, qui ont été trouvées récemment en Phénicie même, près de Byblos croyons-nous, et qui font aujourd'hui partie de la belle collection orientale de

M. de Clercq. C'est ce caractère d'imitation locale qui nous a décidé à les appeler *pseudo-assyriennes*. Il y a aussi, dans l'île de Chypre, toute une classe de terres cuites funéraires, modelées sous la même inspiration ; mais elles sont d'une terre plus grossière et d'un travail beaucoup plus rustique que les figures correspondantes, découvertes dans le nord de la Phénicie.

Pour la matière, les figurines phéniciennes de style pseudo-assyrien ne se distinguent des autres terres cuites trouvées dans la même région que par une nuance d'un rouge plus vif et par une plus grande disposition à se fendiller, indice d'une fabrication un peu plus ancienne. Elles forment souvent des pièces assez compliquées, dont certaines parties sont modelées et montées à la main, tandis que les évidements sont découpés à l'aide d'une lame tranchante; mais les petites figures qui entrent dans ces ensembles sont déjà creuses et estampées au moule. Un caractère distinctif, particulier à la même série, c'est l'indication minutieuse du détail, dans la chevelure, la barbe et dans tous les ornements, par un système de traits lestement gravés à la pointe, conformément au goût de décoration riche et brillante, propre à l'art assyrien. Il y a aussi un fait important à noter dans le type de ces figures phéniciennes, très certainement antérieures à toute possibilité d'influence grecque : c'est que les yeux y sont dessinés horizontalement et plutôt légèrement abaissés que retroussés vers les tempes. On verra par la suite l'intérêt de cette observation.

Au nombre des sujets représentés on rencontre surtout beaucoup de petits attelages de voyage ou de guerre. Il ne faut pas se hâter de les prendre pour des jouets d'enfant ou pour de simples représentations de genre. C'était une allusion à l'idée de l'appareil et de l'escorte, qui, après avoir entouré le mort pendant la vie, selon sa condition, étaient censés le suivre dans sa migration suprême. Bien que nous connaissions fort peu les usages et les croyances populaires de la Phénicie, il est difficile de repousser cette interprétation, depuis que l'on a trouvé le même sujet, déve-

loppé sur la face principale du remarquable sarcophage phénicien d'Amathonte, dans un bas-relief dont le style d'imitation assyrienne rappelle les terres cuites qui nous occupent. Cette tradition a passé, avec beaucoup d'autres traditions orientales, en Étrurie, où les chars et les chariots de voyage sont un motif souvent figuré sur les monuments funéraires; ils y sont même parfois escortés des génies de la mort, qui les conduisent jusqu'aux portes de la région infernale (1). En cela les Étrusques n'ont fait que traduire brutalement les idées qui étaient sous-entendues dans les représentations plus anciennes, et dont le premier germe existait déjà dans nos petits chars phéniciens de terre cuite. On remarquera aussi avec intérêt parmi ces figures funéraires de la Phénicie une représentation mythologique incontestable.

---

187. — (*Pl. V. fig.* 1.) — Ce petit char de guerre à quatre chevaux, lorsqu'il était entier, devait porter quatre guerriers; mais les cassures ont enlevé les deux figures de devant, représentant le maître du char et le cocher, ainsi que la tête de l'un des servants d'armes et l'une des roues pleines du véhicule. Les types et les costumes sont presque complètement assyriens : nez aquilin, barbe longue et striée, casque conique à jugulaires fixes, sous lesquelles pendent deux longues tresses, poignard passé dans la ceinture. Le harnachement des chevaux, ornés de glands, et l'arrangement du char, protégé en arrière par une rondache à tête de lion, rappellent aussi de très près les chars de combat, sculptés sur les monuments de l'Assyrie. Toutefois il importe de remarquer que les chars assyriens n'ont que deux chevaux et que ceux des bas-reliefs de Nimroud, remontant au IX^e^ siècle, ne portent

---

(1) *Annal.* et *Monum. dell' Instit. arch.* 1879, vol. XI, p. 299, pl. IV et V. *Vasi etruschi con rappresentanze relative all' inferno*, article de Gust. Koste. — Cf. Cesnola, *Cyprus*, pl. XIV.

que trois hommes : c'est seulement sur les bas-reliefs de Kouïoundjik, au VII^e^ siècle, que l'on voit des chars montés par quatre guerriers. Les pièces fixes du casque montrent aussi un progrès sur les casques assyriens du VII^e^ siècle, où elles sont moins développées, et, à plus forte raison, sur ceux du IX^e^, où elles manquent absolument. Ces observations serviront à dater nos terres cuites phéniciennes. Des trous percés de part en part vers les extrémités de la plinthe semblent indiquer que le groupe pouvait être monté sur des roulettes. Deux chars semblables, mais complets, provenant aussi de la Phénicie, se trouvent au Cabinet des Médailles (1) et dans la collection de M. de Clercq. Celui du Louvre vient de M. Péretié, et, d'après les souvenirs de M. Guillaume-Rey, il a été trouvé dans la nécropole d'*Amrit*. — (A. de Longpérier, *Mus. Nap. III*, pl. XX, fig. 2.) — Terre cuite d'un rouge orangé. — H. 0^m^ 20; long. 0^m^ 18.

188. — (*Pl.* V, *fig.* 2.) — Chariot à deux roues et à deux chevaux, portant, à demi couché, un personnage barbu, en robe longue, dont la tête est en partie brisée. Entre les deux chevaux se tient un serviteur qui les conduit par la bride : il paraît vêtu d'un jupon court et coiffé d'une sorte de turban; mais toute cette figure est très peu distincte. Un chariot semblable, mais portant, au lieu d'un homme, une femme assise de côté, a été acquis par le Cabinet des Médailles. Les indications de provenance sont les mêmes que pour le numéro précédent. — (A. de Longpérier, *ibid.* fig. 1.) — Terre orangée. — H. 0^m^ 11. — Long. 0^m^ 12.

189. — (*Pl.* V, *fig.* 3.) — Partie supérieure d'une petite figure à revers plat, représentant un personnage barbu du même type sémitique que les précédents. Il est coiffé d'une

(1) Il a été publié dans le *Bulletin de l'Athénæum français*, 1855, p. 40, où M. de Witte le rapproche des chars figurés sur les grandes dariques d'argent.

sorte de chapeau conique ou de turban, formant comme une large visière, et vêtu de deux tuniques fendues sur la poitrine, avec riche bordure. Ces robes ouvertes, analogues à l'*abail* des Syriens modernes, caractérisent déjà sur les bas-reliefs de Ninive (1) certaines populations asiatiques, soumises à l'empire assyrien. Cette figure, tellement plate qu'elle paraît façonnée en plein, est déjà creuse et formée de deux pièces. Elle était sans doute destinée à entrer aussi dans un groupe monté sur un char. Même provenance. — (A. de Longpérier, *ibid.*, fig. 3.) — Terre orangée. — H. 0^{m} 10.

190. — (*Pl.* 5, *fig.* 4.) — Dieu barbu, assis entre deux béliers, qui forment les bras de son trône, et portant à ses tempes, comme le dieu Ammon, les cornes du même animal. Sa tunique longue présente quelques traces de couleur jaune, particulièrement au nœud de la ceinture. La tête, fort laide, et la grossièreté des retouches à la pointe marquent la décadence de la fabrique. Des statuettes de terre cuite et de pierre calcaire, provenant de l'île de Chypre, représentent fréquemment le même dieu; l'une d'elles, récemment acquise par le Louvre, le montre couvert d'une toison de bélier, en manière de manteau, et tenant une corne d'abondance (2). L'usage oriental de faire asseoir les divinités entre deux animaux symboliques se retrouvait notamment dans les statues du temple de Bambyce, en Syrie (3). Figurine creuse, à revers plat, sans trou d'évent, de la même provenance que les précédentes. — (De Longpérier, *id.*, pl. XXIII, fig. 3.) — Terre orangée, très peu consistante. — H. 0^{m} 12.

191. — Personnage debout, barbu, coiffé d'un bonnet conique. Il est vêtu d'une robe longue, rabattue en double jusqu'au-dessous de la taille. De la main gauche, dont le

---

(1) Botta et Flandin, *Monum. de Ninive*, II, pl. 106 *bis*.
(2) Cf. *Catal. Barre*, n° 161.
(3) Lucien, *De deâ syriâ*, 31.

poignet porte un bracelet en spirale, il serre contre sa poitrine une patère ; le bras gauche pend le long du corps ; les pieds sont nus. Cette grande figurine plate, à revers légèrement concave, bien que d'un style asiatique très prononcé, n'est pas décorée à la pointe et s'écarte des procédés que nous avons précédemment décrits. Elle a été rapportée des environs de *Beyrout*, par M. de Saulcy, qui l'a donnée au musée en 1854. — (De Longpérier, *id.*, pl. XXIII, fig. 1.) — Terre orangée. — H. 0^{m},30.

B. — *Style pseudo-égyptien.*

Le deuxième groupe des terres cuites de la Phénicie septentrionale est formé exclusivement par les variétés d'un même type : ce sont des figurines de femmes, assises sur des trônes à dossier, ayant toutes pour caractère distinctif la coiffure à l'égyptienne. Seulement cette coiffure, un peu modifiée, s'élargit et se relève en deux masses au-dessus des tempes, par une affectation d'un goût local, dont le point de départ se retrouve néanmoins dans quelques petites figures égyptiennes.

Ces terres cuites sont des moulages creux, à revers plat, à parois assez minces, ce qui n'indique pas une antiquité très haute. Cependant l'imperfection du moule ne donne encore que des formes générales tellement vagues, que l'on doute au premier aspect si les figures sont assises ou debout. Les détails à la pointe, qui caractérisaient le groupe précédent, ne viennent pas modifier ici la simplicité tout égyptienne de l'enveloppe. S'il y a quelques retouches, destinées à accentuer les traits trop indécis du visage ou à dessiner des ornements, c'est au pinceau qu'elles sont faites, avec la couleur rouge ou noire. La mollesse du travail laisse pourtant subsister dans l'ensemble un caractère de distinction, éloigné de la rudesse primitive : on y devine la contrefaçon d'un art plus parfait. Les proportions de la face en particulier, les yeux longs et droits, un grand nez mince d'une faible saillie, la bouche et

le menton petits par rapport au large développement des traits supérieurs, se rattachent aux types élégants de l'art du nouvel empire égyptien et de l'époque saïte.

Pour la couleur et la nature de la terre, il n'y a pas beaucoup de différence avec le premier groupe : la pâte est seulement un peu plus grenue, parfois mêlée de points calcaires; elle ne présente pas de craquelures. Notons, comme procédé particulier, l'emploi fréquent d'une légère couche d'engobe qui déguise le ton naturel de la terre cuite sous une teinte jaune pâle. Les trous d'évent ne sont pas encore en usage : pour y suppléer, les bases restent largement ouvertes, et les sièges ont leurs faces latérales le plus souvent évidées à jour, suivant un système de découpure que nous avons déjà remarqué plus haut.

Signalons tout de suite un fait important pour l'histoire de l'industrie antique : des figurines exactement semblables à celles que nous venons de décrire, portant la même coiffure égyptienne modifiée, se rencontrent communément dans les amas de terres cuites brisées qui existent près de Larnaca, sur l'emplacement de l'ancien comptoir phénicien de Kittion, dans l'île de Chypre. (Voir plus loin ce que nous disons sur ce sujet, p. 171.) Celles-ci sont seulement d'un travail plus sec que les statuettes phéniciennes correspondantes et fabriquées avec une autre terre. On y reconnaît la terre fine et rose des belles figurines de déesses grecques de Kittion du v^e^ et du iv^e^ siècle, avec les débris desquelles sont absolument mêlées et confondues dans un même gisement ces petites idoles orientales. Il faut donc admettre qu'il existait deux ateliers de la même fabrique *pseudo-égyptienne*, l'un en Phénicie, l'autre à Chypre. L'atelier phénicien, offrant des modèles supérieurs, doit être considéré comme le point de départ de la fabrication.

Il résulte en outre des faits précédemment énoncés que cette fabrication a dû se continuer jusqu'à une époque assez récente ; elle paraît appartenir, comme nous l'avons déjà dit, à une renaissance tardive du style égyptien en Phénicie, renaissance qui peut s'être étendue jusqu'au temps de la

domination perse. Si les figurines de l'atelier phénicien se trouvent ordinairement dans les tombeaux, on voit aussi, par l'exemple de l'atelier cypriote, qu'elles pouvaient avoir un caractère votif et religieux beaucoup plus général.

Cette série est pourtant une de celles dont le type dérive le plus directement des statuettes funéraires, appelées *oushabtiou* par le rituel égyptien ; mais, chez les Phéniciens, la signification s'en était déjà sensiblement altérée. Elles avaient perdu tout caractère masculin, d'après la loi de transformation que nous avons établie dans notre introduction. C'étaient des représentations exclusivement féminines; elles n'étaient plus figurées debout ni sous la forme des momies : solennellement assises sur des trônes et tenant dans leurs mains divers attributs, elles prenaient le plus souvent l'aspect de véritables idoles funéraires.

---

192. — (*Pl.* 6, *fig.* 2.) — La plus ancienne de ces figurines de femmes assises porte la coiffure égyptienne seulement un peu élargie, avec traces de couleur noire. Elle tient de ses deux mains, devant elle, un sorte de raquette oblongue et plate peinte en rouge, probablement un éventail. La face est à peine modelée ; des touches de couleur rouge dessinent un collier et de larges disques sur les oreilles. Cette figure provient de la collection Péretié. — (De Longpérier, *Mus. Nap. III*, pl. XXV, fig. 1.) — Terre d'un rouge orangé, engobe jaunâtre. — H. 0^m,185.

193, 194. — (*Pl.* 6, *fig.* 3.) — Ces deux figurines ressemblent beaucoup à la précédente ; mais la coiffure égyptienne, encore exagérée, forme au-dessus des tempes deux espèces de tampons saillants. L'attitude est aussi un peu différente : le bras droit est abaissé ; la main gauche s'appuie sur le ventre, dont la saillie anormale semble indiquer un état de grossesse. Ce type est celui qui se retrouve le plus souvent parmi les figurines pseudo-égyptiennes de Kittion, dans l'île de Chypre; seulement il y est complété par un autre type, qui représente

la même femme avec son enfant à son sein, et qui manque jusqu'à présent en Phénicie. Il faut donc y reconnaître très probablement des images de ces déesses mères ou nourrices, si communes dans les tombeaux antiques. Le n° 193 a été acquis à *Tortose*, l'ancienne *Antaradus*, par M. Renan, qui l'a publié comme une image de la Grande Déesse Syrienne (1); la terre, mêlée de points calcaires, est recouverte d'un engobe jaune pâle. Le n° 194 provient de la collection Péretié; les yeux, très allongés, y sont indiqués par des traits de couleur noire; le siège n'est pas évidé sur les côtés. — Terre orangée (rose pour le n° 194.) — H. 0m,105 et 0m,190.

195. — (*Pl.* 6, *fig.* 4.) — Partie supérieure d'une figurine coiffée comme les deux précédentes et frappant de la main droite un tympanon, colorié en rose, qu'elle tient devant elle. L'épreuve, assez bien venue, laisse bien voir le type élégant qui était particulier à cette série d'imitation égyptienne. Les yeux longs et horizontaux, le nez mince et très légèrement arqué, occupent la plus grande partie du visage, dont l'ovale élargi se raccorde à un menton fin et peu saillant, ne laissant que peu de place à la bouche, qui est remarquablement petite. Ce fragment provient de la collection Péretié; suivant M. Guillaume-Rey, il aurait été trouvé à *Tripoli*. — (De Longpérier, *ibid.*, fig. 2.) — Terre d'un rouge orangé. — H. 0m,14.

196. — Nous joignons à cette série une tête de dieu égyptien imberbe, coiffée du voile ou *klaft* surmonté de la double tiare royale appelée *pschent* : cette reproduction exacte, mais très tardive des figures égyptiennes a été trouvée à *Amrit* et donnée au Louvre, par M. Guillaume-Rey. — Terre jaune. — H. 0m,08.

---

(1) Renan, *Mission de Phénicie*, p. 55, pl. XXIV, fig. 1. Cf. De Longpérier, *ouvr. cit.* Pl. XXV, fig 3.

Si ces statuettes représentent réellement des déesses funéraires, leur style n'est pas cependant une raison pour y reconnaître des images directes de telle ou telle déesse de l'Egypte, comme une Isis ou une Hathor. La Phénicie, en empruntant les formes de l'art égyptien, n'avait pas renoncé à sa mythologie nationale. Nous en avons un exemple dans la célèbre stèle du roi Yawêmélek, publiée par M. de Vogüé : la déesse de Byblos y est sculptée sous la forme exacte d'une Isis, et l'on sait que des rapports étroits la rattachaient en effet à cette déesse ; mais elle n'en est pas moins désignée par l'inscription phénicienne sous le nom national de *Baalath-Gébal* (la dame de Gébal ou de Byblos), répondant à la *Baaltis* des textes grecs. Il en est de même de nos petites idoles de terre cuite : c'est par les noms des déesses phéniciennes qu'il conviendrait de les désigner. Le nom même de Grande Déesse Syrienne, adopté par M. Renan, est trop général. Les archéologues, quand ils ont à identifier quelque idole phénicienne, abusent aussi du nom d'Astarté, la déesse de Tyr, dont le culte n'était pas également prédominant dans toutes les villes de la Phénicie. Les caractères distinctifs de la plupart de ces divinités sont encore trop mal définis, pour qu'il soit possible de choisir entre elles. D'un autre côté, nos figurines d'argile ont une forme peu déterminée, qui devait permettre, selon les cas et selon les besoins des cultes locaux, d'attribuer souvent un même type à des déesses différentes. L'attribution définitive pouvait être faite moins par la main de l'ouvrier ou par la désignation du marchand, que par la volonté du dévot, qui consacrait l'image à une déesse particulière.

C. — *Style pseudo-égyptien (suite).*

Dans la classe des terres cuites phéniciennes, une série à part est formée par les images, assez communes en Phénicie, d'un dieu nain et difforme, le prétendu Typhon des anciens archéologues. A première vue, cet étrange personnage présenterait plutôt une certaine ressemblance avec le Ptah-

embryon des Égyptiens, que rappellent ses jambes courtes et torses, son ventre proéminent, et souvent aussi la position de ses mains appuyées sur ses cuisses. Il en diffère toutefois par une musculature virile, par une large barbe aux enroulements symétriques, par ses oreilles velues, par le caractère gorgonéen de sa langue pendante et de sa face contractée. Il est vêtu d'une peau de bête, non de lion, comme on le répète ordinairement, mais de panthère, si l'on en juge par les mouchetures gravées avec soin sur plusieurs représentations (1), et par la tête de l'animal, qui retombe sur la poitrine du dieu. Souvent un panache de longues plumes complète le costume de cette bizarre figure, où le terrible paraît avoir tourné au grotesque, comme dans les images des monstres japonais et chinois.

Le même dieu, sous le nom de Bès, était surtout très répandu en Égypte, et c'est là que se rencontrent ses images les plus anciennes : une tête de ce type décore un manche de miroir qui remonterait, suivant les observations de Mariette, à la sixième dynastie. Bès était souvent associé par contraste, à la belle déesse Hathor, et les dames égyptiennes aimaient à retrouver sa figure grimaçante sur leurs ustensiles de toilette. Dieu guerrier, mais aussi ami de la musique et de la danse, il paraît avoir été surtout envisagé, dans l'ancienne Égypte, par le côté plaisant de sa nature. Son image, dit encore Mariette, était un symbole de joie ; pour cette cause, elle était associée, dans les tombeaux et particulièrement sur les chevets funéraires, aux idées de résurrection, qu'il représentait aussi comme gardien de l'un des pylônes de la région infernale. Sa grande popularité n'empêchait pas du reste qu'il n'occupât dans le panthéon égyptien un rang secondaire. Il y était considéré comme un dieu étranger, venu

(1) Ce fait, dont j'avais d'abord constaté la trace sur la figurine n° 197 m'a été surtout confirmé avec une pleine évidence par une petite figure de terre vernissée, qui, après avoir appartenu à M. Ferdinand Delaunay, est entrée récemment dans la collection égyptienne du Louvre.

du pays de *Ta-neter*, c'est-à-dire de l'Arabie ; mais ce n'en était pas moins l'art égyptien, avec sa précision habituelle, qui avait donné à ce type exotique une forme arrêtée et définitive (1).

Quelle place ce dieu nain occupait-il dans la mythologie phénicienne ? N'y était-il qu'une importation de l'Égypte ou bien avait-il le caractère d'une divinité nationale ? Faut-il, par exemple, lui attribuer quelque rapport avec le dieu Pygmaion (2), adoré à Chypre comme une forme d'Adonis, le dieu enfant du culte de l'île ? On a cru pouvoir l'assimiler aux Patèques que les Phéniciens sculptaient à la proue de leurs navires, sous la figure d'un nain aux formes viriles, ἀνδρὸς πυγμαίου, comme dit Hérodote (3). Il est vrai que l'historien grec ne mentionne les Patèques que pour donner une idée de l'image risible du Ptah-embryon adoré à Memphis et des sept dieux fils de Ptah, semblables à leur père, désignés sous le nom de Cabires égyptiens. Les égyptologues soupçonnent d'autre part une relation entre le nom des Patèques et celui même de Ptah. Sans doute les ressemblances de premier aspect que nous avons signalées entre les deux types du dieu-embryon et du dieu-pygmée suffisent pour que les Phéniciens et les Grecs après eux les aient parfois confondus ; il faut avouer cependant que ces rapprochements ne forment pas une démonstration rigoureuse, qui permette d'attribuer avec une entière certitude le nom de Patèques aux images phéniciennes du dieu Bès.

Ce qui est certain, c'est que la légende de ce dieu ou de ce groupe de dieux se présente sur les monuments asiatiques avec un caractère et des développements originaux. Le dieu nain, en se mêlant aux combats et aux chasses fantastiques

---

(1) E. de Rougé, *Notice des monuments égyptiens*, 1873, p. 143. — Mariette-Bey, *La galerie de l'Égypte ancienne au Trocadéro*, 1878. p. 116, cf. p. 10.

(2) Hésychius, à ce mot.

(3) Hérodote, III, 37.

des divinités orientales, devient comme elles un guerrier et un tueur de monstres. Tel est son rôle dominant sur les ouvrages de style intermédiaire entre l'art égyptien et l'art assyrien, considérés avec raison, pour la plupart, comme des produits de l'industrie phénicienne, coupes travaillées au repoussé ou gravées au trait, figurines de terre à glaçure vitreuse, gravures des cachets et des scarabées. L'image de ce pygmée, doué d'une force divine, y est multiplié sous mille aspects, tantôt frappant victorieusement, tantôt soulevant à bras tendu ou étranglant des deux mains des animaux sauvages et de grands oiseaux à long col. La représentation la plus caractéristique de cette série est le scarabée, déjà plusieurs fois publié, du Musée du Louvre, où l'on voit le petit dieu enlever un sanglier par la queue et porter en même temps un lion sur son épaule, accomplissant en quelque sorte d'un seul coup deux des actes légendaires attribués à Hercule.

En effet, de telles représentations, en même temps qu'elles se rattachent étroitement au système figuratif de la mythologie orientale, sont devenus très probablement des prototypes de plusieurs des travaux d'Hercule, comme les combats contre le lion de Némée, contre le sanglier de l'Érymanthe, contre les oiseaux de Stymphale, et particulièrement comme la lutte de l'Hercule comique ou pygmée contre les grues. Sans accepter toutes les conclusions du mémoire de Raoul Rochette sur l'*Hercule assyrien et phénicien*, on ne peut s'empêcher de rapprocher la figure même du dieu pygmée, portant la peau de panthère appliquée sur ses membres trapus, du type archaïque d'Hercule, et d'entrevoir certains rapports, encore mal définis, qui ont pu rattacher ces représentations soit au Melqarth tyrien, soit à un autre personnage qui en paraît être une sorte de dédoublement, l'*Ousôos* de Sanchoniaton, voyageur et chasseur, revêtu de la peau des bêtes féroces, inventeur des premiers essais de la navigation et dressant des colonnes sur les plages lointaines (1).

(1) Phylon de Byblos, I, 8, *Fragm. hist. græc.*, éd. Didot, II, p. 556.

Un type d'une originalité aussi bizarre, que l'on trouve répandu par le commerce à Chypre, à Rhodes, en Italie, en Sardaigne et jusqu'en Gaule, ne pouvait manquer de frapper vivement l'imagination des peuples en relation avec les Phéniciens et d'exercer notamment une influence multiple et diverse sur les conceptions de la mythologie hellénique. Le personnage d'Hercule n'est pas le seul qui ait emprunté quelques traits à la curieuse figure que nous étudions. Un mémoire spécial de M. Husson, très instructif, en dépit de ses conclusions trop étendues, a très bien suivi la singulière transformation qui, malgré la différence des sexes, a fait sortir du même type l'image de la Gorgone (1). Vu par son côté comique, ce type ventru et demi-bestial n'est peut-être pas étranger non plus à la création de la figure de Silène, dieu d'origine asiatique, également caractérisé par la peau de panthère. Quelques représentations, où Bès porte un enfant assis sur sa main droite et tient un fruit de la main gauche, rappellent en particulier Silène dans son rôle de dieu courotrophe et de père nourricier : car c'est calomnier, croyons-nous, ce monstre, ici tout débonnaire, que d'en faire un Moloch et de lui prêter l'intention de dévorer son jeune élève ; la représentation ne suggère rien de semblable. On trouve enfin à côté de plusieurs figurines de l'Aphrodite grecque un nain grotesque et barbu, parfois confondu avec Priape ; sa présence au nombre des démons ou génies attachés au cortège de la déesse rappelle tout à fait l'ancienne corrélation établie entre le dieu Bès et l'Hathor égyptienne.

Le Louvre possède trois statuettes de terre cuite du dieu Bès, toutes les trois provenant de la nécropole d'*Amrit* (anc. *Marathus*), ce qui ne laisse aucun doute sur le rôle

(1) Hyacinthe Husson, *Mythes et monuments comparés*, extrait de la *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, 1868. — On me signale un curieux mémoire récemment publié dans le *Bulletin de la Société d'anthropologie*, troisième série, t. I, p. 296, où la conformation de ces dieux nains est examinée sous le rapport de la médecine et de l'anatomie.

funéraire attribué par les Phéniciens à ces sortes d'idoles. Bien que ces figurines soient déjà publiées avec soin (1), elles peuvent encore donner lieu à quelques observations intéressantes.

---

197. — La première n'est pas un ouvrage d'argile commune, mais de terre blanche vernissée, dont la glaçure a disparu avec le temps. Elle rappelle même à tel point, par la perfection du modelé, les faïences égyptiennes les plus soignées, qu'elle pourrait bien n'être simplement qu'un objet importé d'Égypte. C'est la représentation ordinaire du dieu Bès, les mains appuyées sur les cuisses et la peau de bête retenue autour des reins par une ceinture. La tête n'a pour coiffure qu'une sorte de chapiteau carré, et la statuette s'adosse, comme les caryatides égyptiennes, contre un pilastre. Les taches rougeâtres que l'on remarque sur quelques parties sont dues uniquement à la nature du sol; il n'est pas nécessaire non plus de supposer une coloration bleue qui se serait effacée à la longue, les terres vernissées étant souvent laissées avec leur teinte blanche naturelle. Certains détails gravés, et particulièrement les mouchetures de la pardalide, dont quelques-unes sont encore visibles, étaient seuls repassés au jaune vif. Les yeux étaient rapportés en une autre matière. Cette remarquable pièce de céramique égyptienne ou égypto-phénicienne a été fabriquée avec beaucoup d'art dans un moule à deux pièces; cependant elle n'est pas proprement moulée en creux, mais percée verticalement de part en part d'un trou cylindrique, communiquant avec une autre ouverture circulaire, pratiquée au revers du pilastre. — H. $0^{m},20$.

198. — (*Pl.* 8, *fig.* 1.) — Le numéro suivant est au contraire un ouvrage de fabrique locale. D'une exécution beau-

---

(1) A. de Longpérier, *Mus. Nap. III*, pl. XIX, fig. 1, 2 et 3.

coup moins parfaite que le précédent, il reproduit le même type, mais avec des caractères originaux et propres au pays. Le dieu porte à bout de bras un petit bouclier échancré, sorte de *pelta* de forme barbare; la main droite devait tenir une arme qui est brisée. Derrière la tête tombe un voile carré, analogue au *keffieh* des Syriens modernes et décoré sur le front de trois boutons saillants : une cassure au-dessus marque très probablement la place du panache de plumes La tête est estampée à plat sur ses deux faces; le reste du corps est moulé assez sommairement, avec des parties ajoutées à la main. Ces procédés et la grande épaisseur de la terre, qui est l'argile orangée constamment employée par les modeleurs de cette région, indiquent une époque encore ancienne. Le fait est d'autant plus intéressant que les idoles armées du dieu Bès ne sont communes que parmi les terres cuites égytiennes de la basse époque alexandrine. La figurine repose sur une haute base en forme de pyramide à deux degrés. On remarque des traces de couleur rouge sur la langue pendante et aux ornements du bouclier. — H. 0^{m},10.

199. — Avec la troisième figurine, nous retrouvons le type ordinaire du Bès égyptien. C'est une imitation locale, dont l'exécution assez molle simplifie et supprime par négligence les détails du modelé. La barbe, par exemple, n'est plus indiquée que par un contour tracé carrément. Cette figure appartient à la même époque et à la même fabrique que les figurines de femmes de style pseudo-égyptien communes en Phénicie. Malgré la différence du sujet, on reconnaît la même terre orangée aux parois déjà minces, le même procédé de moulage en creux, signe d'une époque assez avancée, le même engobe jaunâtre, auquel on a seulement ajouté, sur quelques parties du nu, une couche de couleur rouge. — H. 0^{m},20.

200. — (*Pl.* 8, *fig.* 3.) — Un scarabée de terre vernissée verte, acheté à *Beyrout* et donné au musée par M. de Saulcy, présente une curieuse identification du dieu nain avec la forme même de l'insecte sacré. En plaçant l'objet la tête en

bas, on voit se dessiner nettement sur le corselet une face grimaçante, à laquelle il ne manque que la langue tirée; les divisions des élytres figurent la couronne de plumes caractéristique de Bès. Sur le plat du cachet sont gravés des signes hiéroglyphiques dont la réunion ne présente aucun sens, comme il arrive souvent dans les imitations phéniciennes. On sait que l'image du Phtah-embryon porte souvent pour coiffure le scarabée, que la symbolique égyptienne associait étroitement au dieu de Memphis. — H. 0m,02.

201. — (*Pl.* 8, *fig.* 2.) — Je crois devoir placer aussi dans cette série de représentations égypto-phéniciennes un petit groupe de terre vernissée bleue, trouvé à Chypre, mais qui certainement ne provient pas des fabriques de l'île. C'est un objet décoratif de forme plate et cependant estampé soigneusement des deux côtés. Il représente le divin pygmée sous sa figure la plus hideuse à la fois et la plus empanachée, porté ou, pour mieux dire, affourché sur les épaules d'une femme qui le tient par les deux pieds. Cette déesse, dont les proportions larges et courtes, la nudité choquante, indiquent évidemment un être de la même famille de dieux grotesques, n'appartient pas au panthéon égyptien et se rapproche plutôt des étranges déités féminines que l'on rencontre en Babylonie. Les deux figures superposées sont portées par un petit chapiteau en forme de fleur de lotus. Ce mélange de types et de symboles est une des raisons qui doivent faire considérer la représentation comme phénicienne, bien que le travail ne se distingue pas des productions de l'industrie égyptienne proprement dite. — H. 0m,11.

Il faut ajouter, à titre de renseignement, que deux monuments de la collection égyptienne du Louvre représentent le même groupe avec de légères variantes : c'est d'abord un fragment de terre vernissée bleuâtre, où le dieu Bès, porté de la même manière, dévore, comme un enfant glouton, un large

gâteau; puis un bronze d'assez basse époque, où la déesse porteuse est debout sur une grenouille, placée elle-même sur la fleur de lotus.

On n'a pas cherché, que je sache, à déterminer le genre de rapport que leur position réciproque établit entre les deux divinités superposées. Je crois en trouver l'explication dans les bas-reliefs assyriens qui représentent des transplantations de populations vaincues : les femmes, dans ces longues marches, portent ainsi quelquefois leurs enfants affourchés sur leurs épaules (1). La déesse figurée avec le dieu Bès est donc très probablement sa mère, et l'on peut supposer qu'il est assimilé dans ce cas, malgré sa barbe et ses formes adultes, aux dieux enfants tels qu'Harpocrate et le Ptah-embryon, auxquels la faiblesse de leurs jambes permettait difficilement de se porter eux-mêmes (2). La filiation que nous venons d'établir est confirmée par une terre cuite de la basse époque alexandrine, qui représente une déesse semblable, accroupie dans une corbeille en forme de ciste et donnant le sein au dieu Bès, qui, cette fois, a les proportions d'un nouveau-né (3). La même déesse, accroupie dans sa corbeille, est représentée par une autre terre cuite de la même fabrique sous un édicule dont les deux colonnes sont surmontées par deux figures dansantes du petit dieu (4).

Le dédoublement de Bès en un couple de monstrueux jumeaux est un fait qui se retrouve sur d'autres monuments. Un exemple plus curieux encore de la multiplication du dieu grotesque est le beau sarcophage phénicien découvert à Amathonte, dans l'île de Chypre, par M. de Cesnola (5). On y voit, sur l'un des petits côtés de la caisse de marbre, l'image du dieu Bès quatre fois répétée, tandis que la face opposée porte

(1) Voir une plaque exposée dans le vestibule du musée assyrien au Louvre.
(2) Plutarque, *De Isid.*, 10.
(3) Les *Figurines du Louvre*, pl. 8, fig. 4.
(4) Id., ibid., fig. 5.
(5) De Cesnola, *Cyprus*, pl. XV.

en pendant quatre figures de la déesse nue aux formes replètes, pressant de ses deux mains sa poitrine. Ces représentations sont décisives pour la question qui nous occupe : elles démontrent l'étroite corrélation établie entre les deux divinités (1) et le rôle important qui leur était attribué en commun par les Phéniciens, dans la religion des tombeaux.

Arrêtons-nous à ces brèves observations. C'est aux orientalistes et aux égyptologues qu'il appartient surtout de développer les déductions qu'elles contiennent. J'ai voulu seulement signaler à leur attention quelques monuments inédits ou imparfaitement connus, qui, sans éclaircir encore un point assez obscur de la mythologie égypto-phénicienne, ajoutent plusieurs faits nouveaux à ceux que l'on avait déjà réunis sur le même sujet.

D. — Style se rapprochant de l'archaïsme grec.

Voici maintenant une série d'une importance exceptionnelle pour l'étude des anciens rapports entre l'art grec et l'art phénicien. A côté des contrefaçons flagrantes du style assyrien et du style égyptien que nous venons de passer en revue, on voit apparaître dans les nécropoles phéniciennes de la même région d'Amrit et de Tortose, une troisième classe de figurines, toujours fabriquées avec les mêmes argiles, mais d'un style nouveau, qui ne procède plus ni de l'Égypte ni de l'Assyrie, à part quelques détails traditionnels d'attitude et de costume, et que la combinaison de ces deux éléments ne suffit pas non plus à expliquer. Ce type se rapproche au contraire des formes du

---

(1) Depuis que ces pages ont été imprimées, j'ai retrouvé dans mes notes de voyage le croquis d'une curieuse figurine de terre cuite alexandrine de la collection égyptienne du Musée britannique, où la Vénus grotesque est représentée avec la pose même de Bès et coiffée de son panache de plumes. J'ajouterai que le rôle de mère du dieu, que je lui attribue, n'empêche pas qu'elle n'ait pu être considérée aussi comme son épouse, suivant le système cosmogonique des Egyptiens.

premier archaïsme grec, au point de se confondre avec elles

Les traits distinctifs de la série sont un nez droit proéminent, la bouche remontée très haut, le menton saillant et fort. Les plus anciennes de ces figurines ont même quelque chose de plus rude, de plus carré dans les formes et de plus réellement primitif que les types d'imitation des deux premières séries. A cette rudesse se joint une singulière affectation dans la recherche du sourire et dans la disposition des yeux souvent relevés vers les tempes, caractère dont nous avons noté l'absence dans les séries précédentes et qui sont plutôt en opposition avec la gravité d'aspect des anciennes figurines orientales. Les innovations que nous venons de signaler n'empêchent pas sans doute que l'on ne retrouve, dans la raideur hiératique de ces petites figures, tantôt assises les mains sur leurs genoux, tantôt guindées sur leurs pieds placés l'un devant l'autre, dans la disposition des chevelures tombantes à l'égyptienne ou dans l'emploi des hautes tiares des reines et des déesses de l'Asie, la persistance de certaines traditions empruntées aux écoles de l'Égypte et de l'Orient; mais ce sont exactement les mêmes détails d'imitation étrangère qui ont aussi leur place dans l'art grec archaïque et qui n'en détruisent pas la saisissante originalité.

On voit du reste s'y mêler de bonne heure des modes élégantes de coiffure, des ajustements d'étoffes drapées, que l'ancien art égyptien et oriental n'a pas connus, mais qui appartiennent au contraire à l'usage grec, surtout à celui des Ioniens de l'Asie Mineure. Bien que la terre de ces figurines soit sensiblement la même que celle des figurines pseudo-assyriennes et pseudo-égyptiennes de la Phénicie septentrionale, la technique est assez différente. Les statuettes, moulées en creux, sans retouche à la pointe ni parties découpées, ont leurs bases fermées en dessous et percées d'un trou d'évent fort petit, que l'ouvrier paraît avoir pratiqué simplement en enfonçant dans la terre la tige cylindrique de son ébauchoir. Les vêtements étaient presque toujours peints, surtout en pourpre et en vert clair; mais ces couleurs, appliquées directement sur la terre cuite, sont très effacées.

Ce qui donne à cette série de petits monuments un intérêt de premier ordre pour l'histoire de l'art et de l'industrie des anciens, c'est que la suite des types qu'elle comprend se trouve répandue à profusion sur beaucoup de points du bassin de la Méditerranée, avec des caractères presque identiques, non seulement de style, mais encore de fabrication. Cependant, par une exception remarquable, ils font absolument défaut à Chypre, dans le grand gisement de Kition, où les petites idoles de la série pseudo-égyptienne sont pourtant si nombreuses. En revanche, on les rencontre fréquemment dans les contrées où se sont établies les anciennes colonies grecques, et tout d'abord à Rhodes, où les figurines de ce genre forment, avec les vases peints de style local, le fond dominant de la nécropole de Camiros. Un spécimen du même style a été signalé à Samos, d'autres en Grèce ; les anciennes terres cuites de Mégare, sans être tout à fait semblables, appartiennent à la même famille. La Sicile en a fourni une quantité assez grande, tirée notamment des tombeaux de la région de Syracuse. Enfin on les retrouve à Cumes, en Apulie et jusque dans les sépultures étrusques.

Les archéologues qui croient que l'archaïsme grec est sorti tout formé des ateliers de la Phénicie, ne pouvaient manquer de s'autoriser de ces faits. Non-seulement ils soutiennent qu'une pareille diffusion des mêmes types est uniquement due à l'extension de la navigation phénicienne; mais encore, lorsqu'ils trouvent dans les vieilles sculptures helléniques les caractères qui sont particuliers à la série de figurines que nous étudions, ils les notent avec insistance, comme autant de traits empruntés par les premiers artistes grecs, à un prétendu type phénicien, dont il est bien difficile d'établir l'authenticité et la réalité ethnographique. Pour que nos terres cuites leur donnent raison, il faudrait admettre une troisième époque de l'art phénicien, qui serait la période originale et créatrice de cet art : les Phéniciens, après avoir passé par des contrefaçons assez médiocres du style égyptien et du style assyrien, auraient fini par se créer un style nouveau, distinct des deux autres et vraiment national. Or, cette proposition

me paraît inadmissible et les faits ci-dessus énoncés tendent plutôt à une conclusion contraire.

S'il faut dire ici toute ma pensée, cette nouvelle série de figurines trouvées en Phénicie me paraît relever de l'art grec archaïque, tel qu'il florissait au VI^e^ siècle dans les colonies de l'Asie-Mineure, encore mêlé de beaucoup d'élements orientaux, mais déjà maître de ses principes et doué d'une puissance originale qui lui assurait l'avenir. Dès cette époque, les Phéniciens commencèrent à subir l'ascendant, ce que j'ai déjà appelé *l'action en retour* de l'art nouveau, surtout à partir du moment où la conquête perse les réunit aux Grecs d'Asie comme sujets d'un même empire. Ils en importèrent chez eux les produits et les imitèrent dans leurs propres ateliers. Ainsi se forma, en Phénicie même, un style gréco-phénicien, dont l'introduction dans ce pays est, selon nous, bien antérieure à la conquête de l'Orient par Alexandre, et dont la trace ancienne se trouve ailleurs que dans les terres cuites.

Que l'on examine sous ce rapport la remarquable série de sarcophages phéniciens, en forme de caisses à momies, qui sont au musée du Louvre (1). A côté du sarcophage de granit du roi de Sidon, Eschmounazar, dont la sculpture est tout égyptienne et probablement faite en Égypte, on en voit d'abord un autre de marbre blanc, qui est une imitation tardive du style égyptien et qui répond à notre groupe de figurines pseudo-égyptiennes. D'autres sarcophages du même marbre et de la même forme, provenant, comme celui qui précède, de la mission de M. Renan, sont au contraire surmontés d'une tête d'homme ou de femme, dont le type est évidemment grec : le nez droit, le front encadré d'un triple rang de frisures, les boucles symétriques qui tombent sur les épaules, les yeux grands et souvent bordés de paupières profondes, appartiennent à l'art grec du V^e^ siècle et procèdent même

(1) A. de Longpérier. *Mus. Nap. III*, planches XVI et XVII; — *Corpus Inscr. Semitic.*, pl. 3. — Renan, *Miss. Phén.*, planches et 10. Cf. *Rev. arch.*, nouv sér. XXXVI, p. 73, pl. XVI.

encore en partie du style archaïque des frontons d'Egine; le style plus libre du siècle d'Alexandre n'y apparaît que postérieurement. Auprès de ces monuments de marbre, il faut placer aussi un grand masque de femme qui a fait partie d'un sarcophage de terre cuite et que ses proportions nous empêchent de décrire parmi les figurines. Le même caractère de la haute époque grecque s'y trouve, curieusement associé à certains détails du costume phénicien, comme les pendants en forme de cercles brisés et les triples anneaux au bord supérieur des oreilles : ce précieux débris provient d'Amrit, et il a été fabriqué avec la même terre que les figurines dont nous parlons. Seulement celles-ci sont encore plus anciennes : elles nous reportent jusqu'au VI^e^ siècle, et montrent, dès cette époque, les produits ou tout au moins les imitations de l'art grec archaïque commençant à pénétrer en Phénicie et venant faire concurrence aux ouvrages de l'école d'imitation égypto-assyrienne.

Du reste, je ne fais que formuler ici mon opinion, sans vouloir encore entrer dans le fond du débat. Le problème ne peut être sérieusement résolu que par la comparaison de cette série de figurines avec les terres cuites rhodiennes, qui sont des productions de la même école d'art et qui la représentent même par une série de types beaucoup plus complète. Je dois donc renvoyer le lecteur à ce que je dis plus loin, dans le chapitre consacré aux figurines de Rhodes, où la question sera reprise à nouveau et traitée avec tous les développements qu'elle comporte. En attendant, je me contenterai de décrire aussi exactement que possible les terres cuites correspondantes trouvées dans le tombeau de la Phénicie septentrionale.

---

202. — (*Pl.* 11, *fig.* 1). — Femme assise sur un trône à dossier carré à base cubique; ses mains sont posées sur ses genoux. Elle est coiffée d'une haute tiare presque cylindrique et d'un voile dont les angles supérieurs se marquent sur

ses épaules. Ces coiffures élevées appartenaient aux reines et aux déesses de l'Orient, mais elles leur furent de très bonne heure empruntées par l'art grec archaïque, sous les noms de *polos* et de *kidaris*, pour caractériser certaines divinités. Un très curieux exemple de ces tiares féminines se trouve dans un bas-relief ninivite du VII^e^ siècle; on y voit une ville maritime et très probablement phénicienne, abandonnée par sa population, qui prend la mer pour échapper aux conquérants assyriens; une partie des femmes, embarquées sur les vaisseaux, portent une haute tiare assez semblable à celle de nos figurines et surmontée aussi d'un voile (1). Cette coiffure était donc réellement en usage au VII^e^ siècle parmi les femmes phéniciennes, au moins dans une partie de la population, peut-être dans certaines familles d'origine royale ou sacerdotale. Il convient seulement de faire observer que, sur le même bas-relief, d'autres femmes séparées des premières et montées sur d'autres vaisseaux, ont simplement la tête voilée. La figurine trouvée à *Amrit* provient de la collection Péretié. — (De Longpérier, *Mus. Nap. III*, pl. XXIV, fig. 2.) — Terre d'un rouge orangé, criblée de petites paillettes. — H. 0^m^19.

203 à 205. — (*Pl.* 11, *fig.* 3) — Ces trois figurines sont assises dans une pose hiératique comme les précédentes et sur un trône semblable; mais elles n'ont pour coiffure qu'une étroite stéphané, recouverte d'un voile qui leur forme une grosse tête ronde (1). Les deux dernières tiennent dans la main gauche un oiseau contre leur poitrine. Le n° 205 se distingue par les angles du voile carré, qui se dessinent sur les épaules, et par la couleur jaune de la terre : pour les deux premières, la terre est d'un rouge orangé, mêlée de quelques paillettes et un peu fendillée. Les formes données par le moule sont encore très sommaires. Même provenance que précédemment. — H. 0^m^18, 0^m^13.

---

(1) Layard, *Monuments of Nineveh*, I pl. 71.

(2) Les deux séries doivent être comparées aux n^os^ 31 à 35 de Rhodes

206 à **208**. — (*Pl.* 12, *fig.* 4.) — Viennent ensuite trois figurines de femmes debout, les bras collés au corps, les mains fermées, les pieds placés l'un devant l'autre. Elles sont moulées en deux pièces et travaillées sur les deux faces. La forme enveloppante est tout à fait celle des statuettes funéraires de l'Égypte; mais le modelé donne des détails tout différents et d'un art déjà perfectionné (1). La chevelure tombe dans le dos en une masse épaisse, striée horizontalement, qui rappelle encore la perruque égyptienne; seulement elle se divise par devant en quatre longues boucles, selon la mode des Ioniens. Le costume se compose d'une tunique et d'un petit manteau de pourpre à bande vert-clair, drapé ou agrafé transversalement sur l'épaule gauche, d'où part une chûte de plis, dans le goût des draperies grecques archaïques; le bas de la robe, en s'arrondissant, forme un épatement, qui se relie à la petite base carrée. Les chaussures fermées et pointues, colorées aussi en pourpre, sont celles qui étaient portées en Grèce sous le nom de *persiques*. Le Louvre possède une statuette phénicienne sans tête, en calcaire du pays, qui présente la même attitude et le même costume et qui montre que ces ajustements grecs furent adoptés d'assez bonne heure en Phénicie. M. Guillaume Rey qui a vu ces trois terres cuites dans la collection Péretié, se les rappelle comme trouvées à *Amrit* Le n° 208, dont la partie inférieure est brisée, était de proportion plus grande que les deux autres; il s'en distingue aussi par le ton jaune, et non rouge orangé, de la terre. — (De Longpérier *ibid*. pl. XXIV, fig. 1.) — H. 0^m24 et 0^m18 pour le fragment.

209, **210**. — (*Pl.* 12, *fig.* 5.) — Le type du premier archaïsme grec, déjà singulièrement adouci par les progrès d'un art épris de l'élégance, se montre encore plus nettement dans les deux figurines suivantes. Elles représentent des femmes

(1) Cf. les nos 36, 37, de Rhodes.

debout, vêtues d'un péplos rabattu en double jusque sur la taille et agrafé transversalement, sur une tunique ionienne finement plissée. Leur chevelure ondulée tombe en longues boucles, divisées par devant et réunies en nappe derrière le cou. D'une main elles tiennent contre leur poitrine une colombe et de l'autre elles relèvent le pan de leur draperie, double geste qui, dans les anciennes représentations de l'art grec, caractérisait les déesses jeunes et belles et particulièrement Aphrodite. Les deux statuettes ne diffèrent que par leurs proportions et par l'interversion de l'attitude des deux bras. La seconde, la plus petite, a son péplos encore couvert d'un ton de pourpre; l'autre est surmonté d'un orifice de vase, qui fait de cette figurine creuse, à base fermée en dessous, un véritable *alabastron*. Elles proviennent toutes les deux de la collection Péretié; la plus grande a été trouvée dans la région de *Tortose*. — (De Longpérier, *ibid.* pl. XXVI, fig. 2.) — Terre orangée. — H. 0m26 et 0m22.

211. — Déesse debout, couronnée d'un polos évasé, relevant de la main gauche son péplos, agrafé transversalement sur une tunique plissée; la main droite placée contre la poitrine paraît tenir une pomme. Cette petite figure ne se distingue en rien des Aphrodites grecques de style éginétique. Elle vient aussi de la collection Péretié. — Terre jaune. — H. 0m,13.

212. — On ne peut séparer de la figurine précédente une autre petite figure qui est recouverte de la même patine terreuse et qui a été évidemment trouvée au même endroit. Elle représente un enfant nu, tendant les deux bras et assis sur sa jambe repliée : c'est, à côté d'Aphrodite, le dieu enfant des Phéniciens, *Adonis* ou *Tammuz*. — Terre jaune. — H. 0m14.

213. — (*Pl.* 12, *fig.* 6.) — J'ai classé dans la même série, faute de pouvoir le placer ailleurs, un curieux groupe de style gréco-asiatique, pétri en maquette, très sommairement, mais

avec beaucoup de vivacité et d'esprit. Sur une plinthe rectangulaire, sont figurés trois personnages à la barbe pointue : deux sont à demi couchés l'un à côté de l'autre et portent des couronnes sur la tête ; le troisième, dont la coiffure s'allonge en arrière en forme de cône, est assis, près d'une sorte de guirlande croisée. Sur la même plinthe on voit un petit chien. C'est une scène familière de repas et peut-être déjà une allusion ou festin funéraire. Ce curieux monument a été acquis à *Amrit* par M. Guillaume Rey et donnée par lui au musée. — Terre d'un jaune orangé. — H. 0^{m},11 ; long. 0^{m}20.

Je terminerai la description de cette série par une seule observation. Il est bien entendu que les Phéniciens, en important chez eux et en reproduisant dans leurs ateliers les images des déesses grecques, qu'il est bien difficile de méconnaître dans quelques-unes des figurines précédentes, n'éprouvaient aucune hésitation à y retrouver leurs divinités nationales. Les deux peuples étaient habitués de longue date à de pareilles assimilations religieuses, qui reposaient sur des ressemblances parfois superficielles, mais souvent aussi sur une véritable filiation historique. Il y avait telles de ces petites idoles, encore à demi orientales, qui reprenaient naturellement leur place dans les sanctuaires du pays. Hercule se confondait avec Melqarth, Aphrodite avec Astarté, comme aussi avec Baaltis, qui, par ses rapports funèbres avec Adonis, avait contribué a donner à l'Aphrodite grecque le rôle funéraire que nous lui voyons dans les terres cuites des tombeaux. Le polythéisme antique avait un fond commun, et les croyances qui en étaient sorties étaient assez larges et assez flottantes pour se prêter à toutes sortes de rapprochements et d'échanges, qui étaient l'un des faits courants de la vie internationale des anciens.

E. — *Basse époque gréco-romaine*

Pour ne pas compliquer notre classification, nous décrirons ici très sommairement quelques figurines de l'époque gréco-romaine qui proviennent de la Phénicie, sans que le lieu exact de la découverte nous soit toujours connu.

214. — Vénus Anadyomène nue, portant les mains à sa chevelure, qui est surmontée de la stéphané. Cette figure qui appartient au style courant de l'époque romaine, a été donnée au Louvre par M. Schefer, comme provenant de la côte de Syrie : il faut entendre ce mot dans son sens moderne le plus général. — Terre jaune couverte d'une patine orangée. — H. 0^{m},23.

215. — Enfant nu, porté sur les bras d'une femme drapée ; fragment d'un style analogue aux figurines de Tarse ; mission de M. Renan. — Terre rosée dure. — H. 0^{m},05.

216 à 218. — Trois de ces petits génies à cheval que nous avons déjà rencontrés parmi les terres cuites babyloniennes et orientales de basse époque. Le premier, qui est intéressant, est vêtu d'une chlamyde et armé d'un bouclier barbare, de forme elliptique, avec nervure médiane ; sa chevelure rappelle celle d'Éros. Ces enfants aptères sont probablement des formes d'Adonis se confondant avec l'Éros équestre. Le n° 218, coloré en rouge par des concrétions terreuses, a été trouvé par M. Renan à *Tortose* ; les deux autres sont rapportés par M. Guillaume Rey. — (Renan, *Mission de Phénicie, Pl.* XXIV, *fig.* 2.) — Terre rose ou légèrement orangée. — H. 0^{m},10.

III

Fabrique de Tyr et de Sidon.

Il aurait fallu pouvoir commencer l'étude des terres cuites de la Phénicie par celles de la région où se trouvaient les deux grands centres de l'industrie phénicienne, les villes maritimes de Tyr et de Sidon. Ce qui empêche de procéder ainsi c'est que les figurines de cette provenance, encore très rares, ne sont guère représentées que par des fragments, qu'il est impossible de classer par séries régulières, pour en tirer des inductions de quelque portée. Les fouilles de M. Renan dans l'îlot qui porte encore aujourd'hui le nom de *Tsour* et dans la riche nécropole de *Saïda* donnent seulement une idée générale de la fabrique, qui paraît avoir eu les mêmes caractères pour les deux villes, et qui se distingue très nettement des fabriques de la Phénicie septentrionale, précédemment décrites.

Il est intéressant de noter que M. Renan et M. Gaillardot, qui conduisait sous sa direction les fouilles de Saïda, n'ont trouvé aucune de ces statuettes en place, soit dans l'intérieur des sarcophages, soit dans les cavités désignées sous le nom de *fours à cercueils*, creusées dans les parois de rocher des nombreux caveaux souterrains explorés par eux. Cependant, au fond du caveau IV, les fouilleurs rencontrent un squelette d'enfant de dix à douze ans qui porte au cou « une petite « statuette d'argent très altérée, mais représentant distinc- « tement une divinité égyptienne avec anneau de suspen- « sion »; le même squelette tient encore dans les os des mains « une petite statuette de faïence bleue égyptienne à « tête de cynocéphale », qui se brise en morceaux dès qu'on

la touche (1). Ces faits sont curieux pour montrer le caractère de protection funéraire que les Phéniciens attribuaient à de pareilles images. Quant aux terres cuites proprement dites, elles se rencontrent généralement en morceaux, dans les terres qui, dans les mêmes caveaux, recouvrent des espèces de fosses découvertes, qui ont le caractère de sépultures communes.

Dans le grand caveau XV de la même nécropole de Sidon, une cavité formant une sorte de fosse commune, contient parmi un grand nombre d'objets et d'amulettes funéraires, trois statuettes de terre cuite. « La première, presque intacte, « paraît être un Typhon (?); l'un des bras porte un bouclier; « le second manque. La seconde, presque intacte aussi, repré- « sente une femme et est bien moins conservée. La troisième, « brisée en plusieurs fragments, représente une femme « coiffée d'une sorte de béret, duquel s'échappent des tresses « de cheveux. » L'exploration du même caveau amène encore la découverte de deux autres chambres communes, où l'on rencontre « une tête de terre cuite peinte en rouge « et coiffée d'un espèce de béret » et « un bras portant un « disque ». (3) Toutes ces figurines ou débris de figurines sont facilement reconnaissables dans la collection du Louvre, et nous les retrouverons plus loin. Nous devons remarquer aussi que les tombes de Saïda ne contiennent pas toujours des objets d'une antiquité très haute ou d'un caractère exclusivement phénicien. Parmi les monuments recueillis dans le caveau XV, une petite pyxis, avec figure rouge représentant un chacal, que l'on peut voir au Louvre, et un ouvrage grec du temps d'Alexandre (4). Le caveau VI renferme deux vases grecs (5). Le Louvre possède un lécythe blanc attique, dont

(1) Renan, *Mission de Phénicie*, p. 461.
(2) Id, *ibid.*, p. 475, cf., p. 484.
(3) Id., *ibid.*, p. 476, cf., p. 484.
(4) Id., *ibid.*, p. 475.
(5) Id., *ibid.*, p. 485.

les peintures sont malheureusement effacées et qui provient des mêmes fouilles. Enfin, sur différents points des tranchées, M. Gaillardot signale encore trente-trois fragments de statuettes de terre cuite, recueillis dans les terres rapportées (1); quatre de ces fragments figurent sur notre liste. De Tyr, M. Renan ne rapporte que deux petites têtes de terre cuite, toutes les deux intéressantes et dont l'une a été trouvée à une grande profondeur (2).

Ces débris paraîtront peu nombreux, si l'on tient compte de l'étendue des fouilles, de la persévérance attentive avec laquelle elles ont été conduites et poussées à fond. Ils ne laissent pas supposer que la fabrication des figurines d'argile fût très active autour des deux grandes cités phéniciennes, ni que l'usage en fût très répandu dans leurs riches nécropoles. Nous avons là une fabrique toute populaire, dont les produits sont généralement plus rudes et plus négligés que ceux des ateliers de la Phénicie septentrionale, et qui s'en distinguent au premier coup d'œil. La terre, d'un rose clair ou d'un jaune rosâtre, est assez fine, très dure et cassante; mais l'épaisseur des parois fait que les figurines ont quelque chose de lourd et de massif. Les formes, façonnées tantôt à la main, tantôt par les procédés du moulage et même par l'emploi d'un moule à deux pièces, restent simples et sommaires et souvent d'une grossièreté presque barbare. Cette rusticité donne, il est vrai, aux terres cuites tyriennes et sidoniennes un caractère local assez prononcé, mais elle ne les affranchit pas pour cela de l'imitation des arts étrangers, qui est la loi de toute l'industrie phénicienne. La contrefaçon du style égyptien paraît avoir été anciennement la première forme de ces petites images. Un fait curieux, mais qui demanderait à être confirmé par d'autres découvertes, c'est que l'on n'y a pas retrouvé jusqu'à présent, comme dans la région septentrionale, de reproductions nettement caractérisées du style assy-

(1) Renan, *Miss. de Phén.*, p. 487.
(2) Id., *ibid.*, p. 441

rien; un seul petit fragment offre les caractères de l'art oriental de l'époque perse. Enfin là aussi l'influence des écoles grecques semble avoir commencé beaucoup plus tôt qu'on ne le croit ordinairement, et dès le temps de l'archaïsme. Les figurines étaient décorées d'ornements de couleur pourpre et de couleur bleue, appliqués directement sur la terre.

---

219. — (*Pl.* 6 *fig.* 1.) — Petite tête imberbe d'une figurine coiffée à l'égyptienne : l'imitation du style égyptien est ici assez franche et très éloignée encore des caractères d'affectation que nous avons signalés dans les terres cuites pseudo-égyptiennes de la Phénicie septentrionale. M. Renan a rapporté ce fragment de *Tyr;* il l'a trouvé « à 8 mètres de pro-« fondeur, dans une fouille, au point culminant de l'île, près « de l'ancien sérail, au milieu de nombreuses traces funé-« raires ». Il le considère avec raison comme fort ancien. On remarquera l'espèce de tenon de terre cuite qui servait à rajuster la tête au corps de la figurine; il montre que cette tête, quoique d'un modelé encore très sommaire, devait être déjà préparée dans un petit moule à part. — (*Mission de Phénicie*, pl. XXIV, fig. 3; p. 532.) — Terre d'un jaune rosâtre. — H. 0^{m},08.

220, 221. — Deux fragments de grossières figurines de femmes, coiffées à l'égyptienne, dont la face est très endommagée, et dont le corps cylindrique, modelé à la main, rappelle de très près certaines idoles cypriotes. Ils devaient faire partie des débris de figurines non classés, trouvés par la mission de M. Renan dans les fouilles de *Saïda*. — Terre rosée. — H. 0^{m},07 et 0^{m},08.

222. — (*Pl.* 12, *fig.* 1.) — Femme debout, coiffée à l'égyptienne, vêtue d'une robe ceinte à la taille. Les bras étaient remplacés par deux appendices latéraux, qui sont brisés. Figurine à revers plat, moulée très sommairement; traces

de couleur pourpre. C'est la seconde des statuettes trouvées par la mission de M. Renan à *Saïda*, dans la terre qui recouvrait la fosse commune F, du caveau XV. (Cf. *Miss. de Phén.*, p. 475 et p. 484.) — Terre d'un jaune rosé. — H. 0^{m},20.

223, 224. — Deux fragments de visage, provenant de figurines d'assez grande proportion et d'un caractère asiatique très rude. Le nez était légèrement arqué, les yeux réservés en creux et dessinés par une sorte de listel plat ; les mêmes caractères se retrouvent dans la statuette cypriote n° 106 découverte à Kittion, où elle paraît avoir été importée de Phénicie. (Voir notre *Pl.* 9, *fig.* 4.) Ces deux tessons sont peut-être ce qu'il y a de plus caractérisé comme style phénicien, parmi les fragments trouvés à *Saïda*, par la mission de M. Renan. — Terre rose pâle. — H. 0^{m},07 et 0,^{m}05.

225. — Partie supérieure d'une figurine moulée, à revers plat, représentant un homme à la barbe en pointe, au nez droit, la tête surmontée d'une sorte de petit chapeau très peu distinct. Son manteau, drapé diagonalement, a les plis indiqués déjà par les sillons parallèles : c'est un premier et timide essai pour rendre le mouvement et l'effet des draperies, qui ne se trouve ni dans l'art égyptien ni dans l'art assyrien, mais seulement dans les très anciennes statues grecques et dans quelques statues cypriotes marquant la transition entre l'art grec et l'art oriental. Un autre caractère à noter est la saillie exagérée de la partie droite de la poitrine, à l'endroit où elle se dégage du manteau. Ce fragment a été rapporté de Phénicie par M. de Saulcy comme provenant de *Tyr*. — (De Longpérier, *Mus. Nap.* III, *pl.* XXIII, *fig.* 2 et *Notice Ant. Assyr*, n° 582.) — Terre jaune rosâtre. — H. 0^{m},12.

226. — (*Pl.* 12, *fig.* 2.) — Buste d'une figurine, qui portait un bouclier sur le bras gauche ; l'autre bras, la tête et les jambes manquent. Le manteau, drapé comme celui de la figurine précédente, est de même sillonné de plis parallèles ;

il était bordé d'une bande de pourpre soulignée de bleu. Bien que le sein droit, laissé à découvert, soit assez saillant, l'exemple précédent ne permet guère de reconnaître une figure de femme : la poitrine épaisse et bombée est un des caractères de la sculpture archaïque. Ce fragment provient de la mission Renan : ce doit être la statuette à bouclier, trouvée dans le caveau XV de *Saïda*, bien qu'elle soit moins intacte que ne le dit M. Gaillardot et qu'il n'y ait pas de raison suffisante pour y reconnaître avec lui un Typhon, comme M. Renan l'a déjà fait remarquer. (Cf. *Miss. Phén.*, p. 475 et p. 484.) — Terre d'un jaune rosâtre. — H. $0^{m},11$.

227. — (*Pl.* 12, *fig.* 3.) — Figurine creuse, moulée en deux pièces, à parois épaisses, représentant une déesse debout, coiffée d'une large *stéphané*. Sa chevelure, qui forme une rangée de petites boucles sur le front, tombait le long du cou en deux torsades. Sa robe, dont le bord supérieur est rabattu en double jusqu'au-dessus de la ceinture, comme dans le vêtement dorien appelé *hémidiploïdion*, enveloppe les jambes d'une gaîne carrée, marquée d'un seul pli de chaque côté. On voit que les bras, qui manquent, ne devaient pas être collés au corps. Le visage offre un profil saillant, mais tout à fait rectiligne, un menton fort, des yeux longs et légèrement obliques, accusés en relief, comme dans certaines statuettes cypriotes de pierre calcaire. Des touches de couleur pourpre décorent la stéphané, rehaussent les joues et les lèvres, retroussées par un sourire affecté, et dessinent sur le vêtement des bordures et des bandes verticales ; la ceinture était peinte en bleu. Les pieds portent des chaussures fermées. Le revers accuse sommairement les formes du corps et dessine derrière la tête un voile ou une nappe de cheveux tombant carrément. Cette figurine, formée de neuf fragments recollés, doit être la statuette de femme «à béret», trouvée dans la fosse commune G, au grand caveau XV de la nécropole de *Saïda*. Le travail, dont le caractère local ne saurait être contesté, s'écarte également du style égyptien et du style assyrien, pour se rapprocher de l'archaïsme grec, dont l'influence se trahit dans le type et

dans le costume. (Cf. *Mission de Phénicie*, p. 475 et p. 484.) — Terre d'un jaune rosé. — H. 0m,30.

228. — Tête analogue à celle de la figurine précédente, même profil accentué, même stéphané, qui porte des touches de couleur rouge et bleue. Possédée jadis par feu Opermann et marquée par lui comme provenant de Syrie (au sens moderne du mot), elle a tous les caractères des terres cuites de la Phénicie centrale. — Terre d'un jaune rosé. — H. 0m,05.

229. — Autre tête imberbe, du même style, coiffée d'une sorte de turban, orné de touches de couleur pourpre. C'est la tête à béret du caveau XV de *Saïda*. (Cf. *Miss. Phén.*, p. 476 et p. 484.) — Terre jaunâtre. — H. 0m,06.

230. — Autre tête analogue, portant l'indication de la mission de Phénicie. — Terre orangée. — H. 0m,05.

231. — Bras de statuette, modelé grossièrement, tenant un disque (patère ou cymbale ?) trouvé dans la fosse commune F, chambre 3, caveau XV de *Saïda*. (Cf. *Miss. Phén.*, p. 476 et p. 484.) — Terre rosée. — Long. 0m,08.

232. — Colombe grossièrement pétrie à la main, sur un empatement circulaire, rayée de bandes rouges et noires comme les anciennes figurines cypriotes. — Terre d'un jaune rosé. — H. 0m,06.

233. — Petite tête d'homme d'un style assez avancé, coiffée d'un bonnet plié sur le côté, muni d'appendices qui se croisent sur le menton, à la manière des guerriers perses. M. Renan la décrit parmi les objets trouvés par lui à Tyr. — (*Mission de Phénicie*, p. 541, vignette.) — Terre dure, couverte d'une patine rouge. — H. 0m,05.

234. — Tête imberbe couronnée de petites boucles sur le front, coiffée d'un casque à paragnathides rabattues, à timbre

turbiné, muni d'un bourrelet sur le bord; l'extrémité de l'aigrette retombant en arrière est brisée : ces détails rappellent de très près le casque macédonien. Fragment d'une figurine de style mitigé, portant l'indication de la mission de Phénicie et des fouilles de *Saïda*. — Terre rosée, dure. — H 0^{m},055.

235. — Figurine pleine, à revers plat : femme debout, les bras collés au corps, vêtue d'une robe à plis parallèles, rabattue sur la ceinture. La poitrine est couverte d'une sorte de cuirasse pointillée et bordée vers le cou d'un double rang d'écailles : c'est une forme de l'égide, qui paraît désigner une Athéné ; malheureusement la tête manque. Style ancien, plutôt gauche et lourd que vraiment archaïque ; petite base carrée. Cette figure a été publiée par M. Renan comme trouvée à *Saïda*. — (*Miss. Phén.*, *Pl.* XXIV, *fig.* 7, p. 431.) — Terre rougeâtre, dure. — H. 0^{m},125.

236. — Jeune femme vêtue d'une tunique longue, le milieu du corps drapé dans un manteau, le bras droit abaissé tenant un objet indistinct. Réminiscence grossière des terres cuites grecques. Figurine pleine, à revers plat. M. Renan l'a publiée comme trouvée à *Saïda*. (Cf. *Mission de Phénicie*, *pl.* XXIV, *fig.* 6.) — Terre d'un rose orangé, patine rouge. — H. 0^{m},17.

237. — Petite tête de jeune fille, aux cheveux ondulés, serrés par un bandeau, d'un style gracieux, mais très mou d'empreinte ; elle montre que la fabrique de *Saïda* a fini par s'helléniser complètement et par reproduire, avec l'argile du pays même, les jolies figurines grecques de l'époque d'Alexandre. — (*Miss. Phén.* p. 431.) — Terre rosée. — H. 0^{m},05.

238, 239. — Nous trouvons encore à *Saïda*, deux fragments de figurines moulées en deux pièces, à parois minces, à trou d'évent circulaire, pratiqué à l'emporte-pièce, contrefaisant le style et les procédés de la fabrique de Tarse : l'on représente

une femme, portant un enfant enveloppé dans les plis de son manteau, l'autre un éphèbe drapé. — (*Mission de Phénicie*, *pl.* XXIV, *fig.* 5 et 8.) — Terre d'un blanc jaunâtre. — H. 0^{m},15.

IV.

Fabrique de Carthage.

On ne peut séparer des terres cuites de la Phénicie celles des colonies phéniciennes de la côte d'Afrique, bien qu'elles ne soient encore représentées que par de très rares spécimens Nous avons étudié d'avance la pièce principale de cette série, le curieux masque carthaginois décrit sous le n° 183, parce qu'il offrait un intérêt de premier ordre pour la connaissance du style phénicien à une époque reculée. La terre rouge, granuleuse et inégale, dont il est fait, continua d'être employée à Carthage, pour fabriquer des figures élégantes dans le style de l'époque grecque. Au v^{e} et au iv^{e} siècle, lorsque l'art des Hellènes, dans sa nouveauté et dans tout l'éclat de ses créations incessantes, régnait sur presque toute la Méditerranée et prenait de plus en plus dans le monde antique le caractère d'un art international, la grande et commerçante ville de Carthage, en rapports continuels avec les Grecs de la Sicile et de l'Italie, avec les Étrusques, avec les populations demi-helléniséés de la Campanie et du Latium, dut abandonner au moins en partie les formes pauvres et démodées de l'industrie phénicienne et se laisser gagner aux séductions de ce goût supérieur qu'elle voyait dominer partout autour d'elle. Il y a des époques où l'art n'a plus de patrie : il se propage avec les besoins de la vie élégante et franchit facilement les limites tracées par les religions et les races. Nos rares fragments de terre cuite suffiraient au besoin pour démontrer que Carthage

n'échappa pas à la loi commune et qu'elle subit aussi de bonne heure la puissante action de l'hellénisme, même avant l'époque où, après avoir été ruinée par les Romains, elle fut de nouveau colonisée par eux.

---

240. — Voici d'abord un spécimen de l'ancienne fabrique populaire de Carthage : c'est le corps d'une figurine, estampée très simplement, dans un moule à une seule pièce, et rappelant en petit la forme concave d'un couvercle de momie ; on y retrouve les contours raides et le modelé tout sommaire des statuettes égyptiennes, avec la rudesse des imitations phéniciennes ou cypriotes. M. Héron de Villefosse, attaché au département des Antiques, en a fait don au Louvre, à la suite de sa mission en Algérie et en Tunisie, pendant l'année 1874. Les précieux fragments de terres cuites carthaginoises rapportés par ce savant ont tous été acquis par lui, d'un gardien de la chapelle Saint-Louis, située sur l'emplacement de l'ancienne citadelle de *Byrsa* : il y a tout lieu de croire qu'ils ont été recueillis dans la zone environnante. — Terre rouge, jaunâtre à la surface. — H. $0^{m},15$.

241. — Nous nous trouvons transportés en plein style grec, avec un buste de déesse, dont les grands traits et la juvénile fierté procèdent, au moins par tradition, de l'art du IV^{e} siècle. Sa chevelure, plaquée de larges feuilles, entremêlées de grappes et de corymbes, est surmontée d'un *polos* enrichi de reliefs; on y voit deux paons affrontés, entre lesquels trois boules saillantes forment pyramide. Ces attributs font penser à la *Dea Cœlestis* de Carthage, souvent assimilée à la Héra grecque et à la Junon romaine. L'ouverture du *polos* forme orifice, comme dans les magnifiques rhytons grecs de la Sicile et de l'Italie méridionale, qui figurent des têtes de femme: seulement il n'y a pas d'anses, et le trou d'évent qui est pratiqué au revers du buste empêche qu'il ait jamais pu servir de vase. M. Daux, ingénieur français, chargé d'une mission archéolo-

gique dans la Tunisie (1), a rapporté de *Carthage* cette remarquable pièce de céramique et l'a offerte au musée. — Terre rouge, granuleuse, mêlée de points calcaires. — H. 0m,195.

242. — Deux fragments de draperie, détachés de la partie inférieure d'une statuette de femme : ils donnent le genou gauche et une partie de la jambe droite, avec tout un morceau de tunique volante, d'un très beau jet. On entrevoit une grande figurine, d'un art tout à fait élégant et libre, représentée dans un mouvement animé, comme une Victoire ou une Iris. De larges bandes de couleur rose et bleue, séparées par des lignes d'or, déguisaient le ton dur et le grain inégal de la terre cuite, et témoignent d'un goût prononcé pour le luxe des décorations brillantes. Ces curieux débris ont été rapportés de *Carthage* par M. de Villefosse. — Terre rouge. — H. 0m,18 et 0m,09.

243. — Un autre fragment, trouvé à *Carthage* par le même voyageur, appartenait aussi à une figurine de femme, d'un style grec plus simple. Il ne reste plus que la partie inférieure de la tunique, avec deux angles de draperie qui tombaient au-dessous des bras. La base creuse était attenante à la figure, fabriquée dans un moule à deux pièces. — Terre rougeâtre. — H. 0m,14.

244. — Deux figurines d'une époque plus avancée appartiennent à des villes voisines de Carthage et jadis placées sous sa dépendance. La première est une Aphrodite marine, assise sur un dauphin et faisant flotter en demi cercle son voile couleur d'azur. Tout le groupe était peint; le dauphin est encore couvert d'un ton gris, avec la bouche et les nageoires roses. Cette jolie terre cuite, très bien conservée, vient encore de M. Daux, qui l'a recueillie à *Sousa*

(1) A. Daux, *Recherches sur les emporia phéniciens*, Paris 1869.

(anc. *Hadrumète*). — Terre rougeâtre dure, mêlée de points blancs. — H. 0m115.

245. — C'est encore une Aphrodite marine, si l'on en juge par le petit amour, monté sur un dauphin que l'on voit auprès d'elle. La déesse debout, demi-nue, se couvrant la poitrine de la main, est placée sous une sorte d'abside, dont la voûte est décorée d'une coquille. La base, comme celle de beaucoup de petits bronzes d'Aphrodite, montre les degrés de la piscine, et achève d'indiquer une scène de bain. Autre figurine donnée par M. Daux, trouvée à *El-Djem* (anc. *Thysdrus*). — Terre jaunâtre. — H. 0m,055.

Avant de quitter les terres cuites phéniciennes, je voudrais résumer en quelques mots les indications que l'on en peut tirer pour la connaissance de l'art chez les peuples de Canaan. La forme la plus ancienne, la plus générale et la plus constante de cet art a été l'imitation du style égyptien, préférence qui s'explique, et par le voisinage de l'Égypte, et par certaines affinités de race entre les Égyptiens et les populations cananéennes. Lors de l'extension de l'empire ninivite vers les régions maritimes, l'imitation du style assyrien, favorisée par la proximité des tribus araméennes de la Syrie et par les éléments sémitiques qui entraient dans la composition de la nation phénicienne, vient s'ajouter à ce premier fond, sans toutefois effacer jamais l'impression durable que les arts de l'Égypte avaient produite à l'origine sur l'esprit des Phéni-

---

(1) D'après les renseignements que je dois à M. de Villefosse, on a trouvé à *Béniéna*, à quelque distance de *Sousa*, une assez grande quantité de figurines antiques, d'une terre brunâtre, représentant principalement des femmes assises et voilées, des personnages tenant la ciste et l'œnochoé, des femmes debout portant un mouton devant leur poitrine, des enfants assis à la jambe repliée, etc.

ciens. Ils associèrent, souvent avec adresse et avec une ingénieuse facilité, les éléments des deux styles ; mais ils ne surent pas les unir au point de détruire tout disparate et d'en faire sortir un art nouveau : en un mot, ce fut toujours un amalgame, plutôt qu'une véritable combinaison. Nos terres cuites nous ont même permis de constater une sorte de renaissance tardive du goût égyptien en Phénicie, dont le point de départ doit être cherché dans le relèvement de l'Égypte sous les rois de Saïs. Pendant la domination des Perses, les Phéniciens imitèrent aussi le style oriental, déjà très mélangé, qui florissait à la cour des Achéménides.

Au milieu de ces diverses tentatives, l'art phénicien se retrouvait toujours en face de son néant. De là vint la faveur que les produits de l'art grec archaïque trouvèrent de très bonne heure en Phénicie. La fusion intime entre les éléments des arts antérieurs, que les Phéniciens n'avaient pas su produire, l'archaïsme grec la réalisa, dès qu'il fut constitué dans sa première forme. Il y réussit, parce qu'il jeta dans la combinaison un principe nouveau, une semence féconde, capable d'absorber et de transformer les éléments antérieurs. Sans doute cette action en retour ne fut pas tout d'abord générale ; elle laissa longtemps subsister à côté d'elle les habitudes d'imitation égyptienne et orientale, chères aux ateliers phéniciens. Cependant nous croyons que si l'on ne tient pas sérieusement compte de cet ancien élément grec, on arrivera jamais à se faire une idée juste de la variation et de la succession des styles dans l'art phénicien. C'est une vérité dont l'étude des terres cuites phéniciennes est loin de fournir encore toutes les preuves ; mais celles de Chypre et de Rhodes nous forceront à revenir sur ce point et achèveront de jeter la lumière sur une question qui est capitale pour l'histoire de l'art antique.

PROVENANCES ORIENTALES INCERTAINES.

La connaissance des terres cuites et surtout des terres cuites orientales est encore si incomplète, que l'on ne saurait trop se défendre de classer dans des séries arbitraires les pièces dont le lieu de découverte reste douteux. Une collection aussi ancienne et aussi vaste que celle du Louvre contient nécessairement, parmi ces petits objets, auxquels on ne prêtait pas autrefois toute l'attention qu'ils méritent, un certain nombre de figurines ou de fragments dont l'origine est incertaine ou dont l'entrée n'a pas été régulièrement constatée sur les documents remis entre nos mains. Quelques types rares, d'un aspect insolite, appartiennent à des catégories nouvelles, qu'il importe de pouvoir constituer en toute connaissance de cause. Pour d'autres types, au contraire, il nous serait facile de les faire rentrer dans les cadres que nous avons établis; mais les ressemblances ne sont pas toujours des preuves absolues. Mieux vaut, croyons-nous, laisser les uns et les autres dans une classe à part, réservée aux provenances incertaines.

Par exemple, plusieurs figures très curieuses faisaient partie de la collection Rousset-Bey, formée en Égypte par un fonctionnaire attaché au gouvernement égyptien. Or, dès les temps anciens, la Basse-Égypte était un débouché pour le commerce de l'Orient, et de nos jours, les villes d'Alexandrie et du Caire sont des marchés où les antiquités mêmes arrivent de fort loin. Une deuxième série est formée par des figurines dont le caractère est exactement celui de la basse

époque gréco-babylonienne, mais qui nous viennent de la côte de Syrie, ou qui se sont trouvées comprises, sans désignation suffisante, dans certains lots d'antiquités orientales. Au contraire, nous avons tout lieu de considérer comme cypriote une suite de terres cuites, rapportées de Syrie, par notre regretté confrère, M. de Saulcy, et par d'autres voyageurs, et classées parmi les phéniciennes, à une époque où le style particulier des monuments de Chypre n'était pas suffisamment connu. Nous savons que les objets trouvés dans cette île prennent naturellement le chemin de Beyrout et des autres ports de la côte : cependant, comme il n'est pas impossible à la rigueur qu'il se rencontre en Phénicie des terres cuites presque identiques aux terres cuites cypriotes, nous n'avons pas voulu les classer d'autorité dans une série où les placent toutes les apparences et notre conviction personnelle. Notre prudence paraîtra peut-être excessive; mais le résultat de cette méthode sera, nous l'espérons, de faire venir à nous quelques-uns des renseignements qui ont pu nous manquer.

Fabriques inconnues

246 à 248 — (*Pl.* 4, *fig.* 2, 3, 4.) — Il serait particulièrement important pour l'étude des origines orientales, de savoir de source certaine à quelle époque et à quelle race il faut rapporter trois maquettes plates, représentant des femmes nues, d'un aspect si sauvage qu'on les prendrait volontiers, à première vue, pour les idoles de quelque tribu américaine. Cependant, si l'on y regarde de plus près, on voit qu'elles se rattachent à la série de ces déesses babyloniennes dont le type s'est propagé en Phénicie, à Chypre, dans les îles de l'archipel, en Sardaigne.

Les jambes, qui se soudent en une longue tige mince, rappellent les bronzes primitifs de ces contrées ; le système de

décoration à la pointe, le triangle qui marque le sexe, la tête aplatie et bordée de trous, se retrouvent aussi dans les figurines orientales. Au contraire, les épaules hautes et carrées, les bras collés au corps ont quelque chose d'égyptien, et les ornements de fil antique que portent deux de ces figures ne peuvent guère s'être conservés que dans le sol de l'Égypte. Le nez est droit, les yeux sont dessinés par deux longs traits de pointe, la bouche n'est pas exprimée. La barbarie presque hideuse de certains traits n'empêche pas que ces images ne soient modelées par endroits, avec une franchise et une fermeté singulières, surtout dans les formes caractéristiques du type féminin, dont elles s'appliquent à reproduire avec une dévotion naïve les contours voluptueux. Il n'y a rien là qui ressemble à l'extrême négligence des bas temps. La première maquette, faite d'une terre blanchâtre soigneusement lissée, porte sous son bras gauche un vase à large col, de forme égyptienne; sa coiffure se termine sur le sommet de la tête par deux espèces de glands. La deuxième, de terre brune, est remarquable par son front démesurément élargi et percé de trous où sont engagées des houppettes de fil (1). La troisième, de terre rosâtre, sorte de Latone barbare, portant deux enfants accrochés, l'un à son dos, l'autre à sa poitrine, est aussi parée de bouts de fil antique, qui lui forment un collier et des boucles d'oreilles; quelques détails du modelé sont dessinés par des lignes pointillées, que l'on dirait faites avec une aiguille Nous ne savons rien de l'origine de ces bizarres figures, sinon que la première et la dernière sont entrées au Louvre avec les antiquités égyptiennes de la collection Rousset-Bey et qu'elles ont été enregistrées comme cypriotes; mais c'est là, croyons-nous, une pure hypothèse. Elles appartiennent assurément à la même classe d'idoles féminines que le n° 2 de Chypre; mais le travail a un caractère tout à fait à part; l'exécution

(1) Faut-il songer ici aux *couronnes de ficelle* que portaient les femmes babyloniennes dans les prostitutions sacrées du culte de Mylitta? (Hérodot., I, 199 : στέφανον περὶ τῇσι κεφαλῇσι ἔχουσαι θώμιγγος.)

est beaucoup plus serrée, la terre aussi beaucoup plus fine que dans les maquettes cypriotes correspondantes. De nouvelles découvertes de figures analogues pourront seules nous apprendre si elles sont de fabrique arabe, libyque ou carthaginoise, ou si elles proviennent de quelque autre population en contact avec l'Égypte et avec l'Orient — H. 0m22, 0m16 et 0m15.

249 — (*Pl.* 4, *fig.* 7) — A la même tradition se rattache une idole horriblement barbare, qui fait le double geste des déesses de la génération et des déesses nourrices, geste dont les Grecs ont changé l'intention pour en composer l'attitude de leur Vénus pudique. Le travail est ici des plus grossiers. De grands yeux écarquillés sont dessinés par un trait en relief et bordés de points saillants, qui marquent les cils. La tête est surmontée d'une sorte de crête demi-circulaire, percée de deux trous pour des boucles d'oreilles mobiles et décorée de cinq autres points en creux. Des bracelets en spirale ornent les bras grêles; les jambes étaient soudées ensemble. Autour du cou pend un collier, formé d'un double rang de quatre et de six cercles en relief, marqués chacun d'un point saillant au centre. D'autres cercles semblables décorent les deux tresses qui tombent derrière le dos; on en voit un autre isolé entre les jarrets. Au dessous du collier, quelques traits en relief, qui s'en distinguent à peine, forment les caractères ci-dessous :

Cette terre cuite a été publiée comme un prototype phénicien de l'Aphrodite grecque (E. Curtius, *Archeologische Zeitung*, 1879, p. 62). Nous la rangerions plutôt parmi les figurines

babyloniennes de la basse époque parthe et de toute manière parmi les reproductions tardives du style oriental. M. Guillaume Rey croit la reconnaître comme étant rapportée de *Hillah* (Cf. le n° 17 de sa liste, *Arch. des Miss. scient.* sér. 2, t. III, p. 372). Les caractères de l'inscription, d'apparence grecque, pourraient être employés pour transcrire une autre langue(1). Comparez aussi ces nombreuses idoles de la Vénus gauloise, qui portent de même des inscriptions en relief sur la poitrine et des cercles décoratifs. La figure, bien que très plate, est moulée en deux pièces, avec le revers travaillé. — Terre d'un gris verdâtre. — H. 0m22.

250. — Fragment de figurine pleine à revers plat : tête de femme, dont les cheveux tombent en deux masses arrondies et striées de traits de pointe, d'un type intermédiaire entre les styles babylonien, phénicien et cypriote. Elle a été rapportée de Syrie, dans le même lot que la tête babylonienne de l'époque perse n° 64, dont elle se rapproche par ses grands yeux et par l'accentuation des pommettes et du menton ; mais elle est d'une terre rouge, mêlée de gravier, qui indique une fabrique particulière. — H. 0m,10.

251. — Grossière maquette représentant un cavalier, d'un style encore plus rudimentaire que ceux de l'île de Chypre. Ses jambes ne sont même pas indiquées, et les pattes du cheval, réunies par paires, ne forment qu'un double support ; la tête manque. La terre brunâtre est mêlée de débris de paille, par un procédé analogue à celui que nous avons déjà observé dans la céramique assyrienne et babylonienne. — Collection Rousset-Bey. — H. 0m,11 ; long. 0m,14.

(1) En grec, on pourrait lire un mot analogue à *Troïlos*.

Style oriental de basse époque.

Série trouvée en magasin, avec d'autres figurines appartenant pour la plupart à la fabrique babylonienne de basse époque.

252. — Vieille femme comique, assise, la tête encapuchonnée; style grec négligé. — Terre jaune. — H. 0m,14.

253. — Figurine grotesque d'une déesse accroupie, coiffée du *modius*, nue, sauf un léger manteau qui couvre l'épaule, les deux mains sur la poitrine; travail très négligé. — Terre rougeâtre. — H. 0m,12.

254. — Figurine pleine, très barbare, d'une femme voilée, tenant un enfant à la jambe repliée. Le travail et la terre d'un blanc verdâtre appartiennent à la fabrique babylonienne de la basse époque parthe. — H. 0m,13.

255. — Bacchus enfant, nu, assis, d'un travail très grossier; les bras et les pieds manquent. — Terre brune. — H. 0m.10.

256. — Petite fille assise, tenant sur ses genoux des tablettes à écrire. Elle est parée de bracelets et d'un collier. Traces de couleur rose sur la figurine, noire dans l'encadrement des tablettes. — Terre jaunâtre. — H. 0m,14.

257. — Petite tête d'homme à barbe rase, à chevelure courte, à physionomie accentuée. — Terre blanchâtre. — H. 0m,08.

258. — Partie supérieure d'une figurine d'esclave portant sur son épaule une amphore de vin de Crète, comme le

montre l'inscription KPHTIKON, gravée en deux lignes sur la panse du vase. Fragment curieux, donné au musée par M. Fr. Lenormant et recueilli par lui comme provenant de Tarse ; mais la patine, d'un rouge orangé vif, est celle de la côte de Syrie et de la Phénicie. — Terre orangée. — H. 0m,07.

Ancien style cypriote.

259. — Buste à bras rudimentaires, fragment d'une maquette de femme à haute coiffure plate, ornée de boutons latéraux. Travail semblable à celui des figurines cypriotes primitives. — Terre rose. — H. 0m,09.

260. — Figurine en forme de colonne creuse : femme tenant un objet cylindrique, sans doute un enfant au maillot; elle est coiffée à l'égyptienne, avec un ornement conique sur la tête, et décorée de traits de pinceau noirs et rouges. La base est brisée. Cette figure, rapportée de Syrie, à tous les caractères de l'ancien style cypriote. — Terre jaune. — H. 0m,18.

261 à **263.**— Viennent maintenant plusieurs pièces rapportées de Syrie, en 1852, par M. de Saulcy, comme des terres cuites phéniciennes, dont quelques-unes auraient même été trouvées à Tyr. Tous les caractères de la fabrication et jusqu'à la patine crayeuse qui les recouvre, les donnent à l'île de Chypre. Ce sont d'abord de grossières colonnes creuses dont la terre jaune et le travail négligé rappellent exactement les nos 93 et suiv. de l'ancienne fabrique orientale de Kittion. L'une de ces maquettes porte les mains à sa poitrine, une autre tient un tympanan. — (De Longpérier, *Not. antiq. assyr.*, 584, 585, 586.) — H. 0m,20.

264. — Au même lot, certainement cypriote, appartient un fragment de char, portant un guerrier armé du casque conique et du bouclier rond, suspendu à son dos. — Terre orangée. — (*Not. antiq. assyr.*, 589.) — H. 0^{m},17.

265. — Par suite de la même erreur, on avait classé aux phéniciennes un buste et une tête de grandes figurines de femmes de style gréco-cypriote, parées de riches couronnes, de colliers et de ces fleurons couvrant les oreilles, qui étaient particuliers à l'ancien costume de Chypre. — Terre verdâtre ou rouge. — (*Not. ant. assyr.*, 587 et 588.) — H. 0^{m},12 et 0^{m},17.

266. — Tête de grande figurine analogue aux deux précédentes par la parure et par le style cypriote avancé, rapportée de Syrie. — Terre rose, mêlée de gravier. — H. 0^{m},09.

267. — Déesse mère, assise sur un large trône et tenant sur ses genoux un enfant, qui est brisé en partie. Cette figurine, analogue à des statuettes de pierre calcaire votives, très nombreuses à Chypre, provient de la collection Wattier de Bourville, qui contenait quelques terres cuites orientales. Le style et la patine de craie blanche indiquent nettement une provenance cypriote. — Terre jaune. — H. 0^{m},10.

DEUXIÈME PARTIE.

FIGURINES DES ILES ASIATIQUES.

ILE DE CHYPRE.

RÉSUMÉ HISTORIQUE.

Une découverte récente, d'une grande portée, domine aujourd'hui l'étude des antiquités de Chypre, de cette île riche et populeuse, qui, par sa position en avant des côtes de la Syrie et de la Phénicie, fut l'un des points de contact les plus anciens entre l'Orient et la Grèce. A côté des inscriptions grecques et phéniciennes, les voyageurs y avaient signalé, sur les monuments et sur les monnaies, l'existence d'une écriture d'un type particulier. Ces traits compliqués, analogues à ceux des écritures cunéiformes et de certaines lettres de l'alphabet lycien, conservaient sans doute quelques restes de l'ancienne langue cypriote, que les orientalistes supposaient volontiers être un idiome asiatique. Un savant anglais d'une rare perspicacité, Georges Smith, dont nous avons eu déjà l'occasion de déplorer la perte prématurée, est parvenu à établir le premier, par l'étude des inscriptions bilingues, que cette langue n'était autre chose qu'un dialecte grec d'une forme

antique et rude, ce qui ne permet plus de douter que le fond de la population ne fût aussi en grande partie et très anciennement de race grecque.

Il est curieux de voir ces Grecs de Chypre, malgré la supériorité de l'alphabet phénicien, qui s'était imposé aux autres Grecs, rester attachés, jusque sous la domination perse, à une écriture à part, originaire aussi sans doute de l'Asie, mais dont le système primitif conservait une valeur syllabique aux caractères et, par l'absence des consonnes douces ou aspirées ne s'adaptait que très imparfaitement à prononciation de leur langue. Rien que ce fait suffirait pour prouver que, doués d'un certain esprit d'isolement et d'indépendance, ils s'étaient laissé entamer moins complètement qu'on ne le croyait, par l'ascendant des Phéniciens, auxquels ils étaient mêlés et qui occupaient de longue date plusieurs positions importantes sur les côtes de l'île.

Le lien étroit qui unissait les Cypriotes à la race grecque était du reste anciennement reconnu par les Orientaux eux-mêmes. C'est déja l'origine assignée par le système ethnographique de la Genèse, aux *Kitthim*, que l'historien Josèphe et tous les commentateurs s'accordent à reconnaître pour les habitants de l'île de Chypre, en rapprochant leur nom de celui de la ville de *Kittion* (1). Ils sont rangés dans la race de Japhet et dans la descendance particulière de Javan, l'ancêtre éponyme des Ioniens, appellation sous laquelle les peuples de l'Asie réunissaient, comme on sait, les tribus grecques. La Bible, généralisant même ce nom de Kitthim, l'étend volontiers à toutes les populations insulaires et péninsulaires de cette race et, comme elle dit, aux « îles des nations », par opposition au continent asiatique.

D'autre part, la conscience réciproque de leur étroite parenté semble avoir existé anciennement entre les Grecs et les habitants de Chypre. Sans doute, il ne faut pas prendre à la lettre les généalogies héroïques, qui attribuaient la fondation

(1) *Gen.*, X, 4 et 5. — Joseph, *Antiq. jud.* I, 6, 1.

de *Salamis* à l'Achéen Teucer, celle d'*Aipéia*, première position de la ville de *Soloi*, aux Théséides Démophon et Acamas, celle de *Courion* à des colons argiens, d'autres établissements moins certains aux Dryopes, aux insulaires de Kythnos, enfin l'occupation générale de l'île aux Grecs de l'armée d'Agamemnon, revenant de Troie, particulièrement aux Arcadiens d'Agapénor, qui auraient fondé l'ancien temple de *Paphos* (1). Que l'on fasse remonter la première immigration à des Grecs d'Europe ou bien à des éléments de même race attardés en Asie, l'ensemble de ces traditions n'en forme pas moins un témoignage historique, dont on a trop diminué la valeur.

Toutefois les traditions grecques admettaient elles-mêmes la première occupation de l'île par une population asiatique, non pas phénicienne, mais syrienne (2) qui, refoulée par les nouveaux envahisseurs, se concentra autour du sanctuaire d'Amathonte, où sa présence est encore attestée aux temps historiques par un étroit attachement à l'influence orientale et par une opposition prolongée au parti grec (3). Le nom légendaire qui personnifiait ces Asiatiques était celui du roi Kinyras, considéré quelquefois comme le père même d'Adonis, aimé comme lui de la grande déesse nationale Aphrodite, initiateur de son culte, fondateur de son temple et chef éponyme d'une puissante famille sacerdotale.

---

(1) Hérodot., V, 113; VIII, 90. — Théopomp., fragm. III. — Strab, 682, 683. — Plutarq., *Solon*, 26. — Pausan., VII, 5, 2.

(2) Sans doute les colons hittites et amathites de race chamitique et cananéenne, auxquels on attribue avec une grande probabilité la première fondation des villes de Kittion et d'Amathonte. Alors il faut supposer que les *Khitthim*, de la race de Canaan (Hétéens, Hittites, Khétas) portèrent dans l'île le nom qui fut ensuite appliqué aux Grecs de Chypre ou *Kitthim* de race japhétique.

(3) Théopomp., *ibid.* — Apollod., *Biblioth.*, III, 4, 3, 3. Le texte de Théopompe mérite particulièrement d'être cité : Τίνα δὲ τρόπον Ἕλληνες οἱ σὺν Ἀγαμέμνονι Κύπρον κατέσχον, ἀπελάσαντες τοὺς μετὰ Κινύρου, ὧν εἰσιν ὑπολιπεῖς Ἀμαθούσιοι.

Kinyras est déjà dans l'Iliade, le représentant de la lointaine renommée de l'île de Chypre, de la richesse de ses mines et des prodiges de son antique industrie, par l'envoi qu'il fait à Agamemnnon de la merveilleuse cuirasse, formée de zones de métaux différents (1). La légende voyait en lui un de ces héros inventeurs que les peuples orientaux placent volontiers au début de leurs généalogies On lui attribuait la découverte des mines de cuivre, l'invention des tenailles, du marteau, du levier, de l'enclume ; mais ce qui nous intéresse surtout ici, c'est qu'il était de plus associé aux débuts de l'industrie céramique. Non-seulement il avait trouvé l'art de fabriquer des tuiles, mais il s'était même servi de son habileté à modeler la terre pour jouer les Grecs, en leur envoyant, au lieu des vaisseaux qu'il leur avait promis pour le siège de Troie, une flotte de terre cuite, ὀστράκινον στόλον, montée par des guerriers de même matière, γηΐνους ἄνδρας Il y a là une curieuse allusion aux anciennes figurines cypriotes que nous nous proposons d'étudier, à toute cette armée de fantassins, de cavaliers, de petits chars de bataille, sans oublier les galères, que les fouilles des tombeaux ont fait reparaître à nos yeux étonnés.

En même temps que la population de Chypre devenait grecque en grande partie, les anciens éléments orientaux trouvaient un point d'appui pour leur résistance dans les nations qui dominaient sur la côte asiatique. L'occupation des principales positions maritimes de l'île par les Phéniciens, leur intervention active dans l'exploitation de ses mines et de ses forêts, l'influence d'abord presque exclusive de leur religion et de leurs arts, sont des faits généraux que les lois de la géographie et de l'histoire rendaient inévitables. C'est une situation qui se prolongea nécessairement pendant plusieurs siècles, bien que nous la connaissions seulement par quelques faits isolés, comme les expéditions des rois de Tyr, Hiram et Eloulaï,

(1) Hom., *Iliad.*, XI. v. 20, et surtout le commentaire d'Eustathe; cf. Pline, *Hist. nat.*, VII, 57, 4.

au x[e] et au viii[e] siècle (1), pour lever les tributs refusés par les *Kittiens* (les habitants de la ville de *Kittion* ou la population de Chypre en général, les *Kitthim*). Du reste, malgré les relations beaucoup plus fréquentes de la navigation commerciale et l'établissement sur plusieurs points du pays d'une population phénicienne assez nombreuse, ces expéditions mêmes montrent que la situation d'île tributaire devait laisser aux indigènes une grande part de liberté.

On peut en dire autant de la domination assyrienne, qui, vers l'an 704 avant notre ère, fut la conséquence de la conquête de la Phénicie et s'étendit jusqu'à Chypre, probablement par l'intermédiaire des flottes phéniciennes. L'érection par le roi Sargon de la « stèle de victoire » que l'on a retrouvée de nos jours à *Larnaca*, sur l'emplacement de l'antique Kittion, et plus tard l'hommage que son successeur Assarhaddon reçut des douze rois de Chypre, dont on croit reconnaître les noms grecs dans les fastes de l'Assyrie, n'impliquent ni une conquête prolongée, ni une organisation systématique de l'île par les conquérants assyriens (2). Si quelques tentatives de ce genre se produisirent, l'éloignement et la situation insulaire de Chypre les rendirent nécessairement très intermittentes et laissèrent aux petites royautés locales une grande influence. En fait, cette domination à distance ne pouvait retarder, autant qu'on le croit ordinairement, le contact de la civilisation hellénique, qui, de bonne heure et sous les dehors même, de la vie orientale, devait s'attacher à une population d'origine grecque.

Si l'on tenait compte uniquement des évènements de l'histoire, la participation de Chypre au mouvement général de la civilisation grecque n'aurait commencé qu'en 501, avec la brusque insurrection qui unit ses habitants aux Ioniens révol-

---

(1) Joseph, *C. Ap.*, I, *C.* 18, *Ant. jud.*, VIII, 5, 3 et IX, 14.

(2) La stèle de Sargon est au musée de Berlin; on en peut voir le moulage dans le musée assyrien du Louvre; pour le texte, voyez Menant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 208; Cf. 249; Cf. Halévy, *Rec. des ét. juives*, janv.-mars, 1881.

tés contre les Perses, et leur procura tout juste une année d'indépendance, pour les rejeter aussitôt dans une sujétion plus étroite. Mais cette alliance même et cet attachement inattendu à la cause des Grecs trahissaient une communauté de sentiments déjà ancienne et profonde avec le monde hellénique. L'influence de la Grèce avait en réalité pénétré dans l'île plusieurs siècles auparavant; elle n'avait pas dû suivre de bien loin l'établissement des colonies grecques sur les côtes de l'Asie-Mineure et les premiers développements de cet hellénisme asiatique ou ionien, dont la supériorité éclata tout d'abord par le rayonnement de la poésie homérique.

Un fait dont on n'a pas assez mesuré la portée, c'est l'existence, à la cour des petits rois de Chypre, d'une école d'aèdes, se rattachant à la tradition d'Homère. L'erreur qui leur a fait attribuer le poème cyclique connu sous le nom de *Chants Cypriens* prouve néanmoins leur existence. Le moment où fleurit cette poésie était encore assez loin de la pleine lumière de l'histoire pour que la légende du pays ait pu faire de l'auteur même de l'Iliade un habitant de Chypre, né à Salamis, et transmettant directement à son gendre, Stasinos, la tradition de ses chants. Ainsi ces mêmes anactes de Chypre que les révolutions militaires de l'Asie faisaient se tourner vers Ninive et vers Babylone, ces populations qui avaient adopté en partie les formes extérieures de la vie assyrienne ou phénicienne, avaient en même temps l'oreille ouverte aux accents de la Muse grecque et recevaient par elle un premier courant d'éducation hellénique. Il y a là deux influences opposées, dont il faut faire la part, pour comprendre la véritable situation de Chypre dans l'histoire de la civilisation antique.

Ce serait d'ailleurs mal connaître le génie envahissant des Grecs que d'arrêter leur action aux pays directement occupés par eux. Du côté même de l'Asie, il faut tracer une zone étendue, où la contagion de leurs idées et de leurs usages se

---

(1) Pausan., X, 24, 3.

répandit de très bonne heure et avec une intensité croissante, bien au-delà des limites de leurs colonies. A côté de la colonisation directe, ils avaient d'autres moyens d'expansion presque aussi puissants : la navigation, le mercenariat, qui poussait leurs chefs de bandes jusque sur les frontières de l'Éthiopie, à la solde de Psammétique, et jusqu'au cœur de l'Asie, dans les armées de Nabuchodonosor (1) ; puis l'immigration, les établissements passagers où à demeure dans les villes asiatiques, où se fondaient de nombreuses communautés grecques. Cette réaction de l'hellénisme se fit sentir, beaucoup plus tôt qu'on ne le croit, sur toute la côte de l'Asie méditerranéenne et jusque chez ces orgueilleux Phéniciens, dont les Grecs avaient d'abord été les tributaires, pour les premières inventions de l'industrie et des arts. A plus forte raison ne pouvait-elle manquer de s'exercer avec une facilité particulière, dans une île dont la population était, en majeure partie, comme un premier détachement de la race grecque, perdu aux avant-postes de l'Orient.

Le relèvement de la puissance égyptienne sous la dynastie saïte rendit Chypre un instant tributaire du roi égyptien Amasis (vers 550) (2), sans modifier sérieusement la situation que nous venons d'indiquer. Cette suprématie de l'Egypte, si peu solide qu'elle fût, paraît cependant avoir eu pour conséquence de produire dans l'île, comme dans toute la région maritime environnante, une sorte de renaissance tardive du goût égyptien, dont nous avons déjà signalé la trace en Phénicie. Mais elle ne pouvait arrêter en rien l'ascendant et l'expansion désormais irrésistibles de la race grecque, le

(1) Il s'agit ici des mercenaires ioniens, dont une ancienne inscription grecque, trouvée à *Ibsamboul* a conservé les noms (Bœckh., *Corp. Inscr. græc.*, III, n° 5126), et d'Antiménidas de Mitylène, qui était le propre frère du poète lyrique Alcée et qui a été chanté par lui pour ses exploits au service des Babyloniens; il avait rapporté, comme trophée, de cette lointaine expédition une épée, merveille de l'industrie orientale (Alcée, fragm. 33; Strabon, 617).

(2) Hérodote, II, 182. — Diod. Sic., I, 68, 6.

grand fait général de cette époque, sur lequel même reposait en partie la force apparente des Pharaons.

Les relations inévitables que Chypre entretenait alors avec le monde hellénique, ne nous sont connues que par quelques renseignements isolés, dont l'authenticité historique n'est pas établie, mais qui n'en sont pas moins caractéristiques. Le séjour de Solon à la cour du roi Philokypros et son intervention dans la colonisation de la ville cypriote de Soloi sont rendus suspects par le rapprochement même des deux noms : cependant on en trouve la mention dans un adieu poétique, qui, déjà du temps d'Hérodote, était considéré comme faisant partie des poésies de Solon (1). Vers le même temps doit se placer le voyage d'un certain Hérostratos, marchand grec de Naucratis, qui, touchant à Chypre, avait rapporté d'un pélérinage à Paphos une statuette d'Aphrodite d'ancien style, haute comme la main, ἀγαλμάτιον Ἀφροδίτης σπιθαμιαῖον, ἀρχαῖον τῇ τέχνῃ, et l'avait consacrée comme une image miraculeuse, à Naucratis même, dans le sanctuaire grec de cette déesse. Ce commerce des idoles paphiennes, analogues à nos terres cuites cypriotes, importées par le cabotage grec jusqu'en Égypte, est un exemple particulièrement curieux pour la présente étude : il témoigna pour des milliers de faits du même genre, qui contribuèrent singulièrement, entre le VII^e^ et le VI^e^ siècle avant notre ère, à l'échange des types de la religion et de l'art, dans tout le bassin oriental de la Méditerranée. Vers la fin de la même période (vers 530) nous voyons aussi Evelthon, roi de Salamis, en rapports suivis avec le sanctuaire de Delphes et avec les rois grecs de la Cyrénaïque.

---

(1) Hérodote, V, 113. — Plut., *Solon*. 56.

(2) Polycharmos de Naucratis dans Athénée, XV, p. 676, j. La leçon du texte d'Athénée fait remonter ce voyage à la XXIII^e^ olympiade (688–685 avant Jésus-Christ), époque antérieure à la fondation de Naucratis et même à la dynastie saïte. On peut supposer que, dans le manuscrit original, la date étant marquée en lettres numérales, les copistes auront lu K, au lieu de N, qui nous donnerait la date beaucoup plus probable de la LIII^e^ olympiade (568-565).

Si la domination des Perses fut beaucoup plus sérieuse et plus durable que les dominations précédentes, elle n'apporta pas, au moins dans les premières années, de changement profond à Chypre. La soumission de Chypre suivit, comme une conséquence naturelle, celle de la Syrie et de la Phénicie (1). Les petits princes indigènes subirent cette suzeraineté nouvelle, qui, jusqu'à la révolte de l'île, ne paraît même leur avoir imposé la présence d'aucune force militaire. Autour d'eux, la puissante action de l'hellénisme continua à grandir, à côté des traditions asiatiques affaiblies ou de l'influence un instant renaissante de l'Égypte, selon la race qui dominait dans chaque ville. La conquête qui réunissait dans un même empire Grecs, Cariens, Phéniciens, Egyptiens, Cypriotes, qui les rapprochait dans les mêmes flottes et dans les mêmes armées et donnait même, au besoin, un Grec pour satrape à la Cilicie, favorisa au contraire le développement de l'hellénisme et abaissa plus d'une barrière qui l'empêchait de s'avancer vers l'Orient.

Voilà par quelles causes anciennes et profondes, la population de Chypre, lors du soulèvement de l'Ionie contre les Perses, en 504, se trouva tout acquise à la cause des Grecs révoltés (2). Le signal partit des villes qui étaient les principaux foyers de l'hellénisme dans l'île et fut donné par leurs familles royales. Onasilos, ayant chassé son frère Gorgos, roi de Salamis, se ligua avec le roi de Soloi, Aristokypros, fils de Philokypros, et avec le roi de Courion, Stasanor, et devint le chef du mouvement, qui s'étendit en un instant à toute l'île. Seule, Amathonte, la ville sacrée, dominée par les éléments asiatiques, résista à l'entraînement général. Une armée perse, débarquée par la flotte phénicienne, eut raison, il est vrai, de ce soulèvement dans une seule bataille, où l'on vit l'aristocratie cypriote montée encore sur des chars de combat, à l'antique façon des héros de l'Iliade et des guerriers de l'Orient;

(1) Hérodot., III, 19; cf. 91.
(2) Hérodot., V. 104 et suiv.

mais Chypre n'en donna pas moins par là un gage éclatant de son attachement au parti grec, et l'opression plus lourde, qu'elle subit pendant la période suivante, n'en détruisit pas l'effet.

Il est certain que, pendant tout le v^e^ siècle, à l'époque du plus bel épanouissement du génie grec, Chypre subit au contraire une violente réaction de la domination orientale. L'apparition intermittente sur ses côtes des flottes grecques, comme celles de Pausanias, d'Aristide et de Cimon, ne fit que rendre l'oppression plus pesante (1). Non contents de tenir garnison dans les principales villes, les Perses s'efforcèrent de lutter contre l'hellénisme, en s'appuyant sur les ennemis les plus actifs et les plus dangereux des Grecs, sur les Phéniciens, et en favorisant ce qu'Isocrate appelle très justement la domination phénicienne, τῶν Φοινίκων ἀρχήν (2). Le centre de cette réaction fut la ville de Kittion, dont le port fermé était bien préférable à la mauvaise rade d'Amathonte, pour les relations maritimes avec la Phénicie (3) : l'ancien comptoir phénicien reprit alors une importance qu'il semblait avoir perdue pendant la période précédente. La position précaire des villes grecques et particulièrement de Salamis est décrite par Isocrate, d'après des renseignements presque contemporains : le commerce leur est interdit ; elles perdent l'usage même de leurs ports, fermés aux marins venant de la Grèce ; l'industrie est profondément atteinte par cette exclusion. En un mot c'est le monopole et la tyrannie commerciale, tels qu'on les pouvait attendre d'un peuple de trafiquants comme les Phéniciens.

Cependant la civilisation hellénique dans tout son éclat exerçait alors un tel prestige sur les peuples riverains de la Méditerranée, que ces prohibitions furent impuissantes à entraver sérieusement l'influence grecque. Les Orientaux et

(1) Thuc., I, 94. — Diod. Sic., XI, 44, 60, 61; XII, 3. — Thuc., I, 112. — Plutarq., *Cimon*, 18, 19.
(2) Isocr., *Evagoras*, 198.
(3) *Stadiasm.*, 103; Strab., 682.

les Phéniciens eux-mêmes la subissaient chaque jour d'avantage. D'ailleurs, si l'île était fermée aux Grecs d'Europe, elle ne pouvait l'être également à ceux d'Asie, sujets du Grand Roi. C'est ainsi que l'hellénisme se maintint, sous une domination qui avait ses accès de rigueur, mais qui, tempérée par l'indolence asiatique, était incapable de forcer lentement la conscience d'un peuple, en l'atteignant dans ses sources intellectuelles et morales. Bien des faits témoignent en ce sens. Les rois qui commandent les 120 vaisseaux de Chypre, dans la flotte de Xerxès, Gorgos et Timanor, sont encore grecs. Les inscriptions en écriture cypriote, qui appartiennent, pour la plupart, à cette période de la domination perse, nomment aussi presque tous rois grecs, un Timokaris, un Ekhétimos, rois-prêtres de Paphos, un Stasicratès et un Stasias, rois de Soloi.

La célèbre plaque de bronze de Dali (1) contient des faits encore plus significatifs. Sous le haut arbitrage des Perses et des Kittiens, la ville des Idaliens s'engage à garantir certains avantages à un médecin qui a soigné ses blessés, à la suite d'un combat dont la date précise est incertaine ; cet acte officiel, destiné à être placé dans le temple d'Athéné, à Idalion, n'est pas écrit en phénicien, mais en grec cypriote. Le roi d'Idalion, Stasikypros, le magistrat éponyme, Philokypros, le médecin, Onasilos, sont tous grecs. Ainsi, en pleine domination perse, une des villes sacrées de l'île, considérée comme l'un des plus anciens sanctuaires de l'Aphrodite orientale, une ville située à quelques heures de Kittion, du foyer de l'influence phénicienne, est toute grecque de langue et de race. On peut juger par là de la situation de presque toute l'île et de la place restreinte qu'y conservait l'élément phénicien même à l'époque où il s'appuyait sur la puissance militaire des Perses.

La résistance longtemps passive de l'élément grec à l'oppression phénicienne fut la cause d'un nouveau soulèvement, qui

(1) M. Bréal, dans le *Journ. des Sav.*, août et sept. 1877.

éclata en 391 av. J.-C. La révolte, conduite avec beaucoup plus d'habileté et de suite que la première fois, eut encore pour point de départ Salamis et pour chef un descendant des rois grecs de cette ville, Evagoras. Sa famille avait été remplacée par une dynastie phénicienne, qui fut elle-même renversée par un prétendant de même race, représentant sans doute les prétentions envahissantes des Phéniciens de Kittion. Évagoras profite de l'occasion pour délivrer sa patrie et se trouve, en très peu de temps, en possession de la plus grande partie de Chypre. Allié des Grecs continentaux et particulièrement des Athéniens, maître des mers environnantes, il s'applique pendant dix ans (391-382) à relever l'hellénisme dans l'île. Une armée perse l'ayant ensuite refoulé dans la principauté de Salamis, il réussit à s'y maintenir en concluant un traité, qui assurait à ce petit état la situation d'un royaume grec tributaire. Après sa mort (374), son fils fait écrire son panégyrique par l'orateur athénien Isocrate : on voit que Chypre est alors en pleine communication avec le monde grec.

Sans doute, il est curieux de voir, à la même époque, l'élément oriental garder ses anciennes positions et trouver toujours ses points de résistance à Kittion et à Amathonte. Kittion, en particulier, reste le port de débarquement des Perses et leur base d'opérations contre Salamis. Jusqu'au dernier jour de l'empire perse, cette ville est le siège d'une dynastie phénicienne, dont plusieurs rois nous sont connus par les monnaies et par les inscriptions, Asbaal, Baalmelek, Baalram Melekiatan et enfin Poumiatan, le même probablement que le Pymatos dépossédé par Alexandre (2). La langue dominante

---

(1) Isocr., *ibid.*, 193. — Theopomp., fr. 111. — Diod. Sic., XIV, 98; XV, 2-9.

(2) Pour les inscriptions cypriotes, voir surtout Deecke et Siegismund, *Die Kyprischen Inschriften*; pour les phéniciennes, le *Corpus Inscriptionum Semiticarum* publié par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, ch. II. Cf. de Vogüé, dans le *Journ. asiat.*, 1867 et 1668, et dans la *Rev. arch.*, n. s., 1862, p. 345 et 244; Euting *Sechs phœnikische Inschriften aus Idalion.*

ou tout au moins la langue officielle est alors, à Kition, le phénicien. Cependant, il ne faudrait pas en conclure que le même régime fût imposé à toute l'île. C'est à peine si, à cette époque tardive, Kition parvient à s'annexer sa voisine Idalion et à former le petit royaume « de Kitti et d'Idial » mentionné par les inscriptions. Encore, lorsque ses rois honorent par des dédicaces phéniciennes et sous le nom phénicien de Reseph-Mikal, l'Apollon Amycléen d'Idalion, y joignent-ils volontiers la traduction en langue et en caractères cypriotes, pour l'usage des habitants grecs.

La population phénicienne de Kition, fortement mélangée de Grecs indigènes ou étrangers, devait elle-même, en dépit de certaines formes de la vie orientale, être alors pénétrée en grande partie par la culture hellénique. Nos petites figures de terre cuite nous en fourniront la preuve. Nous savons d'ailleurs que les relations extérieures des Kittiens étaient très étendues : ce n'était pas seulement à Sidon, mais aussi à Athènes qu'ils avaient de véritables colonies de trafiquants, et, l'année qui précéda la soumission de l'île à Alexandre (333), ils avaient obtenu du peuple athénien l'autorisation d'établir au Pirée un sanctuaire de l'Aphrodite cypriote (1). Vers cette date se place aussi un fait caractéristique, le voyage d'un marchand de Kition, le célèbre Zénon, qui, forcé par un naufrage de s'arrêter à Athènes, y devient en peu d'années l'un des maîtres de la philosophie grecque. En un mot, l'absorption des neuf petites royautés de Chypre dans l'empire macédonien et un peu plus tard dans le royaume des Ptolémées n'ajouta que peu de chose à la transformation d'une île, déjà presque complètement hellénisée.

Le lecteur nous pardonnera cette introduction un peu longue sur l'histoire de Chypre; elle pouvait seule nous donner un fondement solide pour l'étude des antiquités cypriotes. Nous en avons dégagé les grands faits suivants :

1° Existence à Chypre d'une population compacte de race

(1) *Corpus inscriptionum atticarum*, II, 168.

grecque, refoulant de très-bonne heure les anciens habitants de race orientale, probablement syrienne;

2° Influence de l'Égypte et surtout de l'Assyrie, s'exerçant principalement par l'intermédiaire des Phéniciens, donnant à l'île la première forme de sa civilisation, mais en laissant une grande part d'autonomie aux petites royautés locales;

3° Contagion de la civilisation hellénique, pénétrant dans l'île beaucoup plutôt qu'on ne le suppose généralement, dès le VIII^e^ siècle environ, et y devenant peu à peu dominante, en dépit de la suprématie matérielle des Phéniciens et des Perses, dont l'action directe se renferme dans une région assez étroite, autour de Kittion et d'Amathonte;

4° Enfin persistance de l'élément oriental et phénicien, dont l'influence reste cependant considérable et continue à s'exercer jusqu'à la conquête macédonienne, parallèlement à l'action de l'élément grec.

Telle est, croyons-nous, la juste part que tout historien impartial doit faire aux courants très divers, qui, pendant de longs siècles, se sont disputé la population de Chypre.

L'ART CYPRIOTE.

Disons maintenant quelques mots de la forme qu'a prise l'art, dans cette île située aux confins de l'Orient et de l'Occident (1). Les terres cuites de Chypre, qui devraient seules

(1) Les présentes notices étaient déjà complètement rédigées pour notre Catalogue, en vue de l'étude des terres cuites cypriotes, quand ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes* les articles de M. G. Perrot sur l'art et sur l'histoire de Chypre. On consultera avec fruit ces excellents résumés, pleins d'aperçus brillants et solides, en attendant que notre savant ami leur donne une place dans la grande *Histoire de l'art antique* dont il vient de commencer la publication.

nous occuper ici, sont le plus souvent d'un travail si rudimentaire qu'elles ne suffisent pas pour faire connaître l'art cypriote. Il faut de toute nécessité prendre pour point de départ l'étude de la sculpture, représentée à Chypre par une grande quantité de statues, taillées dans la pierre calcaire du pays et placées comme ex-voto, dans les grands sanctuaires de l'île.

Il y a une vingtaine d'années, ces sculptures étaient encore une rareté dans nos musées; c'était à peine si quelques spécimens de ce style étrange avaient frappé les archéologues qui se préoccupaient, comme le duc de Luynes (1), des origines de l'art antique. M. Guillaume Rey est le premier qui ait rapporté au Louvre, en 1860, une grande statue cypriote. Les fouilles dirigées par M. de Vogüé, avec le concours de M. Duthoit, architecte, ont ensuite doté le musée d'une remarquable série de têtes brisées, trouvées dans des espèces de dépôts, près des anciens sanctuaires de *Dali* et d'*Athiéno* (2); pour qui sait l'y trouver, toute la sculpture cypriote est déjà là, formant une chaîne continue, depuis les origines de l'art local, jusqu'à son plein développement. Cependant, la connaissance complète des antiquités de Chypre est due principalement aux découvertes étendues du G^al^ Louis de Cesnola, ancien consul des États-Unis d'Amérique à Larnaca (3). Ses fouilles d'Athiéno ont mis au jour toute une série de statues entières, encore couchées sur les ruines du temple qu'elles décoraient; dans la nécropole d'Amathonte, il a retrouvé des monuments d'un grand intérêt, et particulièrement un sarcophage dont les sculptures sont le document le plus positif que nous possédions sur les rites funéraires de la Phénicie et de Chypre; l'exploration de la nécropole d'Idalion et la merveilleuse trouvaille du trésor de Courion n'ont pas moins d'im-

(1) De Luynes, *Numismatique et inscriptions cypriotes*, 1852.
(2) Voir les lettres de M. de Vogüé à M. Renan, *Rec. arch.*, n. s., 1862, p. 345 et 244.
(3) G^al^ Louis Palma di Cesnola, *Cyprus*. Londres, 1877.

portance pour l'étude de la céramique et de l'ancienne orfèvrerie cypriotes. Malheureusement, c'est à New-York qu'il faut aller aujourd'hui contempler ces curieux monuments; on peut cependant s'en faire une idée et par le livre de M. de Cesnola et par une série de belles photographies, exécutées à Londres, lorsque les sculptures originales y étaient de passage (1).

Les statues cypriotes qui paraissent les plus anciennes ont un caractère asiatique prononcé et présentent avec la sculpture assyrienne un air de famille, dont on est frappé tout d'abord.

On reconnaît cependant que l'influence de l'Assyrie n'est pas directe et qu'elle a dû s'exercer par l'intermédiaire des ateliers phéniciens. J'ai fait remarquer plus haut que toute une classe de terres cuites de la Phénicie septentrionale, celles que j'ai appelées *pseudo-assyriennes*, offraient une ressemblance étroite avec le premier style de la statuaire cypriote. On a commencé d'autre part à retrouver en Phénicie des dépôts de têtes de statues semblables à celles de Chypre; ce sont à peu de chose près les mêmes types, seulement les têtes phéniciennes, sculptées dans un calcaire plus compacte, sont aussi d'un travail un peu plus serré.

Il faut donc admettre que l'art s'est développé solidairement dans les deux pays et que la sculpture a été introduite dans l'île par les Phéniciens, à l'époque où ceux-ci subissaient eux-mêmes l'influence du style assyrien. Toutefois, sous les formes asiatiques, un bon observateur reconnaîtra, dans certains caractères généraux, dans la construction et dans l'attitude des figures, dans la simplification du modelé et des ajustements, les traditions antérieures du style égyptien, plus anciennement dominantes en Phénicie.

Les figures de cette première période sont caractérisées par un nez arqué, par des yeux longs et droits; mais déjà, dans plusieurs d'entre elles, le sculpteur, s'écartant de la dignité

(1) *The antiquities of Cyprus*, Londres, 1873.

solennelle et impassible de l'ancien art oriental, s'efforce de relever les coins de la bouche pour exprimer le sourire. La haute coiffure, qui contribue à leur donner un aspect asiatique, ne rappelle la tiare que de loin : c'est un épais bonnet d'étoffe à oreilles relevées, terminé par une pointe repliée en arrière; une coiffure analogue désigne, sur les bas-reliefs assyriens, certains peuples maritimes, tels que les Phéniciens et les Juifs. Le reste du costume consiste dans une tunique longue et dans un petit manteau, rejeté obliquement sur l'épaule, comme le manteau grec, mais figuré à plat ou plus rarement strié de sillons parallèles, premier et timide essai pour indiquer les plis de la draperie. La chevelure demi-longue s'aplatit derrière la nuque et n'a pas toujours les petites boucles frisées au-dessus du front, qui caractérisent la coiffure assyrienne. Le goût de simplification que la première sculpture cypriote tient de l'Égypte plutôt que de l'Assyrie, réduit souvent la barbe à une masse très simple, parfois divisée en éventail, avec la lèvre supérieure toujours nue, d'après une mode qui se retrouve seulement dans les anciennes figures grecques et gréco-étrusques. Ces différences de détail montrent que l'école d'imitation assyrienne, introduite la première à Chypre, s'y est trouvée de bonne heure en contact avec d'autres écoles, qui en ont modifié le caractère.

Sur le sol du même temple se trouvait une deuxième série de statues, où l'imitation de l'art égyptien est flagrante, sans offrir d'avantage une reproduction exacte et rigoureuse. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ces figures sont en général d'une exécution plus avancée et d'un style plus adouci que celles du groupe précédent. Par certaines atténuations, elles s'efforcent d'approprier au goût local les poses consacrées et jusqu'aux modes traditionnelles de l'Égypte.

Le contraste avec le costume asiatique est si brusque, que ce changement à vue ne peut s'être produit aussi complètement dans la réalité. Aux longs vêtements superposés, succède la demi-nudité égyptienne, avec les colliers et les ceintures chargés de symboles religieux. Le bonnet se transforme en un véritable *pschent*, mais arrangé et rapetissé, de manière à

éviter la forme hyperbolique de la « double couronne » des Pharaons. La présence de l'uræus royal semble bien indiquer que les princes cypriotes ont parfois adopté dans leurs représentations officielles, peut-être à l'exemple des rois phéniciens, les insignes de la royauté pharaonique.

Le type du visage n'offre pas une modification moins sensible. Au lieu des barbes étalées et touffues, on ne voit plus que des visages rasés de près ou même tout à fait imberbes. Le nez droit, les yeux allongés à l'excès, sans avoir toutefois le prolongement artificiel des yeux égyptiens, achèvent de donner à la physionomie un caractère alangui et presque féminin, si bien que dans certaines têtes on peut hésiter sur le sexe des figures. A ces traits, empreints d'une certaine grâce, s'ajoute ordinairement le sourire accentué des figures grecques archaïques, détail d'expression qui n'est pas moins étranger aux anciennes sculptures de l'Égypte qu'à celles de pur style assyrien. Il arrive d'autre part que les figures pseudo-égyptiennes de Chypre conservent certains ajustements orientaux; telle statue, tout égyptienne d'attitude et de costume, portera encore le bonnet conique de la période précédente.

Ces anomalies sont justement les signes auxquels on reconnaît que l'imitation du style égyptien par les artistes cypriotes ne remonte pas à une haute antiquité. Elle coïncide certainement avec la soumission temporaire de l'île par le roi Amasis, vers le milieu du VI^e^ siècle. Je crois cependant qu'il faut en rattacher la première origine à un fait antérieur et plus général, déjà signalé précédemment : la renaissance de l'Égypte sous les rois de Saïs et l'ascendant que le goût égyptien reconquit alors sur les Phéniciens et sur les nations voisines, placées, comme les Cypriotes, dans le cercle de leur activité industrielle et commerciale.

Cependant, jusque sous les formes égyptiennes ou assyriennes, on entrevoit déjà l'action d'un troisième élément d'origine différente. C'est l'influence manifeste de l'art grec archaïque, tel qu'il s'était constitué, vers la fin du VII^e^ siècle, dans les îles et dans les colonies grecques de la côte d'Asie,

portant lui-même les traces fraîches de sa double éducation égyptienne et orientale, mais se distinguant, dans sa rudesse primitive, par des traits profondément originaux. Nous avons établi que l'ascendant de l'archaïsme grec se fit sentir de bonne heure jusqu'en Phénicie, et qu'à plus forte raison il dut en être ainsi dans une île habitée en grande partie par des populations de race grecque.

Le musée du Louvre est seul à posséder plusieurs têtes de pierre calcaire, d'un travail très ancien, qui montrent à Chypre les débuts de l'école grecque, s'exerçant sur d'autres données que celles du style égypto-phénicien. Les hautes coiffures barbares, qui répugnaient aux usages helléniques, commencent à être remplacées par de simples couronnes de feuillage, encore dessinées à la pointe, comme les boucles de la chevelure. La coupe du visage est des plus rudes; mais on y trouve déjà, singulièrement accentués, les traits qui appartiennent en propre au type grec archaïque: le menton osseux et fort, la bouche très rapprochée du nez, retroussée par le sourire forcé, que l'on appelle éginétique, et les yeux relevés aussi vers les tempes, avec une obliquité très exagérée, dernier caractère que nous avons déjà plusieurs fois dénoncé comme attribué faussement à la tradition orientale.

Il règne sur ce point particulier une erreur courante, qui tend à devenir une sorte d'axiome et de banalité archéologique et dont il importe de faire justice une fois pour toutes. Si l'obliquité des yeux était prise pour un caractère ethnographique, il faudrait en reporter l'origine à des peuples de race jaune, comme les Chinois, et nullement aux Égyptiens, aux Chaldéens ou aux Assyriens, qui, dans les représentations anciennes de leur type national, se montrent ordinairement avec les yeux droits. Je ne veux pas dire que l'on ne remarque fréquemment, chez les Asiatiques, un léger relèvement de l'angle externe de l'œil, qui se retrouve aussi accidentellement dans nos races. Cependant le même trait n'apparaît dans l'art égyptien, chaldéen ou assyrien, qu'à une époque relativement récente et surtout dans les figures

de profil (1) : seul l'archaïsme grec l'adopte, pendant une période assez longue, comme un caractère constant. C'est une pure affectation, une de ces modes conventionelles par lesquelles les artistes croient ajouter à la beauté humaine. J'y vois surtout une tentative d'expression se rattachant au grand effort original des anciennes écoles grecques pour animer la physionomie. L'artiste, après avoir retroussé les coins de la bouche par un sourire accentué, observe que l'équilibre des traits est rompu, et, obéissant à une loi naïve de parallélisme, transporte aux yeux le même principe d'obliquité, s'efforçant de les faire sourire avec les lèvres. L'étiquette orientale imposait aux images des rois et à celles des dieux un visage impassible : dans la vie libre des cités grecques, les chefs du peuple et les dieux eux-mêmes veulent paraître aimables et cherchent la popularité. Telle est l'explication de cette prétendue tradition asiatique, dont la règle est du reste si peu fixe, que l'on voit, par un maniérisme contraire, à une époque un peu plus avancée de l'archaïsme, l'angle externe des yeux souvent abaissé en sens inverse : cette affectation nouvelle est très visible dans plusieurs terres cuites de Chypre.

C'est aussi une chose toute grecque que l'indroduction dans la sculpture cypriote du relief et du jeu des draperies, substitués à la reproduction minutieuse des franges et des ornements, telle que l'entendaient les Orientaux. Les plis, d'abord exprimés timidement, par des stries parallèles, arrivent à ces beaux arrangements symétriques, dont les premiers modèles ont été fournis par le goût des Hellènes.

---

(1) Cette obliquité est assez fréquente dans les bas-reliefs assyriens du VIIe siècle; mais elle n'y paraît être qu'une convention pour exprimer la perspective fuyante de l'œil, vu de profil; car elle ne se montre pas dans les têtes de face ou de ronde-bosse de la même époque. Ce caractère est aussi plus rare et moins prononcé dans les bas-reliefs du IXe siècle. Parmi les têtes très antiques, découvertes récemment en Chaldée, je ne le retrouve que par exception, dans une seule petite tête, moins ancienne que les autres.

De ces éléments divers, où l'hellénisme prédomine de plus en plus, s'est formé ce que nous appellerons le *style cypriote*, qui n'est en somme, comme l'ancien style étrusque, qu'une branche de l'archaïsme grec. Seulement, la proportion des traditions asiatiques y reste naturellement plus forte que chez les purs Hellènes et s'y trouve maintenue par l'influence d'un type national, qui est lui même quelque peu mélangé. Par exemple, dans les figures de Chypre, bien que les traits généraux soient ceux du profil grec, le nez conservera à son extrémité une légère courbure. Le menton et le gable du visage, surtout dans les figures de femmes, garderont volontiers quelque chose de cette rondeur un peu molle, qui était considérée, en Asie, comme une beauté. Les représentations féminines se passeront surtout difficilement des parures multipliées, qui couvrent le cou, encombrent la poitrine, cachent même les oreilles sous des fleurons d'or et sont en opposition avec la sobriété du goût grec. C'est ainsi que, même aux époques les plus avancées du style cypriote, on trouve des contradictions et des retours imprévus vers les traditions orientales.

On doit observer surtout que l'avènement de l'archaïsme grec n'exclut pas, dans la sculpture cypriote, l'emploi des anciens costumes asiatiques ou égyptiens. Il est curieux de comparer sous ce rapport, dans le livre de M. de Cesnola :

1° Une curieuse statue en costume de pharaon (p. 151);

2° Le célèbre colosse d'*Athiéno* (p. 132), qui porte encore le bonnet oriental, mais avec une chlamyde drapée et des cheveux divisés en longues boucles, selon la mode ionienne;

3° Une remarquable tête couronnée de feuillage, de caractère tout hellénique (p. 151, fig. 5).

Dans ces trois figures, sous des costumes qui sembleraient marquer des époques et des nationalités très diverses, on est surpris de retrouver le même type et presque la même physionomie. Trouvés sur le sol du même temple, elles sont évidemment contemporaines. Seulement elles peuvent représenter des personnages d'origine ou des conditions diffé-

rentes, des costumes réels ou de convention, conformes aux traditions variables, qui dominaient dans les villes, selon les alliances ou les préférences politiques des familles régnantes. On voit même, au Louvre, le bonnet en forme de pschent servir encore de coiffure à une tête cypriote du style grec le plus libre et le plus avancé.

Cette hésitation entre des influences opposées n'était pas faite pour donner à la sculpture cypriote une fermeté de style qui du reste n'était guère dans le tempérament des artistes indigènes. Frappés d'une médiocrité irrémédiable, jamais ils ne semblent avoir été sollicités ni par le besoin de la perfection ni par un vif sentiment de la forme. On dirait que la pierre tendre qu'ils taillent sans effort a communiqué à leur œuvre quelque chose de sa mollesse et de sa vulgarité. Ce n'est guère que dans le modelé des têtes, qu'ils sont arrivés à une vérité assez frappante, qui tient moins peut-être à la recherche de l'expression individuelle qu'à l'impuissance de créer un type idéal.

Pour le reste du corps, ils s'en tiennent à une sorte d'épannelage sommaire de la dalle de tuf, sans aucune étude sérieuse des formes du nu. Ils seraient restés, sous ce rapport, même au-dessous des figures égyptiennes de la troisième dynastie, si l'art grec n'était venu leur donner des modèles. Quelle différence avec la marche si droite et si ferme de la statuaire grecque, dès ses premiers pas! Il s'en faut que les anciens artistes cypriotes, inférieurs même aux Phéniciens, aient jamais pu être en rien des maîtres pour la Grèce. L'intérêt qui s'attache à leurs ouvrages est tout historique : on y trouve le tableau complet et instructif du *chaos égypto-assyrien* ou, si l'on veut, *phénicien*, d'où les peuples de la Méditerranée n'auraient jamais tiré un art nouveau, sans l'intervention du génie grec.

Nous pouvons appliquer maintenant aux petites figures de terre, que les fouilles ont fait sortir en quantités innombrables du sol de l'île, les observations que nous a suggérées l'étude des différentes périodes de l'histoire de Chypre et de l'art cypriote.

LES FIGURINES CYPRIOTES.

Les terres cuites de Chypre, sans prêter à une étude aussi complète ni aussi précise que les statues de pierre, donnent lieu cependant à des observations d'un grand intérêt pour l'histoire de l'art et de l'industrie antiques. On les divise communément en deux groupes : celles de *Dali*, d'un travail grossier, représentant les anciennes fabriques de l'île; celles de *Larnaca*, de pur style grec et souvent d'un très beau travail. Cette division commode est loin de répondre à la réalité des faits.

En attendant que des fouilles tout à fait méthodiques permettent de distinguer les différentes fabriques locales, je crois, d'après les dernières recherches et d'après mes observations sur les monuments, pouvoir proposer pour les figurines cypriotes du Louvre le classement suivant :

1. Anciennes fabriques de l'intérieur de l'île.
2. Ancienne fabrique locale de Kittion.
3. Fabrique grecque de Kittion.
4. Fabriques de basse époque gréco-cypriote.

Cette classification ne repose pas seulement sur les relations qui ont été publiées à diverses époques au sujet des fouilles de Chypre, mais encore sur les renseignements que j'ai pu recueillir de la bouche des personnes qui ont visité l'île. Je citerai particulièrement M. Guillaume Rey, qui, à la suite de ses missions en Orient, vers 1860, a donné au Louvre plusieurs séries de figurines cypriotes, à une époque où cette classe de monuments était encore presque inconnue dans les musées de l'Europe; M. le marquis de Vogüé et son compagnon de voyage M. Duthoit, architecte, qui ont inauguré dans l'île, en 1862, les premières fouilles scientifiques; M. le

général de Cesnola, le grand explorateur de Chypre, qui a bien voulu m'indiquer dans nos collections les pièces qui provenaient de ses découvertes; M. Lang, ancien directeur de la banque ottomane à Larnaca, qui nous a cédé plusieurs morceaux précieux, en les accompagnant toujours d'indications de provenance relevées avec le plus grand soin; M. Tiburce Colonna Ceccaldi, ancien consul de France dans la même ville, et son frère, Georges Ceccaldi, dont la mort a été une perte sensible pour l'étude des antiquités cypriotes; enfin plusieurs personnes de la famille et de l'entourage de M. de Maricourt, un des prédécesseurs de M. Ceccaldi, lesquelles ont participé aux premières trouvailles de terres cuites, faites en 1864, dans les amas de débris de l'antique Kition (1).

I.

Anciennes fabriques de l'intérieur.

Parlons d'abord de ces rudes figurines cypriotes, qui donnent si bien l'impression de l'enfance de l'art.

Encore toutes marquées par les doigts qui les ont pétries, rayées de traits de pointe ou bariolées de grosses touches de couleur, elles semblent à première vue n'avoir été qu'un amusement pour des potiers ignorants, qui se plaisaient à façonner l'argile en mille formes étranges. Elles se reconnaissent facilement : — 1° à la rusticité du travail, qui n'est pas toujours la preuve d'une antiquité très haute; — 2° à la couleur grise ou jaunâtre, plus rarement rouge, de la terre; — 3° à la grossièreté de la pâte, mêlée de petit gravier, ce qui lui a permis de supporter un feu vif et de prendre à la cuisson

(1) Voir la lettre de M. Léon de Maricourt, *Rev. archéol.*, n. s., XXI (1870), p. 23.

une grande dureté. Le nom générique de *terres cuites de Dali* leur est venu de ce que l'antique nécropole d'*Idalion*, exploitée avec une activité particulière, à cause du voisinage de la colonie européenne de Larnaca, en a fourni de beaucoup le plus grand nombre. Cependant des types analogues se sont rencontrés aussi dans les autres districts de l'île, dans les fouilles d'Athiéno, à Amathonte, à Courion, à Paphos, aux environs d'Aipéia, l'ancienne position de Soli et jusqu'au delà de Salamis, le long du rivage méridional de la pointe de Carpas. Il y a donc là un caractère général, qui s'étend à presque toutes les terres cuites de l'intérieur.

On les trouve dans les tombeaux les plus anciens du pays, creusés à vif, en forme de fours ou de voûtes hémisphériques, dans la roche calcaire et dans la terre crayeuse qui constitue le sol. Elles y sont placées auprès des morts, couchés le plus souvent sur des plateformes basses de briques crues, avec des poteries et des bronzes de style primitif. Bien que plusieurs figurines du même genre aient été découvertes par M. de Cesnola sous les ruines d'un temple à *Athiéno* et aussi parmi les objets de toutes matières qui formaient le trésor de Courion (1), on doit les considérer comme appartenant presque exclusivement à la classe des terres cuites funéraires, dont elles attestent l'usage dès une époque reculée, chez les habitants de Chypre.

La petite ville d'*Idalion*, dont le nom se reconnaît dans celui de *Dali*, était située à 25 kilomètres du port de Kittion, dans une plaine intérieure, séparée de la côte par une chaîne peu élevée. Elle était connue des anciens comme l'un des sanctuaires de l'Aphrodite de Chypre et célèbre surtout par un bois sacré, chanté par les poètes. Les principaux vestiges d'antiquité retrouvés jusqu'ici occupent, vers le sud de la bourgade moderne, les deux collines jumelles d'*Ambéliri*, séparées par une étroite coupure, où passe un chemin (2).

---

(1) Cesnola, *Cyprus*, p. 150 et 331.

(2) Pour plus de détails, nous renvoyons aux renseignements fournis

C'est sur la colline occidentale que l'on a découvert, avec des coupes de travail phénicien et des armes d'ancien style, la célèbre inscription cypriote, connue sous le nom de *plaque de Dali*, dont le texte marque l'emplacement d'un sanctuaire d'Athéné Idalienne et montre que la ville antique, dont quelques archéologues voudraient faire un nid de Phéniciens, était, dans les premiers temps de la domination perse, le centre d'un petit royaume grec. Au pied de la colline opposée, sur un tertre qui borde la route, les fouilles ont mis au jour de nombreux fragments de statues de style gréco-cypriote, des débris de vases grecs à figures noires et aussi plusieurs inscriptions phéniciennes, dont l'une bilingue, avec traduction en caractères cypriotes, pour l'usage de la population grecque. Il importe de noter que ces inscriptions sont loin de remonter à la haute antiquité : elles appartiennent toutes à la dernière période de la domination perse, à l'époque où la dynastie phénicienne qui régnait alors à Kition avait fini par s'annexer la principauté grecque d'Idalion. Les mêmes inscriptions indiquent la place d'un sanctuaire d'Apollon Amyclaios, que ces Phéniciens adoraient dans leur langue sous le nom de Reshef-Mikal (1). Si je cherche à préciser les faits, ce n'est pas pour contester l'importance et l'antiquité de l'influence phénicienne dans ces régions, mais c'est pour en déterminer les véritables limites.

Sur le versant septentrional des mêmes collines, dans la direction de la plaine de Dali, s'étend une vaste nécropole, qui a été fouillée par M. de Cesnola. Il y a trouvé, dans les parties les plus profondes du terrain, jusqu'à deux étages de sépultures superposées : au-dessus, ce sont des tombes de

---

sur ces fouilles par M. de Cesnola (*Cyprus*, ch. III); par MM. T. et G. Ceccaldi (*Rev. arch.*, n. s., vol. XX (1869), p. 208 et suivantes, et surtout vol. XI (1870), p. 30 et suiv.).

(1) Voir les images du dieu égyptien correspondant, *Corp. inscr. semit.*, p. 38, et Ledrain, *Gaz. archéol.*, 1878, p. 136 et suiv. Dans l'une d'elles, il porte l'arc et la lance, comme l'ancien colosse d'Amyclées.

l'époque romaine, contenant des lampes à inscriptions latines, des verreries et des bijoux d'un style assez récent; au-dessous, des caveaux en forme de fours, semblables à ceux que j'ai décrits plus haut, sans qu'il y ait aucune raison de les considérer comme proprement phéniciens. Les objets qu'ils renfermaient ont tous les caractères de l'ancienne industrie indigène de Chypre, subissant à travers sa rusticité native, d'abord l'influence phénicienne, puis l'influence grecque. On y rencontre surtout des vases non vernissés, à ornements géométriques peints, tels que bandes parallèles, treillis, cercles concentriques, genre de poterie qui est commun dans toute l'île et qui appartient à la fabrique locale. Un de ces vases porte, il est vrai, une inscription phénicienne peinte, ce qui prouve que les Phéniciens établis à Chypre participaient à ce genre de fabrication.

L'objet le plus intéressant que l'on ait tiré de ces tombeaux est une patère de bronze dont les figures se rapportent au culte de l'Aphrodite Idalienne (1). La déesse, assise sur un trône, complètement vêtue, a dans ses mains la pomme et la fleur. Devant elle, est placé, comme son symbole, un grand croissant lunaire, surmonté de neuf points, emblème sidéral emprunté aux religions de l'Asie. La prêtresse, portant l'éventail et le simpulum, se tient debout près d'une table chargée de grands vases à décor géométrique, exactement semblables à la poterie des anciennes sépultures de Dali. La représentation est complétée par neuf figures de femmes, couronnées de fleurs, Muses, Grâces ou simples hiérodules, dont trois musiciennes, jouant de la double flûte, de la lyre et du tympanon, et six autres se tenant par la main sous une colonnade à chapiteaux de lotus. Quant au dessin, d'un caractère assez rude, il appartient à l'époque où le style cypriote s'était déjà modifié sous l'influence de l'archaïsme grec.

---

(1) Cesnola, *Cyprus*, p. 77. — G. Ceccaldi, *La patère d'Idalie*, dans la *Rev. arch.*, n. s., vol. XXIV (1872), p. 304, pl. XXIV.

Je me suis étendu sur ce curieux monument, parce qu'il présente des rapprochements intéressants avec les terres cuites de la même nécropole. Celles-ci appartiennent aussi à l'art local, depuis l'époque où l'imitation du style phénicien y était dominante, jusqu'aux derniers essais de cet archaïsme gréco-asiatique, conservant une rude saveur de terroir, que nous avons appelé style cypriote. Pour les objets de pure fabrique grecque ou phénicienne, s'ils se rencontrent assez fréquemment parmi les ruines des sanctuaires de la contrée et de leurs anciens trésors, ils sont infiniment plus rares dans les tombeaux. On n'y a pas reconnu, comme dans les riches sépultures de l'Étrurie, un large courant d'importation étrangère. En un mot, la population se contentait volontiers, pour ses usages funéraires, de l'industrie d'imitation, assez grossière, mais très active, qu'elle avait créée chez elle.

Le chemin qui passe entre les collines d'Ambéliri conduit, vers le sud-ouest, à un vallon fermé, où se trouve, à une faible distance, le village moderne d'*Alambra*. Un escarpement calcaire, voisin du village, est tout creusé de tombeaux, que M. de Cesnola considère comme les plus anciens qu'il ait explorés dans l'île. Ils sont, en effet, caractérisés par des armes et par des instruments appartenant à l'âge du bronze, et surtout par des poteries dont les analogues ne se retrouvent que dans les fouilles de la Troade : on peut voir au Louvre plusieurs spécimens de ces petits vases, rouges ou noirs, simplement incisés de losanges et de zig-zags, mais remarquables par l'éclat du luisant qui les recouvre. Avec eux, se sont rencontrées des maquettes d'un travail rudimentaire, dont l'argile est d'un rouge foncé, ce qui est rare, mais non sans exemple, parmi les autres figurines de très ancien style cypriote. On y voit des idoles de femmes, reproductions presque sauvages de l'Aphrodite asiatique, et surtout une grande quantité de petits sujets militaires, modelés en quelques coups de pouce, avec des formes invraisemblables, qui donnent pourtant une

(1) Ouvrage cité, p. 87 et suivantes; voir surtout la planche VI.

idée très vivante de la population du pays. C'est comme l'armée d'argile du vieux roi Kinyras : soldats portant le casque conique et le bouclier rond, cavaliers sur leurs chevaux harnachés et bridés, chars et chariots aux roues mobiles, montés souvent par plusieurs personnes, et divers autres sujets empruntés au culte et à la vie familière.

De pareilles représentations sont très fréquentes aussi à Dali et dans toute l'île, mais nulle part, il faut l'avouer, elles n'ont un caractère aussi antique ni un style oriental aussi prononcé que dans les tombes d'Alambra. On remarquera surtout plus loin un petit dieu, dont le type et les symboles tout phéniciens, prouvent sans conteste que les formes extérieures de la mythologie cananéenne dominaient dans cette région de l'île, à l'époque où la Phénicie subissait elle-même l'ascendant des cultes assyriens (1). Est-ce pourtant une raison de croire, avec M. de Cesnola, à l'établissement sur ce point d'un campement de race particulière ou même d'un atelier purement phénicien? Cette conclusion est, selon nous, exagérée. D'abord, il n'est pas dit que de nouvelles fouilles ne feront pas découvrir ailleurs des terres cuites aussi antiques. Ensuite les poteries incisées semblent indiquer que la même population avait d'autres relations du coté de l'Asie-Mineure et de la mer Egée. Les costumes, les armes, les harnachements de toute cette classe de figurines rappellent surtout de très près les chars et les chariots de terre cuite de style pseudo-assyrien, trouvés dans les nécropoles de la Phénicie septentrionale; nous avons là des imitations de ces petites figures phéniciennes; mais elles sont infiniment plus grossières que leurs modèles. On y reconnaît le style rustique qui est propre au pays et qui caractérise toute la fabrique cypriote.

Une autre observation empêche d'assigner une antiquité trop reculée à ces figurines d'un aspect si primitif. Les nombreuses représentations de cavaliers indiquent une époque postérieure aux récits homériques et même aux bas-reliefs

(1) Voir plus loin, n° 28.

assyriens du IXe siècle, où l'emploi de la cavalerie de guerre est encore dans son enfance, les cavaliers ne combattant que par deux, l'un conduisant le cheval de l'autre (1). Quant aux chars de bataille, nous avons vu que l'usage s'en perpétua à Chypre jusqu'au Ve siècle (2). En un mot, les terres cuites pseudo-assyriennes des tombeaux d'Alambra répondent simplement à l'époque où le même type d'imitation régnait dans la statuaire cypriote. Si elles sont d'une exécution beaucoup plus barbare que les statues de pierre calcaire du même temps, c'est uniquement que ce genre de travail resta longtemps à Chypre, entre les mains des potiers qui fabriquaient la grosse céramique du pays, au lieu d'être confié à une classe spéciale de modeleurs. L'emploi des traits à la pointe, puis des zébrures de couleur, répond à des périodes parallèles, dans l'industrie locale des vases de terre.

M. de Cesnola qui s'est trouvé présent de sa personne à l'ouverture de près de deux cents tombeaux dans la colline d'Alambra, a fait à ce sujet des observations instructives pour l'étude des anciennes figurines cypriotes et des terres cuites en général. Il repousse d'abord une idée courante, qui devrait bien ne pas reparaître : je veux parler de l'opinion d'après laquelle ces images funéraires seraient de simples jouets. La raison qu'il donne est péremptoire, c'est que, parmi tant de sépultures, il ne s'est pas rencontré un seul tombeau d'enfant. Il croit pouvoir proposer une autre explication, fondée sur la nature des objets de bronze, armes, outils ou instruments de toilette, déposés dans chacune des tombes, qui ne contenaient ordinairement qu'un seul corps et aussi qu'une seule figurine : d'après lui, ces figurines « étaient « placées à l'intérieur du tombeau, pour indiquer la pro- « fession ou le sexe de la personne inhumée » (3). Ainsi les cavaliers, les fantassins ou les simples artisans étaient

(1) Voir Layard, *Nineveh and its remains*, vol, I, p. 357.]
(2) Hérodot., Voir 104 et suiv.
(3) Cesnola, *ouvrage cité*, p. 93.

distingués les uns des autres, les femmes étant particulièrement désignées par les petites idoles de l'Aphrodite orientale.

Cette opinion de l'habile explorateur des antiquités de Chypre mérite d'être examinée avec soin : on remarquera qu'elle présente une curieuse analogie avec les observations de P. Delaporte sur le tombeau gréco-babylonien de Hillah (1). Peut-être cependant, dans ce cas comme dans l'autre, la constatation des faits n'a-t-elle pas été exempte de toute préoccupation systématique. L'appropriation des armes et des autres ustensiles d'une époque aussi reculée, à telle ou telle classe de personnes, est déjà par elle-même une opération délicate et sujette à l'erreur. Nous aurions aimé que M. de Cesnola, à côté de son opinion personnelle, eût donné le procès-verbal minutieux de quelques-unes de ses fouilles, avec figures à l'appui. Il est assez naturel de trouver quelque relation entre les figurines et la condition de celui auprès duquel elles étaient déposées; mais cela ne veut pas dire que le principe et la raison première de cet usage fût l'intention formelle de désigner la condition des morts.

En effet, un autre cas signalé par M. de Cesnola, donne une idée assez différente de la signification attachée par les anciens habitants, aux terres cuites funéraires. Dans un tombeau du même lieu, on a trouvé ces figurines, non plus isolées, mais rangées en procession de chars et de chariots, portant des hommes, des femmes, des joueurs de flûte, accompagnés de chevaux et de mulets chargés de paniers ou d'amphores, en un mot toute l'escorte d'une famille en voyage ou se rendant à quelque lointaine *théorie* (2). La scène, très curieuse en elle-même, fournit de plus l'explication d'un grand nombre de pièces détachées et de représentations fami-

(1) Plus haut, p. 42.

(2) Cesnola, ibid., p. 94. Ce doivent être les figurines publiées par M. Dœll, *Die Sammlung Cesnola*, pl. XIV, fig. 12–17, dans les *Mém. de l'Acad. de St-Pétersbourg*, 1873.

lières, qu'il ne faut pas toujours vouloir interpréter isolément; car elles pouvaient appartenir à des suites semblables. Nous avons déjà remarqué dans les terres cuites de la Phénicie, qui sont les prototypes de ces représentations cypriotes, l'existence des chariots de voyage à côté des chars de guerre. C'est ici surtout qu'il faut rappeler la procession de cavaliers et de chars sculptée sur la face principale du grand sarcophage d'Amathonte, ce qui n'empêche pas que des images de divinités et particulièrement celle de l'Aphrodite orientale ne figurent sur les petits côtés du même monument (1). Ce beau bas-relief, découvert par M. de Cesnola, dérange un peu le système qu'il voudrait appliquer aux terres cuites. Il nous ramène plutôt aux idées de l'escorte et de l'appareil guerrier qui, chez les Cypriotes, comme chez les Phéniciens et aussi chez les Étrusques, s'associaient naturellement à l'idée de la migration suprême. C'est une dérivation de l'instinct primitif qui faisait inhumer les morts avec leurs chevaux et jusque sur leurs chars.

Du reste les conceptions de ce genre qui sont très répandues parmi les terres cuites des anciennes fabriques de toute l'île, n'empêchent pas que l'idée funéraire ne s'y montre souvent sous des formes différentes. Tantôt ce sont des divinités protectrices des tombeaux, tantôt des êtres mythologiques, comme les Harpyies, ces anciennes images de l'âme transformées en oiseaux funèbres; on y trouvera des scènes d'offrande ou d'invocation à certains dieux, des représentations de métiers, destinés sans doute à subvenir aux besoins supposés de ceux qui habitent sous la terre. La variété des sujets est encore augmentée par la rude fantaisie de l'ouvrier, qui se donne librement carrière.

Sous le rapport de la technique et du style, les anciennes figurines cypriotes donnent lieu aussi à des observations intéressantes. Pétries d'abord à la main en forme de galettes plates, de colonnes pleines ou de cônes grossièrement fa-

(1) Cesnola, Cyprus, planches XIV et XV.

connés, elles rappellent les différents types des idoles primitives. Puis elles se compliquent d'ornements et de détails, rajoutés à l'aide de boulettes et de petits boudins d'argile, grossièrement appliqués sur la terre fraîche : c'est l'enfance du procédé connu des modeleurs sous le nom de pastillage. On commence à y surprendre l'usage encore très sommaire de l'ébauchoir, qui donne un peu plus d'accent aux détails du modelé, sans qu'il soit toujours possible de fonder sur l'emploi de ces moyens un classement chronologique : car il faut tenir compte de la rusticité persistante de certains ateliers. Le progrès de la technique amène alors les premiers essais d'estampage, à l'aide de petits moules, dont l'usage est d'abord partiel et ne sert que pour le visage. Ces petits masques moulés à part sont très grossiers et ne se distinguent des anciennes ébauches que par un excès de rondeur et de mollesse; ils se rajustent par un tenon, à la maquette principale en forme de colonne ou de cône, laquelle devient creuse et souvent même paraît façonnée avec le tour à potier, preuve évidente que cette industrie était restée à Chypre, comme nous l'avons déjà dit, entre les mains des fabricants de vases.

La rudesse du travail n'empêche pas les traditions d'un art plus savant de se faire jour çà et là. La mode, tantôt assyrienne, tantôt égyptienne, apparaît surtout dans les coiffures, dans l'arrangement de la barbe, dans la chevelure, frisée en petites boucles ou divisée en deux masses tombantes, et marque bien la double influence qui de loin commande à la main de l'humble potier cypriote. Toutefois un fait digne de l'attention, c'est que de très bonne heure, même sous les formes du costume assyrien ou égyptien, les lignes du profil prennent le caractère d'une grossière ébauche du type créé par le premier archaïsme grec. Un nez droit qui pointe, un énorme menton saillant, sont les traits que le pouce des modeleurs se plaît à faire sortir de la terre. Ce type s'adoucit ensuite; il arrive à reproduire exactement les formes adoptées par l'école gréco-cypriote, à l'époque du plein développement de l'art indigène. La technique se perfectionne parallèlement :

le suprême effort des fabriques de l'intérieur se montre dans les figurines à revers plat ou concave, fabriquées tout entières dans des moules à une seule pièce; le Louvre possède un curieux spécimen de ces moules cypriotes. Cependant les grandes figures étaient toujours montées à la main, comme les vases de proportions extraordinaires, à l'aide de bandes de terre superposées ou *colombins*, certaines parties plus délicates étant seules rapportées, après avoir été moulées à part. Nous tâcherons de tenir compte de ces divers éléments, pour arriver à un classement méthodique des anciennes terres cuites cypriotes.

A. *Formes primitives.*

1 à **4**. — (*Pl.* 4, *fig.* 5 et 6.) — Maquettes plates, figures primitives de femmes. — Nous commençons avec les premiers et informes essais du modelage : c'est d'abord une sorte de briquette ou de pain de terre cuite, dont l'argile a été étirée de manière à figurer une tête plate et des bras arqués. Les oreilles sont percées de quatre petits trous, dont trois au bord supérieur, marquant la place des multiples anneaux que portaient les femmes phéniciennes et babyloniennes. Quelques ornements tracés à la pointe appartiennent au système des vases incisés des tombeaux d'*Alambra*, d'où provient aussi ce grossier fétiche. Terre rouge. H. 0^{m}16. — Puis la maquette plate prend les contours accentués d'une horrible figure de femme nue, au profil courbé en forme de bec, aux larges flancs, aux jambes assemblées, qui s'amincissent brusquement, sans base stable et presque sans pieds. Les oreilles énormes sont perforées de deux trous, pour des anneaux mobiles de terre cuite, que l'on retrouve encore en place dans plusieurs spécimens du même type. (Cf. Cesnola, *Catalogue*, 1870, n^{os} 125 et 126; *Cyprus* pl. VI.) Des traits à la pointe dessinent un triangle de hachures, qui marque brutalement le sexe. Les bras sont ramenés vers la poitrine, et portent ici un enfant, aussi rudement ébauché que son étrange nourrice. C'est une dérivation barbare du type de la Vénus babylo-

nienne, appliquée à l'Aphrodite cypriote, touchant aussi de très près aux bizarres idoles plates, décrites dans un précédent chapitre (Cf. n° 32 à 70 et n°s 246 à 248). Ancienne collection Barre (n° 124). Terre orangée, mêlée de gravier fin. H. 0m12. — Ces figures primitives de femmes nues sont parfois façonnées en creux, à la manière d'un vase grossier : nous en avons un exemple qui provient de M. Lang et qui a été trouvé à *Athiéno*. Terre dure, d'un gris rosâtre. H. 0m20. — Parmi les fragments de la même catégorie, on remarquera encore une petite figure en forme de double cylindre, munie de deux bras, qu'elle porte à sa tête en signe de deuil. Des figures analogues, trouvées à Ialyssos, dans l'île de Rhodes, sont placées en saillie autour d'une sorte de bassin de terre cuite, suivant un usage que l'on retrouve dans l'ancienne métallurgie (1). Terre rouge lustrée d'*Alambra*. H. 0m09.

5 à 15. — (*Pl.* 9, *fig.* 2). — Maquettes en forme de colonnes pleines. — Après les idoles plates, que les Grecs comparaient à une planche σανίς, se placent les figurines dont le corps, façonné sommairement en forme de cylindre, procède d'un autre type primitif, celui de l'idole-colonne, κιονοειδὲς ἄγαλμα, comme l'Artémis d'Éphèse et l'Apollon d'Amyclées. Nous parlerons d'abord des plus anciennes, où la partie cylindrique est massive, roulée à la main, parfois même étirée démesurément; un léger renflement la termine et sert de base; le décor n'est plus exécuté à la pointe, mais au pinceau. La plupart sont caractérisées comme des figures de femmes, par la saillie des seins et par les deux masses tombantes de la chevelure, qui portent des traces de couleur noire, et qu'il ne faut pas prendre pour les extrémités de l'espèce de bandeau ou de couronne peinte en rouge, qui entoure la tête. Quand le visage présente un type reconnaissable, c'est une grossière exagération du profil grec archaïque, avec le menton accentué jusqu'à l'invraisemblance. — M. Guillaume

(1) Cf., n° 186, p. 62.

Rey a rapporté au Louvre, en 1860, avec la grande statue d'Idalion, plusieurs spécimens très primitifs de ces maquettes cylindriques (nos 5 à 9) : on y voit que les bras, quoique fort courts et souvent brisés, devaient être levés et ouverts en demi-cercle, (Cf. Cesnola, *Cyprus* pl. VI.) geste qui se rapproche de l'attitude des figurines primitives d'Ialyssos, de Mycènes et de Nauplie (1). — Nous possédons d'autres figurines analogues de Dali, qui ont au contraire les mains abaissées, qui tiennent des instruments de musique, la lyre et surtout le tympanon. — Une femme, toute zébrée de rayures noires, porte son urne sur sa tête, en allaitant son enfant : c'est un exemple familier du type de l'*hydrophore*. — Les hommes sont rarement figurés dans cette catégorie : en voici un pourtant, coiffé d'un bonnet à mentonnières, il provient des fouilles de M. de Vogüé. — On voit que cette forme traditionnelle de la colonne servait en somme à des représentations assez diverses. Le geste même des bras étendus, bien qu'il se retrouve dans les anciennes idoles, pourrait être considéré comme une attitude d'invocation ou de deuil. Les autres sujets se ramènent aussi à la représentation de certains rites ou de certains usages qui avaient trait aux idées funéraires. — Terre généralement dure, jaune, grise ou brunâtre — H. de 0m25 à 0m17.

16 à 20. — Maquettes en forme de colonnes creuses. — C'est un perfectionnement bien primitif encore. La tête, le buste et les bras sont toujours pétris à la main, mais rajustés à un corps cylindriqué, façonné en creux, souvent même fabriqué mécaniquement par la roue du potier. Ainsi les potiers cypriotes, en même temps qu'ils tournaient leurs vases, produi-

(1) C'est le geste que M. Schliemann (*Fouilles de Mycènes*, p. 62, éd. franç., figures 8, 10, 94, 96, 111) considère comme le croissant de la déesse-vache. Cf., Castorchis : περὶ τῶν παρὰ τὴν Ναυπλίαν παναρχαίων τάφων, Athènes, 1878, pl. B. Le même geste se retrouve, au British-Museum, dans plusieurs idoles primitives, dont l'une d'Ialyssos (première salle des vases, armoires 11 à 16 et vitrine A).

saient aussi ces petites images et les décoraient de même de lignes alternantes de couleur rouge et noire. On y retrouve la mêmes variété de sujets que dans les catégories précédentes. — Une femme, portant les deux mains à sa poitrine comme les déesses orientales, provient d'*Haghia-Barbara*, non loin d'Alambra. Terre jaunâtre, dure; traces du tour. H. 0m24. — Une *hydrophore* décorée de raies de couleur, est disposée en forme de vase cylindrique avec une anse par derrière. *Dali.* Terre grise, dure. H. 0m16. — Une grossière figure d'homme à bonnet plié et à barbe pointue. Terre grise; base très évasée, fabriquée au tour. H. 0m25.

La pièce la plus importante de la série est une grande figurine creuse en forme de cylindre aplati. Elle est parée d'une sorte de diadème, de riches fleurons couvrant les oreilles, selon la mode de Chypre, et d'un pendant de collier circulaire; le type appartient à une période assez avancée de l'archaïsme local. Tout le reste est lisse, sauf les deux mains ouvertes, qui sortent brusquement du corps de la colonne. Cette curieuse figure, trouvée par M. Lang à *Haghio-Théodoro*, dans la région de *Carpas* a été montée à la main : les *colombins* sont encore partout visibles à l'intérieur; la tête a été ensuite modelée sommairement, avec quelques traits précisés à l'ébauchoir. L'attitude et rappelle, par la position des mains, une classe de simulacres dont l'Artémis d'Ephèse est l'exemple le plus célèbre ; cependant il ne serait pas impossible d'y reconnaître aussi un geste d'invocation et de prière. — Terre rosée, couverte d'argile jaunâtre; double trou d'évent au-dessus de la tête et derrière le dos. — H. 0m45.

21 à 27. — (*Pl.* 9, *fig.* 3). — Maquettes en forme de cônes. — Le cône était aussi une forme sacrée et traditionnelle, empruntée aux anciens cultes de l'Orient ; on sait que l'Aphrodite de Chypre était représentée sous cette figure (1).

---

(1) G Ceccaldi, *Rec. arch.*, n. s., XXII, p. 367. Cf. Tacite, *Hist.*, II, 3.

Est-ce là l'origine de toute une série de terres cuites en forme de cônes creux, que l'on trouve dans les tombeaux de l'île? Il faut les rapprocher de la petite idole assyrienne n° 7 et surtout des cônes funéraires gréco-babyloniens, dont nous avons parlé plus haut, page 51. Comme ces derniers, ils sont perforés, et même, au lieu d'un seul trou, ils en ont deux, pratiqués obliquement sur les côtés opposés du cône; plus rarement, un trou de suspension est percé au sommet. Le but de ces perforations et l'usage même de l'objet restent inexpliqués. — Les cônes cypriotes les plus primitifs sont façonnés à la main; le sommet est coudé en bec d'oiseau ou modelé en tête de quadrupède. Cette catégorie peut comprendre aussi des oiseaux, des têtes d'animaux, montés sur des empâtements coniques et de même rayés de grosses touches de couleur. Tombeaux de *Dali*. Terre jaunâtre. H. de 0^{m}06 à 0^{m}09. —On voit ensuite la forme du cône s'appliquer à des figures très diverses, terminer, par exemple, un buste de guerrier, dans l'attitude du combat; il se couvre de son bouclier circulaire, décoré de losanges rouges et noirs. Terre jaunâtre. H. 0^{m}14. — Un autre personnage barbu, coiffé du bonnet cypriote, serre entre ses bras un oiseau, sans doute une colombe. Il est curieux de le comparer à une figure analogue, qui tient de la même manière un quadrupède (Cesnola, *Cyprus*, p. 203); dans les deux cas, l'attitude de la tête, levée avec effort, semble indiquer l'idée d'une offrande religieuse. La base conique de la figurine du Louvre et les filets rouges et noirs qui la décorent sont exécutés avec l'aide du tour; la forme allongée du cône marque aussi la transition avec les colonnes creuses de la série précédente. Cet objet a été recueilli par M. Lang, à *Koschi*, village situé à moitié route entre Dali et Larnaca. Terre grise, dure, criblée de petites paillettes noires. H. 0^{m}17.

B. *Petits sujets modelés à la main.*

Ces petites ébauches, dont la rudesse ne manque ni de vivacité ni d'expression, ne doivent pas être considérées

comme moins anciennes que la plupart des terres cuites de la série précédente ; elles se trouvent souvent avec elles, dans les nécropoles de la période la plus reculée.

28. — (*Pl.* 10, *fig.* 1). — Dieu asiatique, caractérisé par le sceptre et par la tiare assyrienne à une paire de cornes. Son image se dresse derrière un autel, au fond d'une niche, surmontée d'un croissant renversé, placé au-dessus d'un disque, emblème sidéral qui est propre à la mythologie phénicienne. Les assises de l'édicule sont indiquées par des lignes alternativement noires et rouges. Cette petite composition, rudement ébauchée à la main, a été reconnue par M. de Cesnola, comme provenant de ses fouilles dans la nécropole d'*Alambra*. C'est une preuve irrécusable de l'influence exercée dans l'intérieur de l'île par l'art et par la religion des Phéniciens, à une époque où ce peuple était lui-même adonné à l'imitation du style assyrien. (Les surnoms d'*Elathys* et d'*Elaious*, donnés à Zeus par les Cypriotes, ne sont pas sans rapport avec le nom du Dieu *El*, divinité suprême des Phéniciens). — *Catal. Cesnola*, 1870, pl. I, n° 95. — Terre d'un rouge orangé, mêlée de gravier. — H. 0m13.

29 à 41. — (*Pl.* 10, *fig.* 2). — Chars et chariots. — L'exemple le plus complet de cette série est un petit char de combat, dont le fond est peint en rouge, la caisse en vert ; les roues sont mobiles, les chevaux étaient modelés à part. Il est monté, comme les chars homériques, par deux guerriers, l'un tenant les rênes, l'autre armé d'une grande rondache, dont l'*omphalos* très saillant est en forme de cône ; leurs casques coniques ont des pièces fixes couvrant les oreilles, comme les casques assyriens des VIIe et VIe siècles. L'usage militaire du char atteste aussi une antiquité assez haute : toutefois, Hérodote constate que les Cypriotes, lors de leur première révolte contre les Perses, se servaient encore de chars de guerre,

(1) Hésychius, à ces mots.

πολεμιστήρια ἅρματα (1). Ce petit groupe trouvé à *Haghia Barbara* provient de M. Lang. — Terre d'un rose orangé, à gravier rare. — H. 0m15.

Quelques autres fragments de chars provenant de *Dali*, d'*Athiéno*, montrent que ce motif était traité avec une grande variété : l'un, porte un guerrier tourné de côté, les mains jointes; l'autre contenait trois personnes, une figure drapée, le cocher et un autre serviteur; le troisième char a un sanglier suspendu aux barres recourbées qui le terminent en arrière. Ce n'étaient donc pas toujours des chars de bataille, mais aussi de chasse et de promenade; nous trouvons même un chariot plat à roues mobiles, semblable à ceux que M. de Cesnola considère comme indiquant des tombeaux d'ouvriers ou de paysans. — Il faut classer dans la même série bon nombre de petits chevaux, qui se trouvent isolés dans nos collections, mais qui devaient former les attelages des chars ci-dessus décrits; plusieurs de ces chevaux sont harnachés à la mode assyrienne.

42 à 46. — Guerriers. — Je rattache aussi à la catégorie des chars montés et armés en guerre, la plupart des fragments de figurines de guerriers, recueillis dans les mêmes endroits. L'étude de leur armure et particulièrement de la forme du casque, est intéressante, parce qu'elle permet de les dater, au moins approximativement.—Dans une assez grande figurine, le casque ne consiste qu'en un timbre conique, comme sur les bas-reliefs assyriens du IXe siècle; la barbe est encore striée de traits à la pointe, ce qui est aussi un signe d'antiquité : le guerrier tient les mains en avant, avec les deux pouces levés, dans l'attitude caractéristique du cocher qui conduit son attelage. Terre rosâtre. H. 0m31. — Un buste d'assez forte proportion, provenant de *Dali*, a son casque déjà muni de deux pièces fixes, plus longues que celles des casques assyriens du VIIe et du VIe siècles et rattachées sous la gorge par deux

(1) Hérodot., V, 113.

courroies nouées. Terre grisâtre. Haut. 0m21. — D'autres casques montrent des appendices mobiles, coudés en équerre pour protéger la mâchoire ; ils sont pourvus d'un nasal : ces perfectionnements sont empruntés au casque grec, dont l'emploi est attesté par de très anciennes figures cypriotes (1).

47 à 49. — (*Pl.* 10, *fig.* 3). — Cavaliers. — Les tombeaux de Chypre ont produit surtout un grand nombre de figurines de cavaliers armés. La plus curieuse de ces représentations nous montre un guerrier monté sur un cheval à deux têtes. Est-ce une fantaisie ou une caricature ? J'y verrais plutôt une manière de figurer un genre de cavalerie de guerre qui paraît avoir suivi, comme transition, l'emploi des chars : j'ai déjà parlé du système qui consistait à faire combattre les cavaliers et particulièrement les archers à cheval ou *hippotoxotes* avec deux chevaux, le second cheval étant monté par un servant d'armes, mais parfois simplement tenu en bride par le cavalier lui-même, comme cheval de rechange ; on en trouve des exemples sur les bas-reliefs assyriens du IXe siècle (2). Notre petite figure cypriote représenterait, d'une manière en quelque sorte emblématique, cet antique usage. Terre jaune. H. 0m16. Long. 0m14. — Signalons encore un cavalier dont le type naïf s'écarte du style pseudo-assyrien des figurines d'Alambra. Parmi les bariolages rouges ou noirs qui le décorent, on distingue sur le cou du cheval, à la place où les Orientaux suspendent un croissant comme amulette protectrice, le symbole de la croix gammée : la crinière est taillée et dressée à la manière grecque. Cette figurine provient de *Castroulla*, près la pointe de *Carpas* : elle a été trouvée par M. Lang, dans un tombeau dont le musée du Louvre possède tout le contenu : ce sont des vases et des plats cypriotes, décorés de cercles de couleur et de

(1) Pour plus de détails, voir notre travail sur les vases en forme de têtes casquées : *Gazette archéologique*, 1881, p. 145, pl. XXVIII.
(2) Lavard. *Nineveh and its remains*, II, p 357

figures primitives, véritables dessins d'écolier, tracés parfois avec un mauvais calame et parmi lesquels le symbole le plus apparent est un grand peigne antique ; puis une paire de boucles d'oreilles d'or très simples, en forme d'anneau allongé et renflé, plusieurs cylindres et cachets de pierre, rudes imitations locales de la gravure égyptienne et assyrienne. La figurine est d'une terre rose, dure, contenant peu de gravier. H. 0m21; Long., 0m21.

50,51. — Montures rustiques. — Voici deux représentations qui n'ont plus rien de militaire, mais qui appartiennent toujours à la série des terres cuites trouvées dans les nécropoles les plus anciennes de l'intérieur. Peut-être faisaient-elles partie d'escortes de voyage, comme celle dont il a été question plus haut. C'est d'abord un paysan assis sur son cheval, un fouet à la main, puis un âne chargé de deux amphores. La première figurine, d'une terre jaune très grossière, provient selon M. Lang, d'*Haghia-Barbara;* la seconde, de terre rouge et d'un travail non moins primitif, a été reconnue par M. de Cesnola comme tirée des tombes d'*Alambra* (Cesnola, *Catal.* 1870, fig. 119). — H. 0m18 et 0m17.

52 à 56. — (*Pl.* 9. *fig.* 6). — Êtres fabuleux. — On pourrait prendre, à première vue, pour des sujets de la vie commune deux curieuses pièces de céramique provenant des tombeaux de *Dali*. Elles représentent toutes les deux une maison de forme carrée, ayant une porte sur la façade et une fenêtre sur chacun des autres côtés. Dans le mur, au-dessus, sont pratiqués plusieurs rangs de cavités rondes, qui ressemblent à des trous de pigeonnier et qui font penser à la tour aux colombes du temple de Paphos, sur les monnaies de Chypre. L'une des portes est précédée d'un *prothyron* soutenu par deux colonnes à chapiteaux de lotus, colorés en vert. A cette porte, ouverte en dedans, et à toutes les fenêtres regardent curieusement des têtes de femmes; seulement, quand on examine la seule de ces figures dont le buste soit modelé,

on remarque qu'elle a un corps et des ailes d'oiseau. Ces prétendues maisons cypriotes sont donc occupées par des êtres fabuleux, *Sirènes* ou *Harpyies*, comme on en voit sur le tombeau lycien de Xanthos et sur les stèles de la Grèce. La présence de ces oiseaux, qui représentaient l'âme et le souffle de la vie dans la mythologie égyptienne, fait ici allusion à l'habitation funéraire. Les têtes, imitations grossières du type égyptien, s'écartent du style primitif. — Terre rosâtre ou brune, rude et mêlée de gravier. — H. 0m21 et 0m25. Larg. 0m22. — La popularité de cette croyance dans l'île de Chypre est attestée par d'autres monuments : sans parler ici de la curieuse statuette de pierre figurant une Sirène mâle et barbue, nous avons encore parmi les terres cuites de *Dali* un oiseau à tête de femme, qui enlève dans ses bras un enfant ou une petite figure humaine. La tête est un exemple très fin du style gréco-cypriote ; elle paraît déjà estampée à part et rajustée sur un corps pétri en maquette. — Terre jaune. — Haut. 0m10.

A la catégorie des figurines primitives, bariolées de rouge et de noir, appartiennent au contraire deux petites images de *Centaures* formées d'un buste d'homme barbu sur un corps de cheval. Bien que les monstres demi-hommes et demi-chevaux soient mentionnés parmi les animaux fabuleux des Babyloniens (2), la conception du Centaure s'est surtout multipliée dans l'art grec et dans l'art étrusque : il est curieux de la rencontrer anciennement à Chypre. — Terre jaune. — H. 0m09 et 0m18.

C. *Figurines estampées.*

Cette série comprend les figures pleines, à revers plat, fabriquées dans un moule à une seule pièce.

---

(1) Voir notre Introduction, p. 12.
(2) Bérose, *Fragment. hist. græc.*, I, 4, Didot.

57. — Les premiers essais du procédé de l'estampage donnent des reliefs qui s'enlèvent encore sur une espèce de coque légèrement concave en dessous : telle est une terre cuite de *Dali*, figurant un homme barbu, coiffé d'un bonnet conique, les bras collés au corps, d'un travail très indécis. — Terre rouge, surface jaune clair. — Haut. 0m25.

58 à 63. — (*Pl.* 9, *fig.* 5). — On paraît avoir fabriqué surtout, par l'estampage dans un moule à une seule pièce, un grand nombre de petites idoles d'Aphrodite nue, conservant la pose hiératique et les jambes assemblées des maquettes primitives, mais traitées dans le style avancé de l'époque gréco-cypriote. — Un moule de terre brune, très dure, atteste l'emploi de ce procédé dans les ateliers de Chypre et montre comment ces images étaient multipliées à l'infini. — Souvent elles reproduisent les riches parures et l'attitude traditionnelle de l'Anaïtis persique et babylonienne, pressant de ses deux mains sa poitrine. L'une d'elles est surtout remarquable par la finesse des détails rehaussés de couleur, chevelure noire tombant en deux masses frisées, bijoux se détachant en jaune sur le ton rose de la chair, bracelets, double collier, fleurons couvrant les oreilles : c'est aussi, malgré sa petitesse, un exemple très précis du type demi-grec, demi-asiatique, auquel s'est arrêté l'archaïsme local. — Une de ces Vénus estampées n'était pas une simple figurine ; elle est munie d'un trou de suspension et porte à sa base une fracture qui semble indiquer qu'elle surmontait quelque ustensile de terre cuite. Or, une lampe funéraire d'Amathonte, qui porte en caractères cypriotes le nom de *Philotimos*, a pour manche une figure du dieu grotesque appelé Bès par les Égyptiens, exactement disposée de la même manière (1) Ce sont justement les deux divinités qui sont opposées et répétées quatre fois sur le sarcophage d'Amathonte, ce qui achève de

(1) J'ai vu autrefois cette lampe entre les mains de G. Ceccaldi; elle avait été communiquée par M. de Cesnola.

démontrer le rôle de protection funéraire, qui était attribué par les habitants de Chypre à ces images. — Terre cuite rose ou brunâtre, dure, mêlée de gravier. — H. de 0m13 à 0m16.

D. *Fragments divers.*

Dans l'impossibilité d'attribuer à des sujets et à des personnages déterminés nombre de fragments de terres cuites de Chypre, nous les avons réunis dans une catégorie à part. Ils forment une suite instructive pour l'étude des transformations de la technique et du style dans la plastique cypriote.

64 à 81. — (*Pl.* 10, *fig.* 4.) — Têtes détachées. — Ces têtes appartenaient presque toutes à des figurines de proportion assez grande, fabriquées d'après les procédés du modelage en creux, dont l'emploi devient nécessaire pour alléger les pièces qui dépassent certaines dimensions. Dans les exemples les plus anciens, le travail ressemble beaucoup à celui de la poterie primitive : une calotte sphérique est d'abord tournassée à la main, comme la panse d'un vase grossier ; sur ce premier fond, l'ouvrier applique une seconde couche d'argile fraîche, qui lui fournit la matière pour modeler les masses principales du visage et de la coiffure ; puis les oreilles, les couronnes, les bijoux sont rajoutés à part. C'est un progrès sensible que l'intervention de l'ébauchoir, qui précise et corrige les détails de la forme. Plusieurs de ces fragments ont déjà été publiés et soigneusement étudiés par M. Geslin, dans un travail plein d'observations excellentes sur la technique de l'art cypriote (1). Il y a quelques points cependant où nos conclusions diffèrent des siennes. Nous croyons, par exemple, que dans le montage de ces figurines creuses, l'usage partiel du moule est venu d'assez bonne heure, notamment pour le

(1) *Revue archéol.*, t. I (1875), p. 223 et suiv.

masque du visage, simplifier et perfectionner les procédés primitifs que nous avons décrits plus haut.

Il est difficile de trouver une physionomie plus antique et plus étrange que celle de la tête n° 64, dont la longue barbe pointue, la chevelure bizarrement taillée et rasée en partie, donnent l'idée de coutumes locales très-particulières. Pourtant le profil appartient déjà au type archaïque gréco-cypriote, plutôt qu'au type asiatique. Le modelage, encore très sommaire, est accompagné de traits à la pointe, d'après le système le plus ancien de la céramique locale. Ce fragment, dont la terre grise est toute pailletée de petits points noirs, a été désigné par G. Ceccaldi, comme provenant du *Carpas*; ainsi qu'une autre tête du même style (n° 65), mais de terre rouge, qui porte une sorte de chapeau à bords saillants. H. 0^{m}07 et 0^{m}08. — Le même profil archaïque se retrouve avec une telle exagération dans le n° 66, que l'on pense à la représentation d'un être grotesque, d'un Pan ou d'un Satyre. Cependant de très anciennes peintures de vases grecs, à Mycènes, en Etrurie et aussi à Chypre, offrent un type semblable (1). La frisure de la barbe est curieusement indiquée par une quantité de petits cercles, imprimés avec une tige creuse, comme celle d'un fétu ou d'une plume; M. Geslin pense que c'est le roseau dont l'autre extrémité était taillée en ébauchoir. Ce procédé est appliqué aussi à la chevelure d'une tête imberbe de jeune garçon (n° 67), exemple déjà très avancé de l'archaïsme gréco-cypriote. Ces deux fragments proviennent des fouilles de M. de Vogüé. Terre grise. H. 0^{m}08 et 0^{m}10. — On remarquera ensuite deux têtes coiffées du bonnet cypriote; leur profil n'a pourtant rien d'asiatique; la ligne des yeux va même en s'abaissant très sensiblement vers les

(1) Comparez sous ce rapport le profil des figures peintes sur un vase de Mycènes (Schliemann, p. 211); sur les vases cypriotes étudiés par M. Murray, dans son appendice au livre de Cesnola (*Cyprus*, p. 394 pl. XII, fig. 2 et 3), et sur le vase d'Aristonoös (*Mon. Inst. corr. arch.*, VIII, pl. IV, 1879).

angles externes, caractère que l'on observe dans la plupart des têtes de cette série et qui est en contradiction absolue avec le prétendu type ethnographique que l'archaïsme grec aurait emprunté à l'art phénicien. C'est la tête n° 68 qui me paraît surtout offrir un exemple de face estampée dans un moule, avec application d'un revers plat pour fermer le creux de l'estampage. Ces deux têtes, ainsi que les n^os^ 69 à 74, proviennent encore des amas de fragments de figures votives, fouillés par la mission de M. de Vogüé. Terre rouge. H. 0^m^15 et 0^m^16. — Signalons enfin une tête peinte portant l'espèce de bride ou *phorbeia* qui caractérisait les joueurs de double flûte. Terre rose. H. 0^m^07.

82, 83. — Masques. — Il ne faut pas confondre avec les faces détachées de quelques grandes figurines les véritables masques de terre cuite. Cet usage était dérivé, comme rite funéraire, des masques de momies; mais il avait déjà pris chez les Phéniciens un caractère simplement symbolique, qui se retrouve à Chypre (Cf. p. 58). Il faut signaler, parmi les terres cuites primitives découvertes dans l'île, une petite figure tenant un masque, sans parler de celles qui sont coiffées de têtes d'animaux (1) : on ne doit pas s'étonner d'y rencontrer le même objet isolément, comme symbole votif ou funéraire. — Au masque égypto-phénicien de Carthage (cf. plus haut le n° 183 des terres cuites phéniciennes) touche de très près un masque cypriote, également de grandeur demi-nature, offrant les caractères particuliers du style pseudo-égyptien dans la sculpture locale. La face est imberbe, les cheveux sont divisés par une raie; les yeux forment deux ouvertures qui se relèvent sensiblement vers les tempes. Le front, orné d'un bouton saillant, porte au sommet un trou de suspension. Terre d'un rouge brun, à parois épaisses. H. 0^m^15. — A plus forte raison faut-il ranger dans la caté-

(1) Doell, *Samml. Cesnola*, pl. XV, fig. 5; cf. fig. 3 et VII, fig. 4 et 5. — Cesnola, *Cyprus*, p. 51.

gorie des *oscilla* un masque de femme, de proportions tout à fait réduites, dont les yeux ne sont même pas percés à jour, bien qu'il soit muni de trois trous de suspension et d'attache. Les fleurons qui couvrent les oreilles ne laissent aucun doute sur le sexe. Le travail est soigné; le type appartient à une époque avancée de l'archaïsme gréco-cypriote. Les petits cercles, très fins (1), imprimés sur la chevelure, indiquent que cet objet est de la même fabrique que les deux têtes n° 66 et n° 67 : il provient comme elles des fouilles de M. de Vogüé. Terre jaune. H. 0m10.

84 à **91**. — Fragments de grandes figures. — Cependant la plupart des figurines que nous avons décrites ne sauraient donner une juste idée du degré d'avancement où l'art de modeler la terre fut poussé à Chypre. Il n'est pas rare d'y rencontrer aussi, non plus dans les nécropoles, mais sur l'emplacement des anciens sanctuaires, des fragments de véritables statues de terre cuite de grandeur naturelle. C'étaient des représentations votives d'hommes ou de femmes, qui ne semblent pas avoir été inférieures aux meilleurs ouvrages de la sculpture cypriote ; elles devaient rivaliser avec les figures de pierre calcaire et se dresser au milieu d'elles, auprès des images des dieux. L'éparpillement des tessons n'a pas permis de reconstruire une seule figure entière, mais, grâce à la variété des morceaux retrouvés, on se représente très bien quel devait être l'aspect de ces statues d'argile. Les fragments de ce genre que possède le musée du Louvre, proviennent, pour la plupart, les uns, des fouilles de M. de Vogüé dans la région d'*Athiéno*, les autres, de la colline orientale d'*Ambéliri* près de *Dali*, où l'on a signalé l'existence d'un antique *hiéron*

(1) Ils ne peuvent guère avoir été imprimés qu'avec un fétu ou avec un petit tuyau de plume.

(2) Cf. Cesnola, *Cyprus*, p. 207, 204; *Catal.* 1870, nos 138, 208 et les photographies.

(3) G. Ceccaldi, *Découvertes en Chypre*, dans la *Rev. arch.*, n. s. vol. XXI (1870), p. 23 et suiv.

jonché de semblables débris. Ils appartiennent tous à des figures de femmes.

Une moitié inférieure de visage donne un exemple très caractérisé du profil archaïque gréco-cypriote. — Je signalerai surtout les morceaux de deux têtes, remarquables par la précision du modelé et par le soin minutieux avec lequel sont reproduits les cheveux, les sourcils et tous les détails de la parure cypriote : colliers à plusieurs rangs, ornements d'oreilles en forme de fleurs renversées, minces diadèmes ornés de rosaces, pareils aux diadèmes d'or et d'argent des sépultures rhodiennes. Tout cela était peint selon les couleurs de la nature, de sorte que, si l'une de ces grandes terres cuites se retrouvait intacte, elle ferait revivre à nos yeux une femme de Chypre dans son costume antique. — Une autre tête de femme aux cheveux tressés, d'un travail médiocre, donne lieu à des observations intéressantes pour la technique : elle s'adapte sur un cou, tournassé à la main, exactement comme le col d'une jarre de grosse poterie. — Voici maintenant un bras gauche, avec la main; elle porte une bague à chacun des quatre doigts et, au poignet, deux bracelets différents, l'un composé de chaînes souples et d'un fermoir, l'autre, tourné en spirale, analogue au bracelet à inscription du trésor de *Courion*. — Plusieurs pieds nus proviennent aussi très certainement de statues du même genre.

En effet, le corps de ces statues creuses était monté entièrement à la main, par les mêmes procédés qu'une jarre ou qu'un *pithos* de grande dimension. Les extrémités, les parties saillantes, modelées ou moulées à part, étaient mises en place au fur et à mesure du travail. Les parois offraient une assez grande épaisseur pour supporter ces applications et pour résister à toutes les opérations du modelage. Enfin, la pointe, maniée avec une rare sûreté de main, précisait les derniers détails. Ce remarquable développement de la plastique correspond à Chypre, aux meilleurs temps de l'archaïsme et s'étend jusqu'à la belle époque grecque. Ce n'est pas d'ailleurs un fait isolé dans l'histoire de l'art antique : nous trouvons un développement parallèle du même art en Etrurie, dans les

ouvrages comme le célèbre couple du tombeau de Cæré, au musée du Louvre, et il est vraisemblable qu'il en fut de même dans certaines régions de la Grèce (1).

II.

Ancienne fabrique de Kittion.

La place maritime de *Kittion*, aujourd'hui *Larnaca*, dont le nom est lié aux souvenirs les plus lointains de l'histoire de Chypre et qui a joué un rôle si important, surtout à l'époque de la domination perse, comme centre de l'action politique et commerciale des Phéniciens, fournit à elle seule au moins autant de figurines de terre cuite que tout le reste de l'île. Seulement elles proviennent d'une source toute différente. Ce n'est pas en fouillant les tombeaux qu'on les recueille d'ordinaire. Il en existe près de la ville un véritable gisement, où elles sont entassées, non pas intactes pour la plupart, mais brisées et formant un amas considérable. De semblables dépôts ne sont pas rares sur d'autres points du monde antique; mais ils n'ont pas tous la même origine. Nous devons rechercher tout d'abord la nature particulière de celui de Larnaca et déterminer, s'il est possible, quelles sont les causes qui l'ont constitué.

La ville de Larnaca (2), située sur une grève basse, qui dessine la côte occidentale du golfe de ce nom, est construite en rase campagne: la *Marine* forme, à vingt minutes de

---

(1) Voyez Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 12.

(2) Voir le petit plan de G. Ceccaldi, *Rec. arch.*, n. s., vol. XXI, p. 25, et celui qui a été fait pour le *Corp. Inscr. Semitic.*, p. 35.

distance vers le sud-est, un quartier distinct, qui se développe le long de la plage. L'espace compris entre les deux quartiers est occupé par une plaine jonchée de débris, sur laquelle a dû s'étendre l'antique Kittion; naguère on y reconnaissait encore les traces de son « port fermé », à une dépression marécageuse, de forme carrée. Plus loin, vers le sud, l'accès de la plaine est resserré par les vastes lagunes des *Salines*, bordées à quelque distance de la grève, par une rangée de monticules, sorte de dune de 3 à 5 mètres de hauteur, qui paraît avoir été utilisée comme nécropole à l'époque romaine.

C'est en un point de ces buttes, placées en dehors de l'enceinte antique, que se trouvait l'entassement de débris dont je viens de parler. Le long d'un sentier qui coupe la petite chaîne, les terres cuites se montraient d'elles-mêmes, après les grandes pluies, accumulées dans une terre fine et grise, sur les talus du chemin creux. En 1863, M. Eugène de Maricourt, frère du consul de France, séduit par la beauté de quelques fragments de style grec, fut le premier à exécuter des fouilles en cet endroit et à former une collection, qui subsiste encore aujourd'hui, quoique divisée entre plusieurs membres de la famille. Tirée uniquement des buttes des Salines et terminée à une époque où l'on n'avait pas encore entrepris de fouilles dans l'intérieur de l'île, cette collection est précieuse pour la détermination des types qui sont propres à la fabrique de Kittion. J'ai pu l'étudier presque tout entière, grâce à l'obligeant empressement des divers possesseurs; elle m'a été d'un grand secours pour recomposer la trouvaille primitive.

Plus tard, le même emplacement est devenu comme une mine, qui a enrichi presque toutes les collections de l'Europe, sans jamais avoir été explorée scientifiquement. On a seulement reconnu sur la hauteur les ruines d'une construction, plus semblable à une maison romaine qu'à un édifice religieux. M. de Cesnola avait signalé au même endroit deux petites

(1) Cesnola, *Cyprus*, ch. I, p. 49.

bases de marbre, portant l'inscription Δημήτηρ Παραλία, c'est-à-dire « Déméter du rivage »; mais un troisième piédestal, publié aussi comme « trouvé aux Salines » offre une dédicace analogue en l'honneur de la déesse Artémis, Ἀρτέμιδι Παραλία ce qui infirme la précédente lecture (1). Il résulte d'un autre texte épigraphique qu'il existait très certainement à Kittion un *thiase* ou confrérie religieuse d'Artémis, sans doute de cette Artémis orientale dont le culte était fréquent dans les villes maritimes. On cite enfin, comme provenant des Salines, des dédicaces grecques en l'honneur d'un héros local du nom de *Mélanthios*, ὀπάονι Μελανθίῳ (2), et plusieurs fragments de grandes vasques de marbre consacrées par des inscriptions phéniciennes au dieu *Eshmoun-Melqarth*, qui devait réunir les attributions d'Esculape et d'Hercule (3).

Quant aux terres cuites, au milieu desquelles on a ramassé ces inscriptions votives, ce sont aussi pour la plupart des représentations religieuses. Elles doivent avoir été jetées là toutes brisées; car les cassures sont antiques, les têtes ne se rajustent pas aux corps, et les morceaux trouvés ensemble n'appartiennent pas aux mêmes figures. Cependant, parmi tant de fragments, on ne rencontre pas les nombreuses pièces manquées ou décollées à la cuisson, qui pourraient faire reconnaître les rebuts d'un atelier de céramique. A peine y a-t-il, dans la collection du Louvre, deux morceaux venant de Larnaca, qui semblent non terminés (Cf. plus loin, nos 166 et 233). L'exemple le mieux caractérisé dans ce genre se trouve en la possession de M. Léon de Maricourt : c'est un petit torse massif, de style hellénique, dont les bras sont coupés net et les jambes labourées de coups d'ébauchoir,

---

(1) G. Ceccaldi. *Nouv. inscr. gr. de Chypre*, n° 1 de Larnaca (*Rev. archéol.*, n. s., vol. XXVII, p. 86, 1874). Cf. Le Bas, *Voyage archéol.* inscr., n° 2725. — A son dernier voyage à Paris, M. de Cesnola m'a lui-même affirmé que, d'après un nouvel examen, toutes ces inscriptions devaient être restituées à l'*Artémis Paralia*.

(2) G. Ceccaldi, *ibid.*, nos 11 et 12.

(3) *Corp. Inscr. Semit.*, p. 48 et suiv.

comme pour préparer l'application d'une draperie sur le nu. Il faut noter ces faits isolés; ils s'expliquent à la rigueur par des décollements accidentels, qui ont pu se produire dans quelques pièces mal ajustées. De toute manière ils n'ont pas le caractère de fréquence et de généralité que nous trouverons plus loin, dans les terres cuites de Tarse; ils ne suffisent pas pour faire croire que l'on ait là simplement les restes d'une fabrique de terres cuites.

Une opinion inadmissible attribue souvent aux chrétiens le brisement de ces petites idoles. Il aurait fallu aux anciens prosélytes une singulière patience, pour décapiter et concasser une pareille masse de statuettes, qui sont d'ailleurs bien antérieures au christianisme et qui n'ont pu rester, pendant plusieurs siècles, exposées en quantités innombrables dans les sanctuaires païens. C'est évidemment aux usages et aux pratiques du paganisme qu'il faut demander l'explication de cette prodigieuse dépense d'images, presque aussitôt brisées.

Nous savons que l'on déblayait à certaines époques les temples antiques, pour empêcher qu'ils ne fussent encombrés à la longue par la multitude des ex-voto (1). Les objets de quelque prix étaient déposés et distribués dans des caveaux appelés en latin *favissæ* (2). Quant aux offrandes populaires, telles que les figurines de terre cuite, objets de nulle valeur, qu'une seule fête apportait par milliers autour des autels et des lieux consacrés, on devait y mettre moins de cérémonie. On pouvait, dans certains cas, les enterrer sur place; mais sou-

---

(1) On voit un curieux exemple de cette opération, exécutée au Capitole, par le grand-pontife. (Tite-Live, XL, 50.)

(2) Festus, à ce mot : *Sunt qui putant favissas esse in Capitolio cellis cisternisque similes, ubi reponi erant solita ea quæ in templo vetustate facta erant inutilia.* Cf. Aul. Gell., *Noct. attic.*, II, 10 : *ubi reponi solerent signa vetera quæ ex eo templo collapsa essent et alia quædam religiosa e donis consecratis.* L'exemple le plus caractérisé de ces magasins sacrés, analogues aux *trésors* des Grecs, sont assurément les quatre chambres découvertes par M. de Cesnola, sous un temple de Courion. C'est à tort, croyons-nous, que les simples dépôts de terres cuites sont qualifiés de ce nom.

vent le péribole même du temple n'aurait pas suffi pour contenir ces énormes entassements, qui s'augmentaient sans cesse. Alors on les transportait en dehors des murs de la ville; on les déversait, comme des amas de décombres, sur des emplacements désignés sans doute par les prêtres et par les magistrats.

Nous voyons aussi que les anciens, quand ils voulaient se débarasser des débris d'un temple incendié, prenaient la précaution de les porter au loin dans des lieux déserts et même de les couler au fond des marécages (1). Pour les images votives de terre cuite jetées au rebut, une superstition du même genre pouvait conseiller en outre de les briser, afin de leur ôter toute vertu surnaturelle et d'empêcher ainsi qu'elles ne fussent profanées ou employées à des maléfices. Qui sait même si parfois ce n'était pas une des manières de les consacrer que de les casser en les offrant, pour les mettre tout de suite hors d'usage ? Ces précautions une fois prises, les débris d'ex-voto n'avaient plus aucun caractère religieux, et dès lors on pouvait les accumuler de préférence sur des points où ils étaient utilisés comme remblais. C'est peut-être simplement à cette vulgaire transformation que nous devons d'en rencontrer des amas aussi importants au bord des lagunes de Larnaca.

En un mot, nous sommes en présence d'un dépôt de débris céramiques, comme il en existe aux abords de beaucoup d'anciennes enceintes. Il est certain que celui-ci est composé principalement de fragments d'images religieuses; mais ce n'est pas une raison pour croire que l'accumulation qu'elles forment marque l'emplacement d'un temple déterminé. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'elles provenaient de plusieurs sanctuaires, situés près du rivage, c'est-à-dire vers le quartier moderne de la Marine.

---

(1) Lors de la dernière reconstruction du Capitole, sous Vespasien, procède à un rite semblable : *Ab eo contracti haruspices monuere, ut reliquiæ prioris delubri in paludes aveherentur.* Tacite, *Hist.*, IV, 53.

Il est surtout remarquable de rencontrer ici une grande quantité de morceaux de beau style grec, quand ce style fait absolument défaut parmi les terres cuites de l'intérieur de l'île. Cependant il ne faut pas se figurer, comme on le fait quelquefois, que le gisement soit uniquement composé de fragments de ce genre. L'ancienne et rude fabrique cypriote y est aussi représentée par de grossières images, que les fouilleurs du pays reconnaissent du premier coup d'œil et qu'ils nomment plaisamment « les pauvres ». Il a même été constaté que les rustiques produits de l'industrie indigène ne formaient pas, dans la masse des décombres, une couche séparée ni des filons distincts : on en déterre les fragments pêle-mêle avec ceux des belles figurines grecques dont nous venons de parler. L'observation a déjà été faite successivement par MM. Tiburce et Georges Ceccaldi et par M. de Cesnola (1). Elle est d'une telle conséquence pour l'étude des terres cuites, que j'ai tenu à consulter aussi sur ce point plusieurs témoins des fouilles de M. de Maricourt. Les mêmes faits me sont confirmés par leurs souvenirs, et je n'ai pu conserver aucun doute, en voyant les deux éléments réunis et confondus dans un lot de fragments recueilli anciennement aux Salines.

La conclusion à tirer de ce mélange est significative. Il faut admettre que les figurines cypriotes de style primitif et oriental sont souvent d'une fabrication beaucoup moins ancienne qu'on ne le suppose. L'usage s'en était conservé à Kittion, même après l'époque où le beau style hellénique avait pris pied dans la capitale phénicienne de Chypre. Elles y étaient restées en faveur, au moins dans une certaine classe de la population et peut-être aussi pour des cultes déterminés. Ce sont là des faits qui dérangent bien des opinions reçues, mais dont il importe absolument de tenir compte dans l'histoire des fabriques de l'île.

---

(1) *Rec. archéol.*, n. s., vol. XV, p. 208; vol. XXI, p. 23. — Cesno'a *Cyprus*, p. 51.

Enfin, on doit se garder de confondre avec le grand gisement des Salines d'autres buttes artificielles qui existent sur l'antique emplacement de Kittion et qui ont pu fournir aussi des terres cuites. Un de ces monticules, connu des habitants sous le nom de *Bamboula*, s'élevait naguère dans une situation beaucoup plus voisine de la ville, sur le bord même du bassin marécageux qui répondait à l'ancien port fermé. En 1880, l'administration anglaise ayant fait niveler la colline pour combler le marais, on y trouva, accumulés sur des substructions d'édifices, de nombreux fragments d'antiquité et particulièrement des figurines.

Deux tablettes de marbre portant des tarifs religieux en langue phénicienne montraient que ces débris provenaient d'un temple d'Astarté, qui devait se trouver près du port (1). L'importance du culte d'Astarté à Kittion est confirmée par la fondation, que les marchands kittiens avaient faite au Pirée, d'un sanctuaire de la même déesse, sous le nom grec d'Aphrodite. Un tesson de poterie rouge trouvé à Larnaca et donné au Louvre par G. Ceccaldi, porte aussi une dédicace à la pointe en l'honneur d'Aphrodite. Les terres cuites que l'on a signalées comme recueillies dans ce monticule appartiennent à la fabrique orientale. Sans parler de quelques fragments de chevaux harnachés, comme on en trouve communément dans les nécropoles de l'intérieur, ce sont surtout des statuettes creuses et déjà moulées de femmes vêtues, tenant un enfant dans leurs bras, appartenant au type que nous avons appelé, en Phénicie, pseudo-égyptien (Cf. plus loin les nos 107 à 114). Plus rarement, elles sont coiffées d'un bonnet pointu, par lequel elles se rapprochent d'avantage du style asiatique. Je ne vois pas qu'il se soit rencontré en cet endroit aucun fragment de figurine grecque, comme ceux des Salines.

---

(1) Voir l'article de M. Renan sur ces inscriptio s, *Rec. archéol.*, n. s., vol. XLI, 1881, p. 29, et le *Corp. Inscr. Semit.*, p. 92

(2) J'ai pu identifier ces statuettes grâce à une photographie des fouilles, qui m'a été envoyée par M. Dozon, consul de France. L'auteur

Pour le moment qu'il nous suffise de distinguer, parmi les figurines cypriotes du Louvre, celles qui appartiennent à l'ancienne fabrique locale de Kittion et d'en former une classe à part.

L'opération est déjà assez délicate, à cause de l'habitude que l'on a prise de confondre ces terres cuites avec celles de Dali et des autres fabriques de l'intérieur. Les différences sont pourtant appréciables. Si la rusticité du premier aspect est à peu près la même, on trouve d'ordinaire, dans les types correspondants de la fabrique de Kittion, plus de mollesse d'exécution, un caractère d'imitation égyptienne généralement plus marqué et des procédés de fabrication qui dénoncent parfois une époque plus avancée de la technique. La terre est aussi mieux préparée et moins mêlée de substances étrangères; elle tend à se rapprocher de la pâte fine et rose, qui distingue les belles terres cuites grecques de Larnaca.

---

92. — (*Pl.* 9, *fig.* 1.) — Maquette primitive. — Rien de plus bizarre que cette figure plate, représentant un personnage dont la tiare se termine en longue broche. Lorsque les jambes sont entières, elles se réunissent aussi en une seule tige mince, véritable baguette de terre cuite, d'une longueur démesurée. On songe aux bronzes primitifs de la Phénicie et de la Sardaigne et à ces idoles du musée Kircher qui conservent la forme étirée d'une tringle de métal. Le profil, malgré le caractère asiatique du costume, ressemble plutôt à une charge grossière du type grec archaïque. Ce fragment a été rapporté par G. Ceccaldi, comme provenant de *Larnaca*; j'en ai retrouvé plusieurs exemples dans des collections

---

de cette photographie, M. Ohnefalsche Richter, qui a suivi avec attention toute la découverte, a donné aussi dans le journal allemand *Das Ausland* (8 décembre 1879, p. 970) d'intéressants détails sur le même sujet.

formées aux *Salines*. — Terre jaune pâle très dure. — Haut. sans les jambes, 0m,23.

93 à 104. — Maquettes en forme de colonnes creuses. — Cette série comprend surtout des figures de femmes d'un type pseudo-égyptien très grossier, barbouillées de grosses touches de couleur noire et brune; les unes portent les mains à leur poitrine comme l'Aphrodite orientale, les autres tiennent des attributs ou des offrandes, une colombe (?), un coq, un petit quadrupède, des coupes grossières, un tympanon. La présence de cette classe de figures parmi les fragments rejetés des anciens sanctuaires de Kittion montre bien qu'elles avaient un caractère votif et religieux. — Les plus anciennes sont d'une terre jaune pâle, déjà assez fine, mais d'un travail dont la négligence et la rusticité peuvent difficilement être dépassées; elles ont été rapportées de *Larnaca* au Louvre, par M. Guillaume Rey. J'en ai retrouvé d'autres spécimens dans les collections formées aux Salines par la famille de Maricourt. — Dans un autre lot, les visages, bien que très grossiers encore, sont déjà estampés à part, à l'aide d'un petit moule, de manière à former des têtes creuses, qui ont parfois leur trou d'évent particulier, et qui se rajustaient par un tenon d'argile au corps cylindrique de la statuette. G. Ceccaldi, qui tenait ces fragments de M. de Cesnola, les attribuait à Dali; mais ce dernier nous les a très affirmativement désignés comme provenant de *Larnaca*. La terre rose, mêlée seulement d'un imperceptible gravier, est en effet celle de la fabrique de Kittion. — Haut. des fragments, de 0m,05 à 0m,07. — Il faut classer dans la même série plusieurs petites têtes pourvues aussi de tenons, parmi lesquelles deux têtes d'hommes barbus, dont la coiffure est un peu relevée en pointe pour indiquer le bonnet cypriote, mais dont le type reste tout égyptien.

105. — (*Pl.* 9, *fig.* 7). — Il reste à décrire un petit groupe grossièrement modelé à l'imitation du style égyptien. Une femme assise en tient une autre, défaillante, sur ses genoux; une troisième femme, agenouillée, porte une sorte de poupon.

Le musée possède, en pierre calcaire, plusieurs fragments de groupes analogues, qui semblent représenter une scène d'accouchement, destinée sans doute à servir d'ex-voto. Plutarque nous parle du culte d'Ariadne-Aphrodite, qui était honorée particulièrement à Amathonte comme déesse des accouchements (1). Ce groupe était classé par G. Ceccaldi parmi les terres cuites de Dali; cependant la terre rose, d'une pâte douce et fine, est plutôt celle de la fabrique de *Larnaca*. — Haut. 0m,11; long. 0m,10.

106. — (*Pl.* 9, *fig.* 4.) — Figure estampée de l'Aphrodite orientale. — Le progrès de la technique nous amène à une figurine moulée tout d'une pièce, sur un fond débordant et légèrement courbe. C'est une copie très rude, mais directe, des petites idoles susiennes de l'Anaïtis nue, se pressant la poitrine (Cf. p. 32, nos 32 à 64), dont nous voyons le type, adopté et propagé par les rois de Perse, se multiplier parmi les terres cuites cypriotes et jusque sur le sarcophage d'Amathonte, au point de pouvoir être considéré comme une des formes de l'Aphrodite de Chypre. Ici surtout l'attitude traditionnelle, la coiffure striée, les multiples parures, le procédé même de l'estampage offrent des coïncidences qui ne peuvent être l'effet du hasard. Le type est asiatique, avec un mélange d'éléments empruntés à l'archaïsme grec. Les pieds sont brisés. Il paraît que des figures analogues se rencontrent sur la côte de Syrie. Bien que la terre, d'un gris jaunâtre, dure et toute pointillée de petit gravier, ne soit pas celle qu'emploie ordinairement la fabrique de Kittion, G. Ceccaldi désignait ce fragment comme trouvé à *Larnaca*. — H. 0m,20.

107 à 114. — (*Pl.* 6, *fig.* 5 et 6.)— Style pseudo-égyptien de la Phénicie.— Un des types les plus communs parmi les terres cuites des Salines est celui des figures de femmes à la coiffure

(1) Plut., *Thes*, 20, 4. Voir aussi un petit groupe de pierre, Dœll, pl. IV, fig. 1.

égyptienne élargie, que nous avons déjà rencontrées dans la Phénicie du nord. (Cf. p. 71, nos 193, 194.) On ne saurait songer pourtant à une importation par le commerce; car la terre, fine et rose, est bien celle de la fabrique locale. Il existait évidemment à Kittion une succursale des ateliers phéniciens, qui reproduisait sur place ce style pseudo-égyptien élégant et affecté, venu tardivement de la Phénicie. Il ne paraît pas avoir pénétré dans l'intérieur de l'île; mais, dans la ville qui était le centre de la dynastie des Melek-iatan et des Poumiatan, il a pu très bien se perpétuer même jusqu'à la conquête macédonienne. C'est comme un dernier effort de la fabrique orientale pour maintenir, contre la concurrence des ateliers grecs, ses modèles surannés et ses types d'imitation. Les produits de la fabrique de Kittion sont d'un travail un peu plus sec que les modèles phéniciens correspondants; ils donnent aussi des variantes intéressantes.

D'abord les figures y sont souvent encore exécutées d'après l'ancien procédé du moulage en plein, avec revers plat : dans cette catégorie, nous avons une femme nue, les deux mains à la poitrine, dont le rapport avec l'éternelle Aphrodite orientale n'est pas douteux. — Parmi les statuettes creuses, qui appartiennent à une technique plus avancée, nous retrouvons le type, si commun en Phénicie, de la femme assise, avec la main appuyée sur le ventre, en signe de grossesse. — A Kittion, le même modèle est souvent complété par une figure d'enfant, ébauchée au pouce et collée après coup sur le sein maternel. — Le Musée Britannique possède un curieux groupe de ce type qui représente le sujet traditionnel des deux femmes enlacées. Il y a là certainement plusieurs représentations, qui, malgré le caractère égyptien des figures, doivent être rapportées aux cultes indigènes et que nous retrouverons plus nettement caractérisées dans les terres cuites grecques de la même ville. — H. 0m155 et 0m175.

115 à 118. — (*Pl.* 8, *fig.* 6.) — Suite du style pseudo-égyptien; sujets divers. — Il faut rattacher au même style pseudo-égyptien, qui paraît s'être maintenu à Kittion sous la

dynastie phénicienne, pendant tout le temps de la domination perse, plusieurs autres figurines estampées qui s'écartent du type spécial précédemment décrit. — Citons particulièrement une petite image grotesque du dieu égyptien *Bès :* le sarcophage d'Amathonte nous l'a déjà montré s'acclimatant à Chypre, après avoir passé par la Phénicie. — Une série de petites figures, assez communes dans la butte des Salines, représente un petit dieu, sous la forme d'un enfant nu, aux bras arqués et aux jambes torses, portant parfois au cou une sorte de *bulla;* c'est une imitation évidente du Ptah-embryon des Égyptiens, un véritable patèque, dans lequel nous devons reconnaître le dieu enfant du grand culte local, *Pygmæion* ou l'Adonis pygmée de Chypre. — Terre fine, rose ou jaunâtre. — H. 0^{m}11 à 0^{m}13.

119 à **122.**— Quatre autres figurines ou fragments de figurines se rattachant encore, de près ou de loin, à l'imitation tardive du style égyptien. On remarque particulièrement une statuette moulée en plein à revers plat, avec les bras tombants et le milieu du corps seul vêtu d'une sorte de *shenti.* — Terre rose ou rougeâtre.

III.

Fabrique grecque de Kittion.

On vient de voir où en était restée la fabrication locale des images de terre cuite dans la ville commerçante de Kittion, après plusieurs siècles de domination phénicienne : c'était une industrie de dévotion, routinière et sans art, produisant des ébauches enfantines, qui n'ont pas même la vive rusticité des maquettes façonnées par les potiers de l'intérieur, ou contrefaisant les contrefaçons, déjà si pauvres, que les Phéni-

ciens faisaient du style assyrien et surtout du style égyptien en décadence. Aussi la surprise est-elle grande, quand on voit entassés, en abondance, dans les mêmes sillons, des fragments merveilleux, attestant que, dans la même ville et à la même époque, il existait une fabrique grecque, supérieure peut-être à toutes celles que l'on a rencontrées jusqu'ici, même en Grèce, et qui porte assurément plus que toute autre le reflet de la haute époque hellénique. Pour la première fois, depuis que nous avons commencé l'étude des figurines antiques, nous nous trouvons en face de la vraie beauté grecque, qui vient ici au-devant de nous, sur la limite du monde oriental.

Ce qui est plus surprenant encore, c'est que la transition entre les deux classes de terres cuites est presque nulle. A peine aurons-nous à signaler quelques gauches imitations de l'archaïsme grec, tentées par l'ancienne fabrique indigène. Quant à l'archaïsme savant et raffiné, qui fut en Grèce la source du beau style, il n'est aussi que rarement et médiocrement représenté parmi les terres cuites de Kittion. Pour passer aux belles figurines grecques qui font la réputation de Larnaca, il y a un saut brusque, un abîme franchi d'un seul coup, en un mot, toute la distance qui sépare la barbarie du grand art. Cette coupure, beaucoup plus marquée dans la série des terres cuites cypriotes que dans la suite des figures de pierre calcaire, demande une explication.

On n'en peut douter, il y a eu un moment précis où des modeleurs, formés dans les ateliers de la Grèce, sont venus fonder à Kittion une école nouvelle, armée du goût supérieur qui faisait descendre jusque dans les industries les plus populaires la grandeur de l'art hellénique. Peut-être n'est-ce pas tout à fait le compte des archéologues qui voudraient mettre les artistes grecs à l'école des ateliers cypriotes. Seulement, il est juste de dire que les nouveaux venus, tout en renouvelant les types de la religion locale, s'attachèrent à en traduire l'esprit si particulier, par des créations, où le sentiment de la magnificence orientale s'associe, avec un rare bonheur, à la sublime pureté des formes grecques. De là, une

classe à part de superbes figures, dont le style, bien que profondément grec, reste propre à la fabrique de Kition et ne s'est encore retrouvé sur aucun autre point du monde antique.

Cette fabrique a produit surtout une admirable série de statuettes hiératiques (1), uniformes dans leur attitude et dans leur aspect général, mais variées à l'infini par l'ingénieuse combinaison des ornements et des symboles. Elles représentent des déesses, majestueusement assises sur des trônes, dont le haut dossier est décoré de larges acrotères bilobés. Sévèrement vêtues, la tête couverte d'un voile, mais charmantes, toutes parées de bijoux grecs, les cheveux élégamment relevés autour d'un bandeau saillant, elles y ajoutent d'ordinaire une haute coiffure. C'est la tiare assyrienne ou persique, qui s'est transformée sur leur front en une couronne à plusieurs étages, dont les ornements multiples changent presque avec chaque figure. Les variantes de la couronne s'accordent avec la diversité des gestes et des attributs pour désigner des divinités différentes et non pas exclusivement, comme le voudraient quelques antiquaires, la grande déesse de l'île, l'Aphrodite cypriote.

Les têtes étant presque toujours détachées, la difficulté est de reconnaître à quels corps elles se rapportaient. Il faut se défier, à cet égard, des figures recollées par les marchands; elles sont recomposées souvent avec des éléments disparates. On arrive cependant, par des comparaisons attentives, à reconstituer par la pensée plusieurs de ces curieuses images, qui rappellent si bien à nos yeux les grandes et nobles idoles qui trônaient dans les temples grecs.

D'après une tradition, dont on retrouve des exemples dans

---

(1) La collection de M. Piéridès de Larnaca, qui contient une importante série de ces figures a été cataloguée avec beaucoup de soin par un membre de notre École d'Athènes, M. E. Pottier, déjà connu par d'excellents travaux sur les vases et sur les terres cuites de la Grèce. Son travail, qui a été publié dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, 1879, p. 83, nous a fourni des points de comparaison très instructifs.

les terres cuites archaïques de la Grèce, la fabrique de Kition aimait aussi à entourer ses images religieuses de figures accessoires, qui, debout ou assises aux deux côtés du trône, formaient des groupes symétriquement disposés et complétaient l'idée symbolique. Beaucoup de petites têtes et de fragments doivent être rapportés à ces figures complémentaires, et nous aurons soin de les classer en conséquence. Plusieurs figurines de grande proportion montrent des combinaisons symboliques du même genre, introduites jusque dans l'ornementation du trône, à l'aide de petits sujets en relief, encadrés dans les acrotères.

L'usage de représenter des déesses assises, accostées de figures accessoires, remontait fort loin et se retrouve dans plusieurs terres cuites athéniennes de style très ancien (1); mais le goût de ces dispositions symétriques s'était conservé, à la belle époque de la statuaire grecque, dans quelques grandes images du culte. Pausanias en cite deux exemples remarquables, l'un à Mégalopolis, dans le sanctuaire éleusinien des Grandes Déesses, l'autre non loin de la même ville, dans l'enceinte sacrée de Despœna, déesse que les Arcadiens adoraient comme la fille de Déméter. Dans le dernier groupe, les deux déesses assises exactement enlacées, comme les nos 132 et 133 de Kition, étaient entourées de figures complémentaires, Artémis et le titan Anytos. L'autre composition montrait Coré et Déméter assises aussi, mais toutes les deux précédées de deux jeunes vierges portant des corbeilles de fleurs. Les deux groupes étaient l'œuvre du sculpteur messénien Damophon, qui paraît avoir associé, dans ses statues, les traditions hiératiques au beau style religieux de l'école de Phidias (2). L'exécution de ces groupes se rattache évidemment au mouvement de restauration des anciens sanctuaires, produit par le relèvement des villes de Mégalopolis et de Messène, en l'an 370 avant notre ère. On voit que la

(1) Stackelberg, *Die græber von Griechen*, vignette.
(2) Pausan, VII, 31, 1, et 37, 3.

grande sculpture religieuse gardait encore en Grèce, dans la première moitié du IVe siècle, des formes traditionnelles tout à fait analogues à celles que nous trouvons dans les terres cuites de Larnaca.

Le rapprochement chronologique est intéressant pour l'histoire de la fabrique de Kittion. Toutefois, plusieurs des plus belles figures sorties de ses ateliers semblent remonter plus haut que cette date : car elles offrent tous les caractères de la grande époque grecque et touchent même, par la sévérité de l'exécution, aux traditions antérieures. Il faut étudier surtout sous ce rapport : — 1° le fragment de grande figure drapée n° 143, remarquable par un mélange de largeur et de rigidité, qui se ressent de la raideur un peu âpre du vieux style ; — 2° l'admirable tête de jeune femme n° 166, dont les grands traits, les paupières profondes, le menton puissant et ferme rappellent les vierges athéniennes de la frise du Parthénon ; — 3° la belle tête d'Aphrodite à la haute couronne n° 150, d'un type grandiose, mais déjà plus adouci ; — 4° le torse de femme au sein découvert, n° 194, dont les formes superbes, les draperies traitées avec une grâce et une liberté magistrales, font penser aux Parques de Phidias. Les charmantes terres cuites de la Cyrénaïque, celles même de Tanagre, il faut bien le dire, n'offrent rien ou presque rien de comparable, et qui se tienne aussi près du grand style de la sculpture grecque. C'est là ce qui fait, pour l'histoire de l'art, l'importance jusqu'ici exceptionnelle des fragments recueillis dans les monceaux de décombres des Salines.

A partir de cette époque, l'art grec, fortement implanté dans les ateliers de Kittion, continua d'y fleurir avec une activité incessante, en suivant toutes les transformations du goût, jusqu'au temps de la décadence. Les anciens types hiératiques y restèrent longtemps en faveur : car on en trouve plus d'un exemplaire où les formes traditionnelles cachent mal l'affaiblissement de l'exécution et du style ; mais, à côté de ces anciens modèles, se montrent des types nouveaux, d'une conception plus libre et plus variée. Il est tel fragment de figurine, coquettement enveloppée dans son manteau, où se

montre la grâce animée, l'exquise distinction des plus jolies terres cuites de Tanagre ou de Cyrène. Nombre de morceaux, exécutés, tantôt avec une finesse aimable et facile, tantôt avec une élégance affectée, appartiennent à un art encore plus récent. Toutefois les ateliers de Kittion ne paraissent pas s'être largement associés au mouvement de renaissance de l'art grec qui s'opéra, particulièrement dans les écoles asiatiques, sous la domination romaine, vers le siècle d'Auguste. Il semble qu'ils laissèrent alors l'activité productrice passer aux ateliers de l'Asie-Mineure et particulièrement à ceux de Tarse.

Au sujet des types divins représentés par la fabrique grecque de Kittion, il y a aussi quelques observations qui se présentent à l'esprit. Ces milliers de débris sont loin de se partager également entre tous les dieux de l'Olympe hellénique. Ils témoignent d'une préférence exclusive pour certaines divinités, et, de parti pris, ils semblent en laisser d'autres de côté, même parmi les plus augustes. D'abord, comme nous aurons souvent l'occasion de le remarquer à propos des terres cuites, les types féminins sont en grande majorité; puis, à Kittion, c'est le cycle d'Aphrodite et ensuite le cycle de Déméter qui fournissent presque tous les sujets. Sans doute, la prépondérance des religions locales est pour beaucoup dans cette inégalité ; mais il faut admettre en outre que l'usage des figurines de terre cuite était lié plus particulièrement aux rites et aux solennités de quelques cultes déterminés. Les cultes enthousiastes et mystiques, d'introduction relativement récente, en faisaient, croyons-nous, une consommation bien plus grande que les anciens cultes helléniques. Il n'en est que plus remarquable de ne rencontrer à Kittion aucune trace du cycle de Bacchus, si largement représenté dans d'autres gisements de débris céramiques ; je ne sais vraiment pas si l'on y a jamais signalé un seul emblême dionysiaque, même un fragment de couronne de lierre ou de vigne. Cela tient à la profonde différence d'origine qui existait entre le culte sémitique d'Aphrodite et le culte thraco-phrygien de Bacchus, différence qui sépara longtemps les deux religions par une sorte d'incompatibilité.

Si l'on cherche maintenant, à travers la diversité des sujets et la succession des époques, les caractères généraux de la fabrique de Kittion, on peut dire qu'elle se distingue par le mérite soutenu de la technique et du style. Ses modèles, très arrêtés, sont presque toujours d'un excellent dessin. Dans les beaux exemples, l'exécution est remarquablement ferme, soignée, consciencieuse ; elle a cette largeur unie à la précision, où se reconnaît le travail grec.

L'argile, préparée en plaques épaisses, est poussée fortement dans un moule profond à une seule pièce, ce qui donne une face d'un relief énergique, faisant presque l'illusion de la ronde bosse. Puis une seconde plaque de terre, découpée selon le contour général de l'image et percée d'un trou d'évent circulaire, est appliquée derrière la figurine dont elle clôt la cavité par un revers plat. La partie inférieure reste ouverte et forme par le développement de ses bords la seule base de la statuette. Ce n'est que dans les ouvrages du style le plus libre et le plus avancé, que l'on trouve l'emploi du moule à deux, parfois même à trois pièces, avec l'usage de parties rapportées comme dans la figurine n° 233, dont le manteau est drapé de manière à ménager un collet circulaire, où la tête s'ajustait dans un trou carré.

La tradition de cette école est du reste de laisser au moule la plus grande part possible dans le travail : l'ébauchoir, habilement, mais discrètement manié, n'intervient que pour réparer ou raviver les parties imparfaitement venues. Il est très rare aussi que les figurines conservent des traces de couleur ou d'un enduit blanc destiné à la recevoir ; le fait n'est cependant pas sans exemple : il est probable que souvent la terre, à cause de son grain serré, n'a pas retenu la décoration peinte. Elle est d'ailleurs elle-même d'une belle couleur rose, d'un ton mat à la surface, d'une pâte douce, mais consistante et finement grenue à la cassure, sans mélange isible de gravier ni de paillettes. Quelques spécimens d'un gris clair sont des exceptions. I faut aussi noter la pesanteur relative des petites images; elle est due à l'épaisseur des parois, qui est un des caractères de la fabrique.

Revenons en terminant sur une question qui s'est posée d'elle-même, plusieurs fois, au milieu des observations qui précèdent. Si l'on avait rencontré une pareille mine de fragments de la belle époque, dans une des villes de Chypre où l'élément hellénique était dominant, à Salamis par exemple (1), le fait paraîtrait naturel.

Ce qui semble au premier abord une sorte de contradiction historique, c'est de trouver ces petits chefs-d'œuvre de la plastique grecque, à Kittion, qui resta, jusqu'au dernier jour de la domination perse, en 332, le siège de l'influence phénicienne dans l'île. Or, le style de beaucoup d'entre eux est cer-

---

(1) Les terres cuites de Salamis sont encore très peu connues. Je dois cependant à l'obligeance de M. Dozon, consul de France, la connaissance d'un certain nombre de figurines de cette région, recueillies sur place et photographiées par M. O. Richter (cf. p. 168 note 2). J'y ai reconnu les types suivants :

1° Des maquettes primitives en forme de colonne pleine, aux bras relevés en croissant, comme les nos 5 à 15, mais de proportions plus courtes et plus ramassées.

2e Des figurines grossières en forme de colonnes creuses, tenant des coupes, etc., comme les nos 93 à 104 de Larnaca.

3° Un fragment d'un groupe égyptisant (scène d'accouchement) semblable au n° 105.

4° Plusieurs têtes détachées à tenon conique, à barbiche et à bonnet plié, analogues aux nos 103, 104 de Larnaca, et se rapportant, pour la fabrication et pour le style, à la série égypto-phénicienne, relativement récente.

5e Un seul débris d'acrotère bilobé, provenant très certainement d'une figure de déesse assise, de beau style grec, de la même nature que celles de Kittion. Il est donc possible que le même style ait fleuri aussi à Salamis ; mais le gisement de ces fragments n'a pas encore été découvert.

6° Plusieurs figurines funéraires d'un style élégant et facile, appartenant à une période avancée de l'époque grecque (jeunes femmes drapées ou voilées, fillettes écrivant sur des tablettes, jeunes garçons demi-nus qui relèvent leur vêtement). Le caractère en est généralement moins ancien que celui des terres cuites grecques de Kittion et se rapproche du style courant de la Cyrénaïque.

Malgré ces différences, les figurines de Salamis paraissent ressembler beaucoup plus à celles de Kittion qu'à celles des anciennes fabriques de l'intérieur de l'île.

tainement antérieur à la soumission de Chypre à Alexandre ; c'est à peine s'il permet de songer à l'époque de la révolte d'Evagoras (391-382); encore n'est-il pas probable que ce prince, pendant les dix années de sa domination, ait occupé Kittion, qui servit de point de débarquement aux Perses dans leur retour offensif contre lui.

Nous avons encore là un de ces problèmes que l'histoire ordinaire ne suffit pas à expliquer.

Il faut en chercher la solution dans le développement général de la civilisation et des arts, dont les voies sont souvent plus directes et plus promptes que celles de la politique et de la guerre. Kittion avait grandi par la protection des Perses, au détriment des autres villes, jusqu'à devenir une sorte de capitale et la grande place maritime de l'île. L'importance du marché y attira, inévitablement et malgré toutes les restrictions, un grand nombre de Grecs, non seulement les Grecs cypriotes, mais ceux du dehors, les Grecs asiatiques surtout, sujets du Grand-Roi au même titre que les Phéniciens. Que ces Grecs aient eu de très bonne heure, près de la *Marine*, leur quartier à eux, avec leurs temples, leurs confréries religieuses et leurs industries nationales, rien de plus conforme à l'usage de l'antiquité. D'un autre côté, il est impossible que la présence de ce foyer de culture hellénique n'ait pas commencé, dès la fin du v^e^ siècle, à exercer une action profonde sur les couches supérieures de la riche et intelligente population phénicienne qui était maîtresse de la cité. Ainsi s'explique que la ville la plus phénicienne de Chypre se soit trouvée aussi, à un certain moment, celle qui était le plus pénétrée d'hellénisme.

Pline rapporte qu'un fondeur du nom de Styppax, originaire de Chypre, avait exécuté à Athènes, pour Périclès, la célèbre statue du *Splanchnoptès*, représentant un esclave qui soufflait le feu du sacrifice (1). L'idée ne viendra à personne que cette statue, placée parmi les offrandes de l'Acropole, au

(1) Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 8, 19. Cf. ibid., XXII, 17, 20.

plus beau temps de l'art grec, fût un ouvrage de l'ancienne école cypriote. Il est certain que Styppax s'était perfectionné ou, pour mieux dire, transformé en Grèce, de manière à devenir un maître capable de placer ses ouvrages à côté de ceux des Phidias et des Alcamène. Or, un pareil fait ne saurait être isolé : il prouve que des relations existaient, dès cette haute époque, entre Chypre et les ateliers athéniens, et nos terres cuites ne laissent aucun doute à cet égard.

La ville maritime de Kittion était mieux placée que les autres pour profiter de ces rapports. La faveur marquée avec laquelle ses trafiquants établis à Athènes obtiennent du peuple athénien, en 333, la fondation d'un sanctuaire de l'Aphrodite de Chypre (1), montre que les rapports entre les deux villes étaient anciens et suivis.

La curieuse histoire du philosophe Zénon, qui se place vers la même époque, n'est aussi, en somme, qu'un épisode des communications incessantes que le commerce avait établies entre Athènes et Kittion. Toutefois, pour que le fils de Mnaséas, le marchand kittien au teint brûlé, « le Phénicien (2) », comme on l'appelait par raillerie, naufragé avec sa cargaison de pourpre sur la côte du Pirée, ait pu, au bout d'un certain nombre d'années, ouvrir une école de philosophie à Athènes et y devenir le fondateur de la secte stoïcienne, il fallait qu'il eût trouvé antérieurement, dans sa ville natale, un milieu d'éducation déjà tout hellénique (3).

Nos belles terres cuites ne laissent pas douter, en effet, que la vie grecque et le goût des arts de la Grèce ne fussent déjà très développés au IVe siècle dans la population de Kittion.

On voit par là combien les études minutieuses auxquelles

---

(1) Ce décret nous est conservé par une ancienne inscription, C. I. A., II, 158.

(2) Φοινικίδιον.

(3) Diogène-Laërce, *Vit. philosoph.*, VII, 1, 8-10. Il y a surtout la curieuse anecdote qui montre Zénon, dès sa première visite à Athènes, s'arrêtant dans la boutique d'un libraire et y écoutant la lecture des *Mémorables* de Xénophon (*ibid.*, 3).

nous nous livrons concourent à la connaissance générale de la civilisation antique ; les fragments que nous allons décrire deviennent des témoins qui expliquent et confirment l'un des faits importants de l'histoire des idées dans l'antiquité.

A. — *Figurines influencées par l'archaïsme grec.*

123 à 125. — Cette série, comme je l'ai dit, est très peu nombreuse parmi les terres cuites de *Larnaca;* elle se compose surtout de représentations de déesses mères ou nourrices. L'une d'elles, malgré sa stéphané, ses boucles de cheveux à la mode ionienne et son péplos rabattu sur la poitrine, n'est pas plus avancée pour la technique et pour le style, que les grossières imitations du style égyptien. Terre rose. Haut. du fragment, 0^{m},12. — Une autre, qui tient presque horizontalement devant elle un enfant coiffé d'un bonnet asiatique, n'est encore, comme la précédente, qu'un fragment de figurine massive à revers plat. Terre jaunâtre. H. 0^{m},11.

126. — Déesse courotrophe, assise sur un trône à pieds de sphinx. Elle porte sur ses genoux, dans le repli de son voile, une fillette, voilée aussi d'une sorte de longue capeline et qui joue avec le triple collier de sa divine nourrice. C'est un moulage creux à revers plat, où le style s'est déjà hellénisé à demi. Pièce intacte provenant de la collection Albert Barre. (*Catal.* n° 162.) — Terre rose. — H. 0^{m}.15.

27. — Aphrodite, vêtue du péplos transversal, relève un pan de sa robe plissée et de l'autre main tient un fruit ou un bouton de fleur. On est encore bien loin de l'exquise élégance que l'archaïsme grec a donnée à ce type consacré. Fragment de figurine pleine. — Terre jaunâtre. — H. 0^{m},14.

128 à 131. — (*Pl.* 14, *fig.* 1). — Parmi plusieurs petites têtes détachées, on remarque une tête de femme aux cheveux

bouclés sur le front et surmontés d'une très large stéphané. C'est le fragment qui se rapproche le plus du style éginétique. Le cou porte la place d'un trou cylindrique, qui devait traverser verticalement presque toute la hauteur de la figurine massive. — Terre d'un rose vif. — H. 0m,08.

B. — *Beau style hiératique.*

132, 133. — (*Pl.* 16, *fig.* 1.) — Déméter et Coré. — Pour classer les nombreux fragments qui forment la série du beau style hiératique, je prendrai comme point de départ de toute interprétation un petit groupe qui représente deux déesses presque semblables, assises ensemble sur un même trône. Le Louvre en possède deux exemplaires qui, par exception et sans doute à cause de leur petitesse, ont conservé leurs têtes à peu près intactes. L'un provient de G. Ceccaldi, l'autre de la collection Albert Barre (*Catal.* n° 169). Rien que l'existence d'un pareil groupe montre tout d'abord que les types créés par la fabrique grecque de Kittion ne sauraient se rapporter uniquement à l'Aphrodite de Chypre. Les deux déesses sont voilées par-dessus leurs hautes coiffures, faites d'un ouvrage de vannerie; un second voile, étendu entre elles, achève de faire reconnaître Déméter et Coré, qui se tiennent enlacées, la mère passant son bras sur l'épaule de sa fille, comme dans le groupe arcadien décrit par Pausanias (Cf. p. 176) : la première, placée à droite, est caractérisée par la phiale à libations, la seconde, par la fleur, qu'elle tient contre sa poitrine. Le groupe pseudo-égyptien de Kittion cité à la page 172 et le groupe rhodien primitif n° 28 doivent être

---

(1) Un groupe semblable de Kittion se trouve au musée de Berlin, *Archæologische Zeitung*, 1871, p. 123, n° 15 des terres cuites provenant de M. Piéridès. Cf. ibid., les fragments 11, 12 et 34. Deux autres groupes sont restés en la possession de M. Piéridès à Larnaca (nos 11 et 12 du Catalogue de M. Pottier).

considérés comme les antécédents de ce groupe grec. — Haut. 0,15 et 0,12.

134 à **139**. — (*Pl.* 16, *fig.* 2, 3, 4.) — Les gestes et les attributs du groupe précédent, surtout la nature de la tiare, tressée en corbeille comme un véritable *calathos*, permettent de classer dans le même cycle de Déméter et de Perséphone un certain nombre de fragments et de têtes détachées qui appartenaient soit à des groupes semblables, soit à des figurines séparées des deux déesses, souvent d'assez grande proportion. Dans cette série, le voile, au lieu d'être posé directement sur la tête, recouvre d'ordinaire la corbeille mystique, avec les fleurs ou les épis dont elle est surmontée. La tête n° 135 donne très nettement les détails du calathos tressé, et aussi du diadème autour duquel sont élégamment relevés les cheveux de la plupart de ces déesses cypriotes; on voit très bien que c'est une petite écharpe pliée ou *mitra*, qui peut se serrer par un nœud sur le front.

Même en dehors des inscriptions inexactement déchiffrées de la *Déméter Paralia*, on ne peut douter que le culte des Grandes-Déesses ne fût en honneur à Kittion, au moins parmi la population grecque. Dans le sanctuaire d'Aphrodite, consacré au Pirée par les marchands de Kittion, nous voyons ériger une statuette de Déméter (1). La légende d'Adonis suppose d'ailleurs une déesse souterraine, analogue à Perséphone, comme rivale d'Aphrodite. Enfin, le développement de la religion des mystères dans l'île de Chypre est prouvé par une inscription de Paphos de l'époque romaine, qui donne à une femme le titre de grande-prêtresse du culte de Déméter, dans toute l'île, ἡ ἀρχιέρεια τῶν κατὰ Κύπρον Δήμητρος ἱερῶν (2).

140 à **170**. — (*Pl.* 15, *fig.* 1; *Pl.* 16, *fig.* 5 et 6.) — Aphrodite. — Les représentations du cycle de Déméter étant

(1) *Bullet. Corresp. hellén.*, III, p. 510, article de M. Foucart.
(2) Le Bas, *Voy. archéol.*, 2799.

mises à part, nous arrivons à déterminer avec plus de certitude les caractères qui permettent de reconnaître, parmi tant de figures assises, presque semblables par la parure et le vêtement, la grande déesse de Chypre, Aphrodite. Il est impossible de ne pas lui attribuer les nombreuses images brisées et jusqu'aux moindres fragments, qui se rapportent à une déesse tenant de la main droite une pomme et cachant mystérieusement sous son voile sa main gauche portée à son sein (1). Il y a même une série de figurines où ce geste traditionnel des anciennes idoles orientales, ainsi adouci et poétisé par le beau sentiment de l'art grec, tient lieu de tout autre attribut. On remarquera que c'est justement le type qui entre dans les belles compositions symétriques, où le trône de la déesse assise est accosté de deux jeunes filles debout, tenant des coffrets de toilette. Nous croyons devoir attribuer aussi au type d'Aphrodite les belles têtes dont la haute tiare, formée de couronnes de fleurs superposées, décorée de rosaces, de palmettes ou de sphinx éployés, souvent aussi découpée de créneaux, dentelés à l'orientale, est ordinairement posée sur le voile. Le musée possède quelques fragments de ces couronnes qui appartenaient à des terres cuites de grande proportion Plusieurs têtes de déesses dont le voile et la couronne sont détachés ou brisés, méritent par la beauté de leur type, d'être classées dans la même série, notamment l'admirable tête n° 166, dont il a été déjà question plus haut pour la technique et pour le style.

171 à 174. — (*Pl.* 15, *fig.* 4 et 5.) — Aphrodite et Adonis. — Il faut encore reconnaître l'Aphrodite de Chypre dans un précieux fragment de figurine qui représente une déesse assise, analogue aux précédentes, tenant la pomme et portant sur ses genoux un jeune enfant nu, coiffé du bonnet phrygien ou asiatique. C'est la forme que les modeleurs grecs ont donnée

---

(1) *Cf.* le n° 2 de M. Pottier.

à l'Adonis enfant, appelé *Pygmaion* dans la légende de l'île (1). Par sa coiffure et par la position de sa jambe repliée, il réunit les caractères des autres petits dieux, Horus enfant Iacchus et Atys; mais sa nudité et la présence de la pomme ne permettent pas, croyons-nous, de songer ici au mythe de Cybèle, qui n'était d'ailleurs qu'une variante phrygienne de celui d'Aphrodite et d'Adonis. — H. 0,14.

Au même cycle appartiennent trois fragments, représentant une femme debout, vêtue à la grecque, qui tient et semble conduire par la main un enfant en costume asiatique : l'état incomplet des figures ne permet pas de décider s'il s'agit du départ ou du retour d'Adonis. — H. du principal fragm. 0,14.

Je ne puis me dispenser de mentionner, comme terme de comparaison, un autre groupe de Kition, dont j'ai trouvé plusieurs exemplaires au Musée Britannique (5) et dans des collections privées; un enfant nu, la tête découverte, semble se débattre sur les genoux d'une déesse assise, qui le retient en le serrant au poignet. Cette composition pourrait bien représenter la contre-partie du groupe n° 171, le moment où Adonis est retenu dans les Enfers par la déesse Perséphone.

175. — Aphrodite ou Cybèle. — Le Louvre possède encore un petit torse de déesse assise, représentée avec un grand tympanon, qu'elle soutient majestueusement de la main droite, et avec la phiale dans l'autre main (3). Grâce à la parenté des deux légendes, il est très possible que Cybèle ait figuré à côté d'Aphrodite, dans la série des déesses de Kition. Toutefois, il ne faut pas oublier qu'Aphrodite jouait dans la mythologie

(1) Hésych., à ce mot.

(2) *Synops.*, II vase room., p. 84, n° 19.

(3) Figurine semblable au musée de Berlin (*Archæol. Zeit.*, 1871, p. 23, n° 14 des t. c. Piéridès). Le n° 8 de la liste de M. Pottier, qui tient à la fois une pomme de la main gauche et un tymphanon de la main droite, confirme l'identification de Cybèle et d'Aphrodite. Un fragment de Larnaca au British Museum montre le tympanon d'une déesse semblable et au-dessous un Éros tenant le thymiatérion.

de Chypre le rôle d'une Grande-Déesse, et qu'elle s'y confondait aussi avec la déesse bachique Ariadne, sous le nom d'Ariadne-Aphrodite ; ces raisons et le caractère oriental de son culte avaient pu, dans certains cas, lui faire donner comme attribut le tympanon, si souvent placé dans les mains des petites idoles de style asiatique. Ce fragment provient d'un lot de terres cuites formé aux *Salines* conjointement avec la collection de M. de Maricourt. — Terre grise. — H. 0,10.

176 à 179. — (*Pl.* 17, *fig.* 7). — Pour ne pas multiplier les divisions, nous rangerons dans la même série intermédiaire quatre petits fragments de figurines d'enfants ou d'adolescents portant la coiffure orientale et que l'on peut rapporter soit au type d'Atys, soit à celui d'Adonis. L'un d'eux élève au-dessus de sa tête ses mains jointes et ses bras couverts de longues manches ; c'est le mouvement d'une danse asiatique représentée par d'autres terres cuites et aussi par les vases peints (cf. *Pl.* 37 *fig.* 1) Un autre, coiffé à la mode des Perses servait d'appui à une figure dont la main repose encore sur sa tête.

180. — (*Pl.* 17, *fig.* 3.) — Quant à l'Artémis Paralia de Kittion, un seul fragment, à ma connaissance, nous en conserverait l'image. C'est un torse de déesse, représentée debout ; l'on ne voit du moins aucune trace de trône ; elle tient une fleur de la main droite et de l'autre main porte un jeune faon (1). Ce double symbolisme, emprunté à la végétation et à la vie animale, se retrouve au musée du Louvre dans un autre Artémis gréco-cypriote, dont les images de pierre calcaire ont été trouvées à Pyla par M. Lang ; la déesse couronnée de fleurs et coiffée comme une Aphrodite, serre une chèvre sauvage sous son bras gauche et de la main droite tient un bouquet de trois grenades ; le carquois et l'arc dans

(1) Cf. le fragment de l'Antiquarium de Berlin (*Archeol. Zeit.* 1871, p. 23, n° 32 des t. c. Piéridès).

son fourreau, suspendus à l'épaule de la chasseresse, ne laissent d'ailleurs aucun doute sur la signification mythologique de cette représentation (1). — H. 0,06

181 à 184. — *Pl.* 17, *fig.* 1 et 2). — Déesse voilée. — Sur le trône orné d'acrotères, qui caractérise les déesses des Kittiens, est assise parfois une remarquable figure de femme, à la physionomie grave et mystérieuse, sans autre attribut que le voile ou calyptra qui l'enveloppe de la tête aux pieds, couvrant sa main droite relevée vers le cou, masquant sa bouche et laissant paraître seulement le nez et les yeux. Le Louvre possède de ce type un torse d'assez grande proportion, provenant des mêmes fouilles que la collection de Maricourt, — une belle tête de la collection Paravey (*Catal.* n° 253), qui s'y rajuste presque exactement, — et deux têtes beaucoup plus petites, également voilées sur la bouche; un fragment de la collection de Maricourt m'a prouvé que ces petites figures voilées étaient assises, comme les plus grandes, sur le trône à acrotères (2). — On peut hésiter ici entre la Déméter voilée pleurant le rapt de sa fille ou l'Aphrodite voilée en deuil d'Adonis, telle qu'on l'adorait sur le mont Liban et à Byblos, d'où son culte avait passé dans l'île de Chypre et particulièrement à Amathonte (3). La tête du Louvre, par la sévérité des traits, favorise la première hypothèse. Ce qui ne saurait être contesté, c'est que cette belle et touchante figure de la femme voilée, un des types que nous trouverons reproduits avec le plus de faveur dans les ateliers des coroplastes, avait, pour les Grecs de Kittion, tous les caractères d'une représentation mythologique et d'une image du culte. Voir ce que nous avons

(1) La relation du culte d'Artémis avec celui de l'Aphrodite de Chypre peut s'établir par ce fait que *Nana*, forme orientale d'Artémis, était considérée comme la mère d'Attis, forme phrygienne d'Adonis. Arnob. *Adv. Gent.* V. 6, 3. Coumanoudis, *Inscr. gr.* 33. Le Bas, n° 2725. Cf. p. 164.

(2) Cf. les nos 65 et 66 de M. Pottier.

(3) Cf. *Gazette archéologique*. vol. I, p. 97, pl. XXVI.

déja dit à ce sujet à propos des fragments du même type que possède M. Eugène Piot (*Recherches sur les figures de femmes voilées* dans les *Monuments grecs* 1874, p. 7; cf. p. 22, note 1, et 1876, p. 5 et 6). — Haut. du torse 0,15; de la tête 0,05.

185 à 192. — Autres figures voilées. — Nous ne chercherons pas à déterminer quelques jolies têtes détachées, dont le voile est disposé de diverses manières et d'autres fragments de figurines voilées qui appartiennent à une époque moins ancienne de la fabrique de Kittion. — On remarquera cependant trois exemplaires d'une même figurine pleine à revers plat, qui représente une femme debout, dont la coiffure en pointe est recouverte jusqu'aux yeux d'un voile épais, qu'elle ramène de la main, avec une intention très marquée, comme pour se fermer la bouche (1). Ce geste se trouve reproduit, avec une singulière énergie et même avec une exagération comique, dans toute une série de terres cuites, particulièrement par une remarquable figurine d'Athènes, autrefois en la possession de M. Léon de Laborde (2). Je crois qu'il dérive de l'ancien type de la Déméter silencieuse et voilée, mais que les figurines de ce genre ont fini par devenir des espèces d'amulettes, comme symboles du silence religieux et par conséquent du bon augure. — Haut. 0,11.

C. — *Grand style attique.*

193 à 195. — (*Pl.* 17, *fig.* 4 et 5.) — Fragments d'un groupe mythologique de grand style. — L'examen minutieux des fragments de Larnaca m'a conduit à une découverte intéressante. J'ai acquis la certitude qu'un magnifique groupe de terre cuite, déjà publié, la plus belle composition peut-être

---

(1) Une figurine semblable de la collection Paravey portait au revers, gravées avant la cuisson, les lettres AΘE (*Catal.*, n° 247. De Witte).
(2) *Rev. archéol.* anc. sér. V, p. 651, pl. 105.

qui soit sortie des mains des anciens coroplastes, se retrouvait dans la fabrique grecque de Kition. On en peut voir la reproduction dans l'ouvrage de Stackelberg; le texte le donne comme d'origine athénienne (1). Ce groupe est composé de deux femmes debout : l'une, accoudée sur l'épaule de sa compagne, la jambe gauche croisée en avant, le sein droit découvert, les cheveux rassemblés sur la tête en un large nœud, tient de la main droite un miroir abaissé et présente tous les caractères d'une Aphrodite ; l'autre, enveloppée de longs voiles qu'elle écarte à demi, laissant voir son visage et ses épaules couvertes d'une tunique fendue à l'orientale, s'appuie contre un pilastre, sur lequel se dresse l'idole archaïque d'une déesse, qui porte sa main droite à sa poitrine et sa main gauche au pan de sa robe (2). Pour le style, c'est la fière désinvolture, la grâce large et puissante que l'on retrouve dans les frontons du Parthénon. Le sujet, en dehors de l'opinion surannée qui croyait y reconnaître une scène d'initiation, permet deux hypothèses : on peut songer à un groupe d'Aphrodite et de Perséphone réconciliées; mais j'y reconnaîtrais plutôt une représentation de la double Aphrodite : l'Aphrodite voilée, celle que l'on appelait Ourania ou Morpho, qui serait à la fois réunie et opposée à l'Aphrodite populaire ou Pandémos. Ce dédoublement de l'Aphrodite vulgaire et de l'Aphrodite céleste était un des thèmes favoris de la littérature socratique et platonicienne à Athènes au IVe siècle et aussi de la grande sculpture à la même époque (3).

Voici maintenant le point où le problème se complique : j'ai

---

(1) Stackelberg, *Græber von Griechen*, pl. XLIX.

(2) M. Pottier (n° 13 de sa liste) signale deux têtes de la collection Piéridès à Larnaca, qui appartiennent évidemment à un groupe du même genre. M. Dozon a bien voulu m'en communiquer une photographie et un dessin, qui indiquent un groupe plus petit et d'une époque plus avancée; la femme de droite est voilée sur la bouche, et son voile recouvre une chevelure en pointe, qui apparaît assez tardivement dans les terres cuites grecques (cf. nos 189-192).

(3) Platon, *Banquet*, 180, 181; cf. Xénophon, *Banquet*, VIII, 9. On connaît les célèbres statues de Phidias et de Scopas (Paus., VI, 25, 1

reconnu, parmi nos terres cuites de Larnaca, trois fragments qui proviennent certainement du même groupe et qui appartiennent à la première des deux figures. — 1° La tête aux cheveux noués comme ceux de l'Apollon Pourtalès, avec la main sur laquelle elle s'appuie, débris provenant de la collection Paravey (*Catal.* n° 248) ; — 2° un magnifique torse au sein droit découvert, à la tunique collante, que nous avons déjà signalé page 177 ; il présente seulement dans la position du bras gauche une de ces variantes qui sont fréquentes dans la fabrication des terres cuites ; mais on voit parfaitement au revers une partie du grand trou d'évent de forme carrée qui s'étendait à la seconde figure : ce beau fragment a été rapporté de Larnaca par M. G. Ceccaldi. J'ai de plus reconnu, dans une collection privée, un autre torse semblable, également de Larnaca, dans lequel le mouvement de la figure qui s'accoude est très nettement indiqué.—3° Enfin, un très beau fragment de la jambe gauche croisée, identique de point en point au morceau correspondant du groupe de Stackelberg, et recueilli aussi à Larnaca par M. G. Ceccaldi.

Que la belle épreuve du même groupe publiée par Stackelberg ait été réellement trouvée à Athènes, cela n'a rien d'impossible ; elle est certainement trop intacte et trop bien conservée pour avoir été ramassée parmi les tessons des *Salines*. L'influence du grand style de la sculpture attique sur cette remarquable composition est d'ailleurs incontestable. Seulement les terres cuites sorties des ateliers d'Athènes n'ont pas généralement ce caractère de fabrication. Au contraire, les débris dont je signale la présence parmi les fragments de Larnaca, ne se séparent pas des autres produits de la fabrique grecque de Kittion ; ce sont les mêmes procédés, c'est aussi la même terre, bien que, dans ces figures de très beau style, la pâte soit plus fine et plus serrée qu'à l'ordinaire, un peu luisante à la surface et d'un ton plus pâle,

---

et 2) ; cf. le double temple d Aphrodite et de Morpho à Sparte (Paus. *III*, 16, 10).

tirant sur le chamois clair. Faut-il donc supposer que ce modèle aurait été créé par les coroplastes grecs de Kittion, sous l'influence de l'école attique et porté à Athènes, peut-être à l'occasion du culte de l'Aphrodite cypriote, établi au Pirée par les marchands kittiens ? Ou bien devons-nous croire que les ateliers d'Athènes, à la plus belle époque de leur développement, ont fourni à la fabrique grecque de Kittion, des modeleurs et même des moules ? La dernière supposition est assurément la plus simple et la plus vraisemblable. De toute manière, c'est un exemple remarquable des relations qui existaient entre cette fabrique et la grande école athénienne, vers le temps où un statuaire, originaire de Chypre, Styppax, faisait partie du groupe d'artistes qui entourait Périclès. — H. du torse 0,08.

196, 197. — Deux autres fragments du même style : la partie inférieure d'une figurine de femme avec les beaux plis tombant de la tunique, et un débris de torse demi-nu, d'une facture large, paraissant provenir encore d'une Aphrodite. — H. 0,12 et 0,13.

198, 199. — (*Pl.* 41, *fig.* 3.) — Aphrodite au livre. — Au style large et fin de l'école attique se rattache encore un très petit groupe, qui représente une femme à la tunique plissée, assise sur un rocher, tenant un livre ouvert sur ses genoux, accompagnée d'un Amour ailé qui porte l'œnochoé et la phiale. Les deux têtes sont brisées ; mais on reconnaît encore Aphrodite au mouvement de la déesse, qui relevait son manteau pour s'en voiler la tête, geste consacré, qui caractérise particulièrement l'Aphrodite céleste. En dépit des amateurs de sujets de genre, la présence du livre n'est pas ici une tadaise pseudo-anacréontique, mais une traduction de l'idée orphique qui faisait d'Aphrodite « la plus ancienne des Parques» (1). — H.0,09.

(1) Pausan. I, 19,2.

Le British Muséum possède un fragment d'un autre groupe de Kittion, analogue au groupe hiératique de Déméter et de Koré précédemment décrit : les deux déesses, assises côte à côte, ont sur leurs genoux l'une un livre, l'autre un *volumen* à demi déroulé : que ce soient deux Parques ou les deux déesses *Thesmophores*, le caractère mythologique de ces divines liseuses est manifeste (1). — Nous retrouverons plus loin une variante de l'*Aphrodite au livre* dans un très beau groupe de la Cyrénaïque, (cf. *Pl.* 41, *fig.* 1). qui procède aussi du grand style de la sculpture athénienne. Or nos fragments de Kittion nous montrent une tête de femme aux cheveux relevés en un haut chignon (n° 199), fragment identiquement pareil à la tête de la déesse dans le groupe cyrénéen. C'est un nouvel exemple des communications qui existaient, à la belle époque de l'art, entre des fabriques grecques séparées quelquefois par de grandes distances.

D. — *Suite du style hiératique.*

200 à 221. — Figures complémentaires de groupes hiératiques ; symboles et fragments divers. — On a vu plus haut que l'image hiératique d'Aphrodite était souvent accostée de deux figures placées symétriquement sur les côtés de son trône. Le Louvre possède un certain nombre de fragments de ces figures accessoires, qu'il ne faut pas confondre avec ceux des figures principales (2). Ce sont principalement des torses de

---

(1) *Synopsis of the British Museum*, second vase room., pl. II, p. 83 (table, case L., n° 15).

(2) Voir le groupe complet, Cesnola, *Cyprus*, p. 50. — Cf. le Catalogue Cesnola de 1870, n° 158 (avec la photographie); ici la tête de la déesse est évidemment rapportée et provient d'une figure appartenant au type de Déméter; une restauration semblable a fait une Aphrodite de la figure accessoire n° 159. Un groupe semblable de Kittion se trouve au musée de Berlin (*Archéol. Zeit.*, 1871, p. 123, n° 2 des terres cuites Piéridès); un autre (sans la tête) dans une collection privée sortie des mêmes fouilles que la collection de Maricourt.

femmes debout, ramenant d'une main les plis de leur tunique et de l'autre soutenant un coffret de toilette. Souvent même il ne reste que le coffret entrouvert, à l'intérieur duquel on distingue une couronne de fleurs ou de feuillage. Les têtes détachées de ces figures ont d'ordinaire les cheveux frisés et relevés très simplement, comme ceux des toutes jeunes filles. Il faut y reconnaître non des prêtresses ou des hiérodules, selon l'opinion adoptée, mais deux déesses secondaires appartenant au groupe des Heures ou des Grâces, qui étaient spécialement chargées du soin de parer la déesse. — Je rapporte à la même série la curieuse petite tête supportant une sorte de corbeille ou de cage de rameaux entrelacés (1), fréquemment représentée sur les vases peints, dans les scènes du cycle d'Aphrodite (*Pl.* 17, fig. 3), et aussi divers attributs détachés, tels que des plateaux chargés de gâteaux ou de fruits, un fleuron rayonnant, une main tenant un alabastron, une lyre. — Plusieurs petites têtes de femmes, coiffées de bandeaux ou de kékryphales, peuvent appartenir à des figures d'Aphrodite ou de ses suivantes.

222 à **228**. — (*Pl.* 15, *fig.* 2 et 3). — Acrotères de trône, représentant les Dioscures orientaux. — On a pris bien maladroitement pour des « estampilles de potier » (2) les petits bas-reliefs qui décoraient les acrotères bilobés des trônes, dans les grandes figurines assises, et qui, placés ainsi aux deux côtés de la déesse principale, formaient avec elle une véritable triade symbolique. La représentation est toujours la même: c'est, sur chaque acrotère, un cavalier en costume asiatique, armé de la lance et conduisant par la bride son cheval harnaché à l'orientale. Ces deux cavaliers, si souvent figurés sur les marbres et sur les monnaies, avec la Déméter Cabiria ou l'Aphrodite Astarté assise entre eux, ne sont autres que les

(1) Un fragment identique se trouve au British Museum (*Synopsis*, second vase room., II, p, 83, n° 17).

(2) *Catal. Cesnola*, 1870, n° 197.

Dioscures asiatiques ou Cabires, symbolisant le matin et le soir, l'Orient et l'Occident, la vie et la mort (1). Qu'ils appartiennent à l'acrotère de gauche ou à celui de droite, ils marchent tous les deux dans le même sens ; souvent le cavalier est accompagné d'un autre personnage assez peu distinct, placé debout, derrière le cheval, et aussi vêtu à ce qu'il semble du costume asiatique. — H. 0,07.

Le culte d'un dieu cavalier analogue aux Dioscures ou Cabires est confirmé à Kittion par plusieurs fragments de figurines isolées, qui représentent un jeune homme nu à cheval, la chlamyde gonflée par le vent, la tête couverte d'un casque en forme de bonnet phrygien avec les *paragnathides* relevées.

229 à 232. — Autres figures de dieux ou de héros. — Il est curieux que le type d'Hercule, si fréquent parmi les figures de pierre calcaire, ne se rencontre que très rarement dans les terres cuites de Kittion. Le Louvre n'en possède qu'une petite tête de style sévère, encapuchonnée de la peau de lion, avec traces de la massue à droite (2). Les habitants d'Amathonte l'appelaient *Malica*, d'un nom tout à fait analogue au nom phénicien de *Melqarth* (3). — Une tête de grande figurine représente un dieu barbu, coiffé d'un polos évasé ; le type a quelque analogie avec celui d'Esculape, que les Phéniciens de Kittion associaient à Hercule sous le nom d'Eschmoun-Melqarth (4). — Un torse d'adolescent d'une grâce ravissante et un bras drapé tenant un thymiatérion ou candélabre à parfums, se rapportent au type d'Eros.

---

(1) Cf. les observations que nous avons réunies dans notre *Mission de Macédoine*, p. 273, 337 et 419 ; voir aussi *Ann. Corresp. Arch* 1841, p. 223 ; 1861, p. 31.

(2) Autre dans le *Catal. Cesnola*, 1870, nº 148.

(3) Hésychius, à ce mot.

(4) *Corp. inscr. Semit* p. 48 et suiv.

E. — *Sujets divers de style libre.*

233. — Ce fragment d'une figurine de femme assise, tout enveloppée dans son manteau, est un charmant spécimen d'un style plus libre et plus animé et d'une fabrication analogue à celles de Tanagre et de la Cyrénaïque. La tête, moulée à part, s'adaptait dans une sorte de collet formé par la draperie, au fond duquel on voit un trou carré pour l'ajustement du tenon de terre cuite. Le moule à trois pièces donnait une figurine également travaillée de tous les côtés. — Terre rose. — H. du fragm. 0^{m} 11.

234, 235. — Figurines d'Aphrodite de style plus récent. — Aphrodite nue, soulevant de la main droite un ample voile derrière ses épaules, geste caractéristique de l'Aphrodite céleste. Terre d'un gris jaunâtre. H. 0^{m}16. — Partie inférieure d'une Aphrodite drapée, moulée en creux avec sa haute base, ornée d'un bas-relief, où l'on voit des Amours tenant un sanglier captif, sans doute celui qui a tué Adonis. Au revers on a tracé à la pointe les deux lettres N A superposées. (Cesnola *Cyprus*, p. 81 ; *Catal*, *Cesnola* 1870, n° 180, avec phot.) Terre rougeâtre. H. du fragm. 0,06.

236 à 240. — Fragments. — Petite tête ressemblant à celle de l'Apollon du Belvédère; mais on a vu que cette coiffure était donnée aussi à l'Aphrodite de Chypre (cf n°.199). — Petite tête d'adolescent à la chevelure plate et striée, avec traces de couleur rouge : Éros ou Adonis. — Main levée, tenant deux javelots et se détachant sur une masse de feuillage ; fragment d'une figurine, peut-être d'Adonis. — Tête de palmier ; fragment accessoire d'une composition. — Mascaron de lion, petit fragment.

241 à 243. — Types ethnographiques. — Bien que les représentations religieuses soient de beaucoup l'élément qui

domine dans la fabrique de Kition, l'observation des types ethnographiques et la caricature y créent aussi des modèles curieux, mais qui ne sont pas absolument de fantaisie : car ils forment des séries que nous retrouverons dans presque toutes les fabriques de terres cuites. Ce sont par exemple des nègres grimaçants, parmi lesquels un Éthiopien à la chevelure laineuse, dont la tête, d'une vérité surprenante, semble copiée d'hier, sur celle de quelque chef abyssin. On n'a pu encore expliquer ce qu'étaient les Éthiopiens, mentionnés par Hérodote comme faisant partie de la population de Chypre (1). — H. 0,04 et 0,05.

244 à 246. — (*Pl.* 23, *fig.* 6). — Caricatures, — Parmi les caricatures traditionnelles, citons les femmes comiques, dont l'une, d'une nudité inconvenante, bossue, accroupie en boule, tenant un canthare des deux mains, semble un souvenir grotesque des étranges déités empruntées par les Cypriotes au panthéon asiatique.

IV.

Fabriques de basse époque gréco-cypriote.

On a vu que les anciennes fabriques locales de l'île de Chypre, même après l'établissement de l'atelier grec de Kition, restèrent encore attachées à leur style rustique et à leurs procédés barbares de fabrication. Cependant, à une époque assez tardive, elles cherchèrent à les améliorer, par un mélange d'éléments empruntés à l'industrie grecque et gréco-

(1) Hérodote, VII, 90.

romaine. Ce style mixte se rencontre dans toute une classe de figurines, qui représentent à Chypre la dernière époque de la fabrication des terres cuites. Tantôt c'est une imitation lourde et imparfaite des types et des costumes de la Grèce, tantôt une reproduction amollie et affectée de l'ancien style égypto-phénicien, qui trahit vaguement l'influence d'un art plus libre. Parfois, sur un corps pétri et découpé à la main, d'après le système primitif des anciennes maquettes, le visage, estampé après coup, reproduit assez finement le type classique. Les représentations de guerriers, de chars et d'attelages continuent à être en faveur ; mais le vieux costume cypriote n'est plus représenté avec naïveté : il se complique des éléments de convention adoptés à l'époque grecque et romaine pour figurer les Asiatiques. Les ateliers de cette époque emploient volontiers des argiles ferrugineuses, qui rougissent à la cuisson ; seulement la préparation en est insuffisante, ce qui donne une terre âpre, d'un ton trop foncé et désagréable, qui tourne au rouge brique et même le plus souvent au brun violacé : quelques spécimens sont difficiles à distinguer des mauvaises terres cuites brunes de la Basse-Égypte alexandrine. D'après MM. Ceccaldi et de Cesnola, ces derniers produits de l'industrie cypriote se rencontrent particulièrement dans la région de Limassol, autour de l'antique Amathonte. Il est probable cependant que la fabrication en était plus étendue ; nous avons des exemples analogues qui proviennent d'Idalion et de quelques autres points de l'île.

---

247. — (*Pl.* 10, *fig.* 7). — Femme nue, coiffée à l'égyptienne et caractérisée à la fois comme déesse nourrice et génératrice. L'ancienne attitude de l'Aphrodite orientale et cypriote, portant la main à sa poitrine, se complique d'un autre geste, qui rappelle l'Aphrodite de Cnide, mais qui n'a été jusqu'ici retrouvé, il faut le dire, dans aucune figure orientale que l'on puisse considérer avec certitude comme antérieure à cette statue grecque, ainsi que nous l'avons déjà

montré à propos d'un soi-disant prototype de la création de Praxitèle (cf. p. 108 et *Pl.* 4, *fig.* 7). Ici l'imitation très affectée du style égyptien indique une époque assez tardive. Figurine estampée sur un fond débordant, à revers plat; elle provient des fouilles de M. Lang à *Livadhia*, près de Larnaca. — Terre assez fine, d'un rouge orangé. — Haut. 0m20.

248 à 250. — Trois femmes, disposées sur une plinthe circulaire, dansent en rond autour d'une espèce de colonne, terminée par un fleuron conique : c'est peut-être un pyrée ou plutôt la représentation conventionnelle d'un arbre sacré, comme le cyprès. Leurs bras étendus montrent qu'elles devaient se tenir la main. Elles sont vêtues de larges robes tombantes et de capuchons en pointe, qui rappellent le costume asiatique. Le travail est sommaire, mais les visages sont moulés assez finement. Le musée possède deux répétitions en pierre calcaire de la même danse cyclique, exécutée par des prêtresses ou des divinités secondaires, telles que les Grâces ou les Heures ; on y voit que le symbole central était parfois remplacé par un joueur de flûte. Nous avons aussi deux figurines de terre cuite qui ont certainement fait partie de groupes semblables ; l'une d'elles provient des fouilles de M. de Vogüé ; le groupe principal provient de la collection Parent. — Terre jaune ou rosâtre. — H. du groupe, 0,15; diam. 0,11.

251. — Figurine d'une déesse vêtue d'une tunique talaire et d'un manteau, coiffée d'un polos et paraissant courir les bras étendus. Imitation grossière du style grec, provenant de M. Lang et désignée comme d'*Athiéno*. — Terre rosâtre. H. 0m20.

252 à 258. — (*Pl.* 10, *fig.* 5.) — Sujets militaires, etc. — Guerrier barbu auquel on a cherché à conserver le caractère oriental en le coiffant d'un casque fantastique, recourbé comme une mitre phrygienne. Il appuie son bras droit sur un éclat de terre cuite qui paraît avoir fait partie d'un char

ce détail nous reporte aux représentations de guerre et d'escorte des anciennes fabriques de l'intérieur. Le corps est pétri en forme de colonne pleine, les ornements du casque rajoutés par des pastillages; le visage seul est moulé et d'une exécution avancée. Cette figurine et un fragment analogue, représentant un guerrier coiffé d'un long bonnet replié en arrière sont indiqués comme provenant de *Dali*. — Terre d'un brun violacé, mêlée de gravier. — H. 0,19 et 0,015. — Cinq petites têtes du même caractère ornées de casques coniques ou recourbés, parfois avec double panache, ou coiffées de turbans et d'écharpes; celle qui porte un turban plat à deux tours est désignée comme venant de *Limassol*.

259, 260. — (*Pl.* 10, *fig.* 6.) — Attelage de quadrige, au dessus duquel se montrent deux personnages coiffés de pétases, l'un barbu, l'autre imberbe; ils ont leurs bras passés sur les encolures de chaque paire de chevaux. Il est difficile de dire si ce sont des héros protecteurs des attelages, tels que les Dioscures, ou des conducteurs, de simples *hippocomes*, comme le serviteur qui tient les deux chevaux dans le chariot phénicien n° 188. Ce curieux groupe, ébauché et découpé d'après le vieux système, mais dont les têtes sont moulées dans le style courant de l'école gréco-romaine, se rattacherait ainsi de loin à la série des chars funéraires de l'ancienne fabrique. On rencontre parfois la moitié du même attelage, considérée à tort comme un sujet indépendant (cf. *Catal. Cesnola* 1870, n° 149 et phot.). Le Louvre possède aussi un de ces fragments, rapporté par M. T. Ceccaldi, comme provenant de *Limassol*. — Terre violacée. — Larg. du groupe complet, 0,74; haut. 1,16.

261. — Voici maintenant une figurine creuse, moulée en deux pièces, avec trou d'évent circulaire, d'après les procédés les plus avancés de la technique. La tête imberbe, coiffée du pétase, est exactement celle de l'un des personnages du groupe précédemment décrit; l'ensemble donne un éphèbe ou un jeune héros enveloppé dans la chlamyde: c'est une

imitation un peu lourde des types si fréquents parmi les terres cuites funéraires de la Grèce. — Même provenance que le fragment n° 260. — Terre d'un rouge foncé. — H. 0,17.

262 à 265. — Il nous reste à parler de quelques têtes de grandes statuettes qui appartiennent au style mélangé de la basse époque gréco-cypriote. Citons surtout une tête d'adolescent, dont la chevelure, nattée au milieu et tombant derrière le cou en une longue pointe, rappelle encore de loin certains Apollons archaïques. Par le ton brun de la terre, elle se rattache à la même fabrique que deux autres têtes d'un travail beaucoup plus négligé, l'une d'enfant, l'autre de jeune homme imberbe et lauré, rapportées toutes les deux par M. T. Ceccaldi comme provenant certainement de la région de *Limassol*. Je tiens de M. de Cesnola que ce genre de fabrication n'était pas limité à la ville d'Amathonte, mais s'étendait aussi aux environs de Kourion et du célèbre sanctuaire d'Apollon Hylatès. — H. 0,13 à 0,18.

V.

Terres vernissées de Chypre.

Les figurines de terre vernissées se rencontrent moins fréquemment à Chypre que l'on ne serait disposé à le croire d'après les rapports de l'île avec l'Égypte et la Phénicie, qui étaient les grandes sources de ce genre de céramique. C'est ce qui nous force à les placer à part, à la fin de la série des terres cuites cypriotes. Il paraît qu'il s'en est trouvé un certain nombre dans les fouilles du sanctuaire découvert dans le défilé d'*Ambéliri*, près de *Dali*. M. de Cesnola en publie aussi quelques-unes qu'il a recueillies dans les tom-

beaux d'Amathonte : d'après ses dessins elles paraissent être d'un travail de décadence, qui s'éloigne des types anciens de la fabrique égypto-phénicienne. Le Louvre n'en possède que deux spécimens, qui ne sont pas non plus de haute époque, si l'on met de côté le curieux groupe que nous avons considéré comme une importation de la Phénicie (p. 80, n° 201 des figurines orientales).

---

266. — Partie supérieure d'une grande figurine pleine à revers plat, imitation exacte, mais grossière, du dieu égyptien *Nofré-Atoum*; le bouquet de fleurs de lotus que devait surmonter sa tête est brisé, ainsi que le bas des jambes. Il ne reste plus sur la terre grise que des traces d'un vernis bleuâtre, très peu consistant, et des touches noires qui dessinaient les détails. — H. 0,21.

267. — Figurine plate, sans tête, représentant une femme nue, dont les formes sont exagérées, comme celles des idoles babyloniennes, et dont le double geste rappelle les déesses nourrices et génératrices. — Terre grise, couverte d'un vernis blanc; touches noires sur le corps. — H. 0,07.

ILE DE RHODES.

Il y a un grand intérêt, pour la connaissance des origines de la civilisation occidentale, à étudier Rhodes après Chypre et à comparer les antiquités de ces deux îles. Si l'on trouve à Chypre un rameau de la race grecque, détaché et comme perdu par delà les frontières du monde oriental, à Rhodes on a la forteresse avancée et le véritable poste d'observation du monde hellénique du côté de l'Orient ; on a une île grecque, à peine séparée des autres colonies grecques d'Asie par un étroit canal, reliée par des rapports incessants au reste de la nation. C'est le point extrême occupé par le grand mouvement d'expansion, qui mit entre les mains des Hellènes l'autre rive de la mer Egée.

Cette île commande, par une forte saillie, le tournant même de la côte asiatique, au point où celle-ci se dérobe tout à coup et s'enfonce profondément vers l'est. Elle marque la séparation des mers grecques et des mers phéniciennes. Presque tous les vaisseaux qui faisaient voile d'Asie en Europe et réciproquement, en serrant de près le littoral selon l'habitude des navigateurs anciens, tendaient naturellement vers ce point, et s'ils étaient en rapport d'amitié avec les Rhodiens, ils devaient chercher à passer par le détroit de Rhodes, qui non-seulement abrégeait leur route, mais encore leur offrait une ligne d'excellents mouillages à l'abri des bourrasques du large.

On comprend que les Phéniciens, au temps où ils étaient maîtres de la mer, n'aient point laissé en d'autres mains une

aussi importante route maritime. Les anciennes légendes attachées au sol et d'autres traditions qui touchent à l'histoire attestent qu'ils y avaient laissé de nombreuses traces de leur activité. La fable des Telchines, race antidiluvienne de génies à la fois sorciers et forgerons, présente déjà un caractère oriental très prononcé : on leur attribuait dans l'île plusieurs idoles enchantées, que l'on appelait telchiniennes, un Apollon à Lindos, une Héra à Camiros et à Ialyssos, et des Nymphes Telchiniennes dans cette dernière ville (1). Les Rhodiens faisaient ensuite remonter la fondation de leurs trois cités aux Héliades ou fils du Soleil. Le Soleil lui-même, qui resta pendant toute l'antiquité leur grand dieu local, était considéré par eux comme le père et le chef de la race, ἀρχηγὸς τοῦ γένους, absolument comme le Baal des cités phéniciennes (2). Il est difficile d'en distinguer le dieu dont les Grecs firent un Zeus, sans doute parce qu'il était adoré sur le sommet le plus élevé de l'île, sur le mont Atabyrios, dont le nom a été rapproché de celui du mont Thabor (3). C'est aussi très certainement une divinité de même origine que cette Électryoné, sœur des Héliades, qui était appelée Alectrona par des Doriens; une inscription, trouvée en place, près de la forteresse d'Ialyssos, rétablissait ses anciens rites et particulièrerement l'interdiction tout orientale de la viande de porc et de l'usage des chaussures dans son sanctuaire (4).

Sous une forme plus hellénisée, la célèbre Athéné de Lindos trahit aussi une origine égypto-phénicienne, par la légende qui faisait remonter aux Danaïdes l'institution de son culte (5). Rhodes revendiquait l'honneur d'avoir été la première à connaitre sa naissance, suivie d'une pluie d'or, dont toute l'île fut couverte. Elle attribuait aussi à la protection de la déesse

(1) Strab., 654; Diod. Sic., V, 55.
(2) Diod., Sic., V. 56.
(3) Strab., 655.
(4) Ch. Newton, *On two rhodian inscriptions*, dans les *Transactroy., Soc. Litterat.*, vol. XI, part. III. n. s.
(5) Diod., V, 58. Cf. *Marm. par*, l. 14–17. Strab., 665.

la précoce habileté de ses artisans à fabriquer des statues merveilleuses, que l'on y voyait, disait-on, marcher par les chemins (1). Cette légende des statues vivantes nous ramène à la fable des Telchines : elle témoigne de la richesse et de l'activité qui régnaient à Rhodes, dès une antiquité assez haute, et de l'étonnement superstitieux des premiers colons grecs devant les ouvrages de l'industrie orientale (2). Du reste le même temple de Lindos contenait des preuves plus positives des rapports de l'île avec l'Orient, par exemple un très ancien *lébès* de bronze à inscription phénicienne, considéré comme une offrande de Cadmus. Telle était, même en Égypte, la célébrité de ce sanctuaire, que le roi Amasis y faisait consacrer encore, vers la fin du VI^e^ siècle, deux statues égyptiennes (3).

Si l'on s'en rapportait aux vers de l'Iliade, Rhodes, au temps de la guerre de Troie, aurait déjà été une île toute grecque, gouvernée par une dynastie d'Héraclides et divisée en trois cités ou tribus, selon l'usage des Doriens. Ses chefs auraient mis à participer à l'expédition troyenne un empressement qui fait contraste avec l'abstention cauteleuse attribuée par la tradition au roi de Chypre. Or, c'est là un pur anachronisme, qui témoigne seulement de la profonde influence, exercée sur les poèmes homériques, par l'expansion et la nouvelle distribution de la race grecque en Asie, après le grand mouvement provoqué par l'invasion des Doriens. Les Rhodiens comme la plupart des Grecs, ne pouvaient admettre que leurs ancêtres n'eussent pas pris part au siège de Troie : l'imagination populaire avait de bonne heure fait son œuvre pour donner raison à leurs prétentions patriotiques. Ces légendes,

---

(1) Homère, *Il.*, II, v. 670. Pindare, *Olymp.*, VII, v. 52. Philostr., *Imag.* II, 27.

(2) Les *Scoliastes de Pindare* (éd. Bœckh, vol. II, part. I, p. 95) expliquent la légende par l'antique habileté des Rhodiens dans la statuaire et vont même jusqu'à leur attribuer l'invention de cet art. Αὐτοὶ γὰς πρῶτοι οἱ Ρόδιοι τὴν τῶν ἀνδριάντων ἐξεῦρον δημιουργίαν.

(3) Diod., V, 58. Hérodote, II, 182.

comme celles qui se rapportent aux héros éoliens Phorbas et Triopas, le dernier chassé de Thessalie pour avoir violé un sanctuaire de Déméter, avaient été apportées de Grèce et localisées dans l'île par ses conquérants doriens, probablement mêlés, dans une proportion assez forte, à des éléments de race éolienne.

Le seul établissement des Grecs à Rhodes qui ait un caractère historique, est la colonie mégaro-crétoise, dont la direction était attribuée au chef dorien Althaiménès, postérieurement à l'époque de Codrus, c'est-à-dire vers le XI^e^ siècle avant notre ère. Les envahisseurs s'emparèrent d'abord, sur la côte occidentale de l'île, de la position de Camiros, qui doit être considérée comme le point de départ de l'occupation dorienne (1). Un curieux souvenir nous les montre encore forçant, à la suite d'un long blocus, la citadelle d'Ialyssos, occupée par les Phéniciens : ce fut alors seulement que ceux-ci finirent par quitter l'île, après avoir pratiqué des cachettes pour enfouir leurs trésors, πολλὰ μὲν τῶν χρημάτων κατώρυσσον (2). Ce détail offre un grand intérêt pour l'archéologie : il donne l'explication historique des fables de la pluie d'or et des statues enchantées, et témoigne des nombreux vestiges de la civilisation orientale que les Grecs rencontrèrent dans leur nouvelle colonie. Ce n'est pas toutefois une raison pour considérer comme des trésors phéniciens tous les bijoux et tous les objets d'une assez haute antiquité que l'on trouve dans les tombeaux de l'île.

La persistance particulière des traditions phéniciennes à Ialyssos est confirmée par le culte d'Alectrona, dont nous avons parlé, et par la mention d'un temple de Posidon de même origine : ses prêtres faisaient remonter leur institution à Cadmus et se considéraient comme des Phéniciens laissés par les Grecs en possession du droit de cité, συμπολιτευόμενοι (3).

---

(1) Diod., V, 59.
(2) Athénée, 360, 361.
(3) Diod., V, 58. Cf. Movers, *Die Phœnizier*, II, p. 247, suiv.

Il est certain que les Grecs, à Rhodes, se frottèrent et se mêlèrent plus directement que dans aucune autre de leurs colonies, à la civilisation phénicienne; mais il ne faut pas oublier qu'ils y apportaient aussi un génie qui leur était propre et un puissant esprit de direction, capable de transformer très rapidement les éléments étrangers qu'ils rencontraient autour d'eux.

La colonie dorienne de Rhodes manifesta de bonne heure sa vitalité en devenant elle-même le centre d'un important mouvement maritime. Arrêtés du côté de l'Orient, les Rhodiens se tournèrent surtout vers les mers occidentales; ils comptent parmi les premiers marins grecs qui en disputent les routes à la navigation cananéenne. Avant l'ère des Olympiades, c'est-à-dire au début du VIII^e^ siècle, ils ont déjà des établissements sur plusieurs points de la côte italienne (1). Dans les premières années du VII^e^, ils fondent en Sicile la colonie de Géla (690), qui devient un siècle plus tard la métropole d'Agrigente (582). Ils contribuèrent ainsi, avec les autres Doriens de Mégare et de Corinthe, à faire de la Sicile une île grecque et à la soustraire presque complètement à la puissante concurrence de Carthage.

Un autre fait à noter pour l'étude qui nous occupe, c'est que, dans le courant du VI^e^ siècle, Rhodes est un des pays grecs d'Asie qui profitent le plus activement de la liberté commerciale accordée par le roi d'Égypte Amasis (569-525) et qui envoient leurs vaisseaux faire le commerce d'échanges dans les bouches du Nil (2). L'importance de ces relations est attestée par l'envoi que fit Amasis de deux statues égyptiennes, consacrées en son nom dans le temple de Lindos.

---

(1) On cite Parthénopé, un autre point, voisin du futur emplacement de Sybaris, et surtout Elpiæ, appelée par les Italiens Salapia, en Apulie. (Strab., p. 654.)

(2) Hérodote, II, 178; cf. III, 6. Sur la diffusion de la céramique rhodienne et particulièrement des amphores de Rhodes, voir surtout Albert Dumont, *Inscriptions céramiques de Grèce* dans les *Archives des miss. scient.*, 2^e^ série, vol. VI.

On ne peut douter que l'île de Rhodes, en échange de ses produits et notamment des amphores de vin grec qu'elle envoyait chaque année en Égypte, n'ait reçu alors, directement et sans aucun intermédiaire de la marine phénicienne, une grande quantité d'objets de fabrique égyptienne, à une époque où cette fabrique était très florissante.

Pendant la même période, la poésie fleurit à Rhodes et accuse dans la population un brillant mouvement intellectuel; L'île dorienne, après avoir reçu à portes ouvertes le grand courant de l'épopée homérique, a aussi ses poètes nationaux. Pisandre de Camiros, vers le milieu du VII^e^ siècle, emprunte à un autre poète plus ancien, Peisinoos de Lindos, le sujet d'une Héracléide. Personne n'était mieux placé que ces poètes rhodiens pour mêler à la légende de l'Héraclès grec les fables qui avaient cours sur le Melqarth tyrien : on leur doit certainement en partie la fusion qui s'opéra entre ces deux mythes de nationalité différente. Ce fut Pisandre, en particulier, qui fixa et ordonna les légendes, encore flottantes, des travaux d'Hercule. On lui attribuait surtout une transformation qui exerça sur l'art une influence profonde : il avait modifié l'ancien type du héros thébain, que les poètes antérieurs représentaient comme un hoplite grec; le premier il traça dans ses vers, la figure si puissante et si originale du divin tueur de monstres, armé de la massue et habillé de la peau de lion (1). On doit croire cependant que ce ne fut pas de sa part une pure création poétique, et que la vue de certaines images orientales, comme celles du dieu Bès, vêtu de la dépouille des bêtes fauves, et pris, à tort où à raison, par les Grecs, pour une forme de l'Hercule phénicien, ne fut pas sans agir sur l'imagination du poète (2).

---

(1) Strab., p. 688. Cf Suid, *in voc.* et Athénée, XII, p. 512, F, et p. 513, A.

(2) De même, lorsque Pisandre, le premier, multiplia les têtes du serpent de Lerne, on peut croire qu'il avait dans l'esprit l'image de ces poulpes aux nombreuses tentacules, qui décoraient les anciens vases

Mais, si nous voulons mesurer au juste la part d'action que les modèles de l'Orient exercèrent à Rhodes sur les premiers développements de l'art hellénique, les produits mêmes de l'antique industrie rhodienne sont là pour nous répondre. Bien que l'on ait pas encore rencontré dans l'île de grands monuments de sculpture archaïque et primitive, le sol des nécropoles s'y est montré singulièrement riche en objets de moindre dimension.

Les plus anciens par la fabrication et par le style paraissent être, jusqu'à ce jour, ceux qui ont été donnés en 1870, au British Museum par le professeur J. Ruskin, et qui proviennent des fouilles de M. Biliotti, vice-consul d'Angleterre, dans les tombeaux d'Ialyssos (1). Chose curieuse, surtout dans une ville dont la population semble être restée, plus que les autres, mêlée de sang phénicien, ces types de l'industrie primitive, loin de se rapprocher de modèles orientaux, présentent au contraire, suivant la savante remarque de M. C. Newton, une grande similitude avec les types très-anciens découverts récemment à Mycènes (2). On y reconnaît les mêmes vases en forme de longs cornets, les mêmes coupes très hautes sur pied, la même décoration d'enroulements et de lignes ondulées, parmi lesquels revient fréquemment la figure caractéristique du polype. J'ai remarqué aussi, avec une curiosité particulière, parmi les terres cuites d'Ialyssos, une de ces petites idoles plates, à calathos évasé, aux bras relevés en croissant, qui sont sorties en abondance du sol de Mycènes, de Tirynthe et des anciennes grottes sépulcrales de Nauplie (3).

Du reste les découvertes d'Ialyssos sont loin d'être compa-

---

rhodiens (Paus., II, 37, 4). L'attribution au Soleil de la fameuse coupe dans laquelle Hercule traverse l'Océan se rapporte bien aussi au caractère solaire du dieu de Tyr (Athénée, XI, p. 469, c.).

(1) *Synopsis of the British Museum.* First vase room., cases 11 et 12, p. 8 et 9. Cf. le récent ouvrage de M. Albert Dumont : *Les Céramiques de la Grèce propre*, ch. III.

(2) Dans les *Proceedings of the Soc. of Antiquaries*, 17 mai 1877.

(3) Cf. plus haut, p. 148, note 1.

rables, pour l'abondance et pour la richesse des résultats, à celles qui ont été faites, vers 1860, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Camiros, grâce surtout aux persévérants efforts de feu Auguste Salzmann : c'est là, jusqu'à ce jour, la principale source des antiquités rhodiennes.

Tout d'abord, la disposition de la nécropole de Camiros, séparée de la ville par un profond ravin, avait fait concevoir à Salzmann des espérances exagérées sur la précision des résultats scientifiques qu'il pouvait tirer de ses fouilles (1). De très anciens tombeaux, creusés dans des puits à la manière égyptienne et situés dans le voisinage immédiat de la cité antique, lui avaient donné l'idée que les sépultures devaient être rangées par zones successives, qui lui permettraient de remonter chronologiquement jusqu'à l'époque homérique et de retrouver ce qu'il appelle « les origines phéniciennes de l'art grec ». Dans un article très judicieux, M. Alexandre Bertrand (2) ne tarda pas à démontrer l'inanité de plusieurs de ces conclusions prématurées, et bientôt l'habile explorateur était forcé lui-même de convenir que la réalité des fouilles l'avait plus d'une fois dérouté dans son attente. Ces vases, ces bijoux, ces figurines qu'il croyait appartenir à des époques successives, il les trouvait réunis dans les mêmes tombeaux ; parfois au contraire des objets de style identique se rencontraient dans des zones différentes (3). Vainement il cherche à expliquer de pareilles anomalies par la persistance de certains types. Les déceptions de ce fouilleur sincère et passionné ont leur côté instructif pour la connaissance des antiquités rhodiennes, sans rien ôter du reste à la haute valeur des documents dont il a enrichi la science. Le journal de ses fouilles, qui devait servir de texte aux belles planches qu'il a publiées (4), aurait permis d'éclaircir bien des doutes. Le seul spécimen qu'il en

(1) Salzmann, *Une ville homérique*, dans la *Rev. archéol.*, n. s. vol. IV (1861), p. 467.
(2) *Rev. archéol.*, n. s., vol. VI (1862), p. 264.
(3) Ibid., vol. VIII (1863), p. 1.
(4) Sous ce titre : *Fouilles de Camiros.*

ait donné lui-même, avant sa mort, ne contient malheureusement que des descriptions trop brèves, pour faire toujours reconnaître les objets qu'il désigne ; on n'en trouve pas moins là quelques indications précieuses, dont nous aurons à profiter (1).

La plus forte part des objets découverts à Camiros se trouve au British-Museum (2) ; mais le Louvre a pu en former aussi, en 1864, une collection remarquable et bien choisie, que sont venus grossir encore un certain nombre de fragments, offerts par l'auteur des fouilles à titre de don. Quelques autres pièces ont pu être acquises par le Musée, après la dispersion de la collection Parent, qui comprenait un lot d'objets provenant des premières fouilles de Salzmann. Sur la comparaison de tous ces monuments, que nous avons étudiés à Paris et aussi à Londres, sont fondées les observations suivantes, que nous utiliserons particulièrement pour la description de nos figurines de terre cuite, en partageant celles-ci en deux classes : les terres cuites vernissées et les terres cuites ordinaires.

Figurines vernissées trouvées à Camiros.

Il y a d'abord, parmi les antiquités de Camiros, toute une série de petits monuments que l'on peut considérer avec certitude comme étant de fabrique égyptienne ou orientale et comme importés, pour le plus grand nombre, par le commer-

(1) *Journal des fouilles de Camiros*, dans le *Bulletin archéologique du Musée Parent*, livraison I (la seule qui ait été publiée).

(2) *Synopsis of the British-Museum*, second vase room, I, table, case G, p. 69; II, wall cases 44, 45, p. 2; table, case H, p. 53.

ce (1). Ce sont les menus objets de terre vernissée dite *faïence égyptienne*, petits balsamaires, scarabées, figurines, façonnées elles-mêmes le plus souvent en forme de fioles à parfums ou percées de trous pour servir de pendants et d'amulettes. Ils se distinguent par leur couleur bleue, plus rarement blanche ou jaunâtre, parfois rehaussée de touches noires. On ne les a pas trouvés seulement dans les tombeaux, mais aussi dans les cachettes d'une esplanade sacrée qui domine la ville; leur caractère n'est donc pas exclusivement funéraire. Elles représentent des divinités, des animaux sacrés ou symboliques, et figurent plus souvent encore certains actes du culte et de l'offrande religieuse.

Plusieurs sont de style purement égyptien. Dans beaucoup d'autres, le même style se présente avec quelque indécision et avec un mélange d'éléments empruntés à l'art assyrien; ceux-là peuvent être considérés plus particulièrement comme des produits de l'industrie phénicienne. Du reste, il ne faudrait pas juger de l'antiquité de ces objets, par les cartouches ou par les devises royales, aux noms d'Apriès (XXVI^e^ dynastie), de Ramsès-le-Grand et de Toutmès III (XVIII^e^ et XVII^e^ dynasties) que portent quelques-uns d'entre eux. A ce compte, un petit scarabée d'un beau bleu et d'une gravure très fine, le seul connu au nom de *Khoufou* ou Chéops (IV^e^ dynastie), nous reporterait à l'époque des pyramides! D'après le témoignage de Salzmann (2), il a été trouvé dans un tombeau dont tout le contenu est au Louvre : ce sont des coupes noires, des vases à fond clair avec zones d'animaux, des idoles de terre cuite, objets qui n'indiquent pas une époque plus reculée que celle de beaucoup d'autres tombes rhodiennes. C'est ici que la preuve se détruit elle-même. Il en résulte que les cartouches de certains rois ont été con-

(1) Pour ceux du British Museum provenant aussi de Camiros, voir *Synopsis* (second vase room., part. I, table, case G, p. 69.

(2) *Rev. Archéol.*, n. s., vol. VIII, p. 1. Ce scarabée fait partie des séries royales du musée égyptien.

trefaits à d'autres époques, en Égypte ou en Phénicie, pour servir de motifs d'ornement ou de formules de conjuration. Comme les monnaies, ils ne peuvent donc fixer qu'une limite pour les temps antérieurs, et ils ne prouvent pas la haute antiquité des sépultures où ils se rencontrent.

La nuance pâle de la plupart des faïences égyptiennes trouvées à Camiros n'indique pas généralement une époque antérieure à la dynastie saïte. Il faut ajouter que la production de ces objets a dû se continuer activement, en Égypte et en Phénicie, pendant toute la période de la domination perse. Certaines pièces prouvent même que les Grecs ont cherché aussi à s'approprier la technique des terres vernissées orientales et qu'ils y ont parfois réussi. Parmi celles de Rhodes qui sont au British-Museum, on remarque un petit vase bleu en forme de dauphin (1), d'une rare finesse et d'un style grec très-élégant ; il porte autour de l'orifice l'inscription suivante, gravée dans la terre avant l'application de la glaçure :

ΠΥΘΕΩΕΜΙ J'appartiens à Pythès.

Les archéologues devront se garder en conséquence de considérer la présence des objets de terre vernissée comme étant toujours l'indice d'une époque antérieure au premier développement de l'art grec. Nous ne nions pas pour cela l'influence que l'usage de ces petits objets a dû avoir, dans une certaine mesure, sur les premières productions de l'industrie hellénique (2).

Sous la réserve des observations qui précèdent, voici la description des terres vernissées qui sont entrées au Louvre à la suite des fouilles de Camiros et que nous avons pu ranger dans la catégorie des figurines. Les nos 8 à 12, 18, 19 et 21 ont été publiés par Salzmann (*Fouilles de Camiros*, pl. IV) comme provenant de la nécropole.

---

(1) *Synopsis*, second vase room., I, p. 70.
(2) Cf. notre introduction.

1. 2. — Petite figurine plate du dieu Bès. — Un trou de suspension transversal, placé au-dessous du panache de plumes, qui est brisé, indique une amulette, destinée à faire partie d'un collier. Terre vernissée d'un beau bleu turquoise. Travail égyptien. H. 0,03. — Autre très petite figurine, en tout semblable à la précédente, avec le panache intact. — H. 0,015. — Le British-Museum possède neuf petites figures de Bès en faïence égyptienne, provenant des fouilles de Camiros.

3. — Petit dieu égyptien, debout, les bras collés au corps, vêtu seulement de la *shenti*; les pieds sont brisés, ainsi qu'un ornement qui surmontait la tête (sans doute la fleur de lotus de Nofré-Atoum).— Terre blanche sableuse, moulée en plein, Vernis d'un beau bleu turquoise ; touches noires à la perruque tombante et à la barbiche. Travail fin, de style égyptien pur. — H. 0,07.

4. — Homme nu, dans la même attitude que la figure précédente. Posé sur une plinthe rectangulaire, il s'appuie contre un pilastre percé d'un trou de suspension. La chevelure, divisée sur le sommet de la tête, tombe en deux masses arrondies sur les épaules, disposition qui a été imitée dans toute une série de statuettes rhodiennes de pierre calcaire. — Terre vernissée blanchâtre ; touches noires aux cheveux, au pubis ; malgré ce trait de réalisme, étranger à l'Égypte, le style est égyptien, d'un travail un peu heurté. — H. 0,074.

5. — Petit lyricine entièrement nu, dans la même pose et du même type que la figurine précédente, jouant d'une sorte de lyre de forme rectangulaire, qu'il élève de la main gauche. Pilastre avec trou de suspension, plinthe rectangulaire. Un lyricine semblable et de même provenance, au British-Museum, a devant lui une autre toute petite figure les bras collés au corps. — Terre vernissée d'un blanc verdâtre; touches noires aux cheveux, à la lyre, à la poitrine, au pubis. Style égyptien, travail un peu heurté. — H. 0,045.

6, 7. — Joueur de double flûte, en tunique longue; à ses pieds, à gauche, marche un petit quadrupède, ayant les oreilles ou les cornes dirigées en arrière et la queue pendante, (sans doute la victime offerte). Deux figurines semblables et de même provenance, au British-Museum, ont à leurs pieds un épervier. La pose, le style, la disposition sont d'ailleurs semblables à ce que nous avons noté dans les figurines précédentes. Terre vernissée d'un blanc bleuâtre. — H. 0,065. — Autre plus petit. Terre vernissée blanchâtre; touches jaunes, particulièrement à la ceinture. — H. 0,065.

8. — Homme assis sur un siège carré, les bras croisés sur la poitrine, du même style que les précédents. Trou de suspension dans le dos. — Terre vernissée bleue; touches noires aux cheveux. — H. 0,065.

9. — Homme agenouillé, aux cheveux courts, aux oreilles écartées, jouant de la double flûte. Pas de trou de suspension. Imitation assez grossière du style égyptien. — Terre vernissée bleue, de qualité médiocre. — H. 0,065.

10. — Enfant posé sur un genou, la tête tournée de côté, vêtu de la *shenti*. Imitation grossière et déjà lointaine du travail égyptien. — Terre vernissée bleuâtre, de qualité inférieure. — H. 0,065.

11, 12. — Flacon en forme de femme agenouillée : devant elle est posé à terre, entre ses deux mains, un grand vase surmonté d'une grenouille. Le British-Museum possède trois petites figures de ce genre trouvées à Camiros. Salzmann en a découvert une dans une chambre sépulcrale, à côté d'un amphorisque à zones d'animaux (1). Le même sujet se rencontre aussi dans les nécropoles de l'Étru-

(1) Salzmann, *Journal* (*Musée Parent*), p. 23.

rie (1). La collection Campana en a fourni deux autres exemplaires au musée du Louvre, qui sont certainement de cette provenance : je ne vois pas que ce genre d'objets soit commun dans les collections égyptiennes proprement dites. (M. Maspéro rapproche cette curieuse figure de la déesse *Mirit* qui était en rapports avec le dieu Nil.) La tête est ornée d'une haute coiffure, qui reproduit exactement le chapiteau de palmes dans l'architecture égyptienne et qui sert de goulot à la fiole ; la bouche ouverte de la grenouille forme un second orifice plus petit. — Terre vernissée jaunâtre; la grenouille et le bouquet de palmes sont colorés en vert; les cheveux, qui tombent sur la poitrine en deux enroulements, comme ceux de la déesse Hathor, sont noirs ; autres touches noires aux seins, autour des poignets et dans le dos, où elles forment une véritable moucheture. Style égyptien; travail heurté. — H. 0,09.

Autre flacon, semblable au précédent (le goulot est cassé.) — Terre vernissée blanchâtre. — H. 0,075.

13. — Petit flacon en forme de femme agenouillée, d'un style égyptisant demi-grotesque : elle porte une épaisse chevelure striée et une jupe étroite, serrée sous sa poitrine nue ; ses deux mains abaissées tiennent un petit animal dont elle semble faire offrande. Cette figure a beaucoup d'analogie avec celle qui a été publiée par Salzmann (*Rev. archéol.* n. s. vol. V, p. 266, pl. XVII). Il en existe toute une série parmi les antiquités rhodiennes du British-Museum; l'animal qu'elles tiennent paraît être un bouquetin. Au revers, ornement indistinct ; l'orifice du vase manque. — Terre vernissée bleu clair ; travail heurté. — H. 0,06.

14. — Petit flacon en forme de tête de femme : les yeux parfaitement horizontaux, sont prolongés par une ligne saillante, à la manière égyptienne ; la coiffure forme un rang de petites boucles ; le menton est beaucoup plus fort que dans

(1) Micali, *Monumenti*, 1832, pl. CI, fig. 5.

le type égyptien. Cet objet a été publié par M. de Longpérier (*Mus. Nap. III.* pl. LXIX, fig. 3) comme un ouvrage phénicien. Cf. les nos 36, 37 des terres cuites rhodiennes. — Terre vernissée bleu clair ; travail élégant et précis. — H. 0,05.

15. — Petite figurine de femme nue, à la chevelure divisée en deux masses arrondies, le bras droit collé au corps, le gauche ramené sous la poitrine : elle est posée sur une plinthe rectangulaire et s'adosse à un pilastre, percé d'un trou de suspension. — Terre vernissée blanchâtre ; touches noires aux seins et au pubis. — H. 0,04.

16. — Figurine de femme nue, pareille à la précédente, sauf qu'elle a les deux bras collés au corps. Touches noires énergiques aux mêmes endroits et à la chevelure. Imitation du style égyptien, travail heurté, poitrine saillante. — H. 0,06.

17. — Partie supérieure d'une figurine de femme nue dans la même pose que le n° 15, mais avec des formes obèses et grotesques. — Ces types sont aussi très communs parmi les antiquités rhodiennes du British-Museum. Le rapport de ces petites images avec les déesses orientales dont nous avons parlé à plusieurs reprises ne saurait être mis en doute. — Terre blanchâtre, vernis bleu clair. H. 0,03.

18, 19. — Femme nue, tout le corps allongé, la tête relevée, comme si elle nageait; entre ses bras elle tient un récipient, ressemblant à une petite auge, de manière à former une sorte de cuiller. Imitation d'un ustensile égyptien bien connu. — Terre vernissée bleuâtre ; touches noires aux seins, au pubis. — Long. 0,12.

Figurine semblable à la précédente : la chevelure est plus courte, divisée par des lignes quadrillées, le travail plus soigné et plus fin ; le récipient manque. Une troisième cuiller de ce genre, trouvée à Camiros, se voit au British-Museum.

— Terre vernissée d'un bleu très clair, sans touches noires. — Long. 0,10.

20. — Bélier passant, dont le dos porte un anneau fixe de suspension. — Terre vernissée bleu clair. — Long. 0,04.

21. — Épervier posé sur une plinthe rectangulaire, avec anneau fixe de suspension entre les ailes. — Terre vernissée jaunâtre, touches noires. — H. 0,065.

22. — Partie antérieure d'un lion de travail égypto-phénicien. — Terre vernissée bleuâtre. — Long. 0,04

23. — Petit vase en forme de cynocéphale accroupi, qui porte ses deux pattes de devant à son museau; le goulot est brisé. — Terre vernissée blanchâtre. — H. 0,05.

II.

Figurines d'argile de Camiros.

Les simples figurines d'argile trouvées dans les tombeaux de Camiros forment un groupe qui se distingue très nettement, par le style, du groupe que nous venons de décrire. Elles se rapprochent au contraire des bijoux d'or et des plus anciens vases à figures peintes, découverts dans les mêmes sépultures. En effet, si ces divers monuments portent encore des traces visibles de l'influence orientale, ils diffèrent cependant des produits directs et authentiques de l'industrie égypto-phénicienne, par un caractère nouveau, qui se montre surtout avec évidence dans les représentations de la figure humaine.

Avant de passer aux terres cuites, on nous permettra de

prendre un terme de comparaison dans les vases peints. Voici par exemple une série de plats rhodiens, décorés d'animaux et de divers ornements empruntés pour la plupart, mais déjà avec une grande liberté d'arrangement, aux traditions de l'art asiatique : faut-il croire que ce soient les ouvrages d'une très antique fabrique phénicienne, antérieure au premier développement de l'artgrec ? C'est une opinion insoutenable. Un plat de cette série, au British-Museum, porte des figures de guerriers armés à la grecque, et les noms de ces guerriers sont écrits à côté d'eux, en caractères grecs, qui ne semblent même pas des plus anciens.

Nous nous trouvons en présence d'un combat homérique, tiré d'un passage bien connu du XVII^me^ chant de l'Iliade : la mort du Troyen Euphorbos, qui, après avoir tué Patrocle, est terrassé par Ménélas et secouru trop tard par Hector.Ces figures, si primitives qu'elles paraissent, sont donc grecques ; elles appartiennent à une époque où les chants des rhapsodes fournissaient déjà aux artistes des sujets de décoration . Cela nous conduit assez loin des « origines phéniciennes » de l'art grec.

Si l'on étudie de près, toujours en vue de la comparaison avec les terres cuites, le caractère de la figure humaine sur ces anciens vases de Rhodes, on y reconnaît un type rude, mais original, et dont les traits essentiels sont déjà nettement arrêtés. Nous les indiquerons avec l'exagération presque grotesque que l'artiste primitif met lui-même dans son dessin : un grand nez droit, provoquant ; la mâchoire inférieure osseuse et développée à l'excès, ce que nous appelons le *menton de galoche;* de gros yeux triangulaires, dont la paupière supérieure est seule arquée. Il n'y a pas un de ces traits qui appartienne soit au type égyptien, soit au type assyrien : ils en sont plutôt la contre-partie. Le corps même a ces courbes affectées, cette cambrure gymnastique, qui ne se trouvent que

---

(1) *Synopsis*, first vase room., 8. Salzmann, *Fouilles de Camiros*, pl. LIII.

dans les premiers essais de l'art grec. On sent l'effort énergique et encore brutal d'un art qui se crée, nullement le style d'imitation amolli et raffiné des ouvrages reconnus pour véritablement phéniciens. En un mot c'est, à un degré un peu plus primitif, le type créé par le premier archaïsme grec et répandu un peu partout dans la Méditerranée, dès le commencement du VI^e^ siècle avant notre ère. Si, à Rhodes, il se montre entouré d'un surcroît d'éléments orientaux, il n'y saurait être cependant de beaucoup antérieur à cette époque et il n'y a surtout aucune raison de le faire remonter jusqu'au temps où les Phéniciens étaient maîtres de l'île.

Le style primitif que nous venons de définir est exactement celui qui se retrouve dans les statuettes d'argile des tombeaux de Camiros. Considérées dans leur ensemble, comme elles sont groupées et classées dans les armoires du Louvre, ces figurines rhodiennes présentent une remarquable unité d'aspect, qui ne vient pas seulement de l'emploi de la même terre, mais aussi du développement d'un même type. On n'est pas dérouté, comme en face des terres cuites trouvées en Phénicie, par un mélange et une confusion de tous les styles. Cependant ce caractère homogène n'est pas de l'immobilité; il n'y a là rien de semblable à la grossière monotonie de l'ancienne fabrique cypriote. La plastique populaire des Rhodiens améliore lentement, mais sûrement, avec une singulière force d'application et de suite, le rude idéal qu'elle a adopté dans son enfance; elle le conduit des informes essais de l'industrie naissante jusqu'au plein développement de la forme grecque archaïque. La technique se perfectionne en même temps que le style. Les variétés successives, créées par la mode de chaque époque, se tiennent par une progression continue, par un enchaînement logique, qui ne permettent pas d'enlever une de ces variétés, sans produire une lacune dans la série. Si quelques figurines, comme le croit Salzmann, sont devenues traditionnelles, l'art n'est pas resté pour cela stationnaire ; il a créé à côté d'elles des motifs nouveaux, en rapport avec le progrès du goût. Tout enfin fait reconnaître à première vue les produits d'une même fabrique et d'une fabrique locale.

Après les premières ébauches, où se montre déjà, sous une imitation grossière de l'Orient et surtout de l'Égypte, un caractère à part, on voit se développer les procédés du moulage en creux. Par un système commun aux terres cuites de Camiros et qui est pour elles comme une marque de fabrique, les figures sont closes de tous les côtés, non seulement par derrière, mais aussi en dessous, et une simple perforation, dans la plaque qui ferme la base, produit l'évent. On passe ainsi des figurines à revers plat, d'un modelé encore tout à fait sommaire, aux statuettes moulées en deux parties, où le revers est façonné, où la pièce antérieure est de plus en plus soignée et finie. Le détail s'accentue : la physionomie prend de bonne heure ce sourire forcé et cette obliquité exagérée de la ligne des yeux dont nous avons montré l'étroite relation avec l'ancien style hellénique. La chevelure se divise en longues boucles, suivant une ancienne mode grecque, dont il est possible de déterminer l'époque. Enfin un dernier perfectionnement s'introduit, que ni l'art égyptien ni l'art assyrien n'ont jamais connu : c'est le jeu des draperies. Les premiers essais pour rendre le relief des plis et le mouvement des étoffes produisent des ondulations symétriques et des chutes en zig-zag, que l'on a toujours considérées avec raison comme un élément propre à l'art grec archaïque. Malgré cet effort constant vers la beauté et vers la grâce, le style des figurines rhodiennes reste sévère et remarquablement sobre : on entrevoit derrière elles une grande sculpture primitive aux formes monumentales, dont elles ne sont qu'une branche populaire, mais qu'elles représentent excellemment. En un mot elles remplissent le vide que la céramique cypriote n'avait pas su combler, entre la rusticité du premier âge et l'archaïsme perfectionné, qui précède l'avènement du beau style.

On a vu cependant, par l'un des précédents chapitres, que les figurines de Rhodes soulevaient une question d'origine très grave et très délicate. Les modèles les plus remarquables et les plus caractéristiques de cette série ne se rencontrent pas seulement dans les tombeaux de Camiros ; on les trouve assez *communément* dans ceux de la Phénicie septentrionale, sur

la côte d'Aradus. D'autre part, la terre des figurines de Camiros ne se distingue par aucune différence appréciable de celle qui était anciennement employée dans les ateliers du nord de la Phénicie, même pour des figurines de style asiatique, dont la fabrication locale est incontestable. Cette double relation, dont la gravité ne saurait être dissimulée, suffit-elle néanmoins pour établir, contre tant de raisons contraires, que les figurines de Camiros soient de fabrique phénicienne et simplement importées à Rhodes ? Ce problème est d'une importance capitale, non seulement pour l'étude des terres cuites, mais pour l'histoire même de l'art antique : le moment est venu de l'étudier à fond.

Au sujet de la terre, nous devons faire observer tout de suite que ce n'est pas une terre brute, modelée à l'état natif, mais une argile déjà fine, épurée par un travail préparatoire, et qui ne contient plus que de rares paillettes brillantes. Cette terre, d'une consistance moyenne, d'une couleur orangée tirant plus ou moins sur le rouge brique, n'est en fait qu'une variété de l'argile ferrugineuse employée de préférence dans les ateliers céramiques. Elle ressemble aussi beaucoup à celle des belles figurines grecques de Kittion dans l'île de Chypre; elle est seulement un peu plus mate, plus sèche à l'œil et au toucher, et d'une teinte un peu plus sombre, surtout dans les ouvrages de travail primitif. Les géologues nous apprennent que le plus souvent, entre les îles et les côtes de la Méditerranée, la composition des terrains est la même et produit à de grandes distances des couches identiques. Dans ces conditions, la similitude des terres entre deux fabriques voisines s'explique naturellement par la communication des procédés de lavage et par la recherche des mêmes argiles, considérés comme particulièrement propres au travail de la plastique. C'est ce qui s'est passé entre Rhodes et le nord de la Phénicie, sans qu'il en résulte en aucune façon cette autre proposition exorbitante, que les terres cuites trouvées à Rhodes doivent être considérées en masse comme de fabrique phénicienne. Quant aux modèles semblables trouvés à la fois dans les deux pays, nous ne pourrons aborder cette partie de la question qu'après avoir

décrit en détail les figurines du Louvre, dont la provenance rhodienne est bien constatée.

Les nos 28, 37, 38, 46 à 53 sont déjà publiés par Salzmann (*Fouilles de Camiros*, planches XIV, XI, XVIII, XII et XIII).

A. — *Maquettes primitives.*

24, 25 — (*Pl.* 13, *fig.* 2). — La série commence par deux maquettes très grossièrement pétries, l'une cylindrique, l'autre un peu aplatie et façonnée de manière à porter sur la tête une sorte de lampe. Deux petites saillies forment les seins et indiquent des figures de femmes. Les yeux, les grains des colliers sont formés par des boulettes de terre; les bras ne sont que des boudins contournés. — Terre très dure, un peu violacée. — H. 0,10 et 0,12.

26, 27. — (*Pl.* 13, *fig.* 1). — Viennent ensuite une maquette plate et un fragment du même type qui représentent aussi une grossière figure de femme. Le corps n'est qu'une sorte de galette sur laquelle pointent deux seins exigus; à la place des bras, deux saillies latérales rappellent les moignons des hermès. Mais ici le visage est indiqué, et, ce qui est remarquable, il a déjà, dans cette première et rude ébauche, les traits caractéristiques que nous avons notés comme les plus anciens du type grec archaïque : le grand menton, le nez en pyramide, les gros yeux presque triangulaires. La ligne ondulée de la chevelure est ici la seule réminiscence des modèles orientaux. Je crois même que le visage n'est pas façonné à la main, mais déjà estampé à l'aide d'un petit moule partiel, sur la partie supérieure de la plaque de terre, ce qui est un premier pas de la technique. — Le Bristish-Museum possède une assez grande variété de maquettes de Camiros analogues à celle-ci (1) leur coiffure est tantôt ondulée à l'assyrienne,

(1) *Synopsis*, second vase room., part. II, table, case H, p 53, nos 28, 29 et suiv.

tantôt tombante à l'égyptienne; mais la face a toujours le même type grec primitif. Elles ont les bras levés ou abaissés; l'une porte la main à son sein, selon le geste de la Vénus orientale. — Les galettes plates à bras tronqués se retrouvent à l'origine de beaucoup de fabriques; mais celles de Rhodes, courtes trapues, avec de grosses têtes, ont un caractère *sui generis* et n'ont pas été retrouvées ailleurs. — Terre très dure, un peu violacée. H. 0,16.

28, 29. — (*Pl.* 13, *fig.* 3).— Un groupe d'un travail presque aussi barbare représente deux femmes qui s'appuient l'une sur l'autre (1). La galette de terre cuite ne forme en réalité qu'un seul corps à deux têtes, avec deux bras étendus en avant. Quelques détails, et surtout la coiffure tombant en deux masses, rappellent tout à fait l'Égypte; mais, sous cette coiffure égyptienne, les traits du type grec primitif, le nez saillant, le menton d'une longueur démesurée, sont accentués avec une singulière exagération. Les yeux sont allongés, encore horizontaux, comme dans les figures précédentes; la bouche, au contraire, est déjà retroussée par le sourire archaïque, ce qui fait un contraste étrange. Les têtes paraissent avoir été moulées à part, puis rattachées gauchement à la plaque d'argile. On voit très bien la ligne de raccord dans le fragment n° 29, qui est une tête brisée, d'un type analogue. — La première idée de ce curieux groupe, d'un style égyptisant tout local, a pu être fournie par quelque représentation des deux déesses funéraires Isis et Nephtys, parfois ainsi accolées (2); mais les Grecs avaient l'habitude d'assimiler les idoles étrangères à leurs propres divinités, et dans leur religion les deux déesses qui se prêtaient le mieux à un groupe du même genre étaient Héméter et Coré. Nous donnons plus loin, sous le n° 54, un petit groupe représentant deux déesses assises, couvertes du même voile, sujet qui était commun dans les tombeaux de

(1) Publié par Salzmann, *Fouilles*, pl. XIV.
(2) Cf. notre Introduction, p. 9.

Camiros, à une époque plus avancée de l'art: c'est un motif traditionnel, que nous verrons reparaître bien des fois, sous des formes très remarquables, dans la suite des figurines grecques; nous en avons ici le prototype. — Terre dure, violacée à la surface. — H. 0,18.

30. — Un fragment de maquette, pétrie à la main, représentant un cavalier, est un curieux point de comparaison avec l'ancienne fabrique cypriote ; mais il n'est pas certain qu'il soit de provenance rhodienne. — Terre orangée. — H. 0,09.

B. — *Premier archaïsme.*

Par un progrès notable de la technique, nous arrivons aux figurines creuses, faites au moule, fermées en arrière par un revers plat, ou, plus tard, par une seconde pièce également moulée, et closes en dessous par une plaque de terre cuite, au centre de laquelle est percé un simple trou pour l'évent. Nous avons déjà rencontré la plupart de ces types en Phénicie, et nous les avons classés provisoirement sous le titre de « Figurines se rapprochant des formes de l'archaïsme grec ». La question posée est justement de savoir si l'origine en est phénicienne ou rhodienne.

31 à 34. — (*Pl.* 11, *fig.* 2). — Femmes coiffées d'une haute tiare cylindrique et d'un long voile, assises sur des sièges à dossier carré, les mains posées sur les genoux. Il y a au Louvre deux de ces figurines, de grandeur différente et deux têtes brisées. Elles offrent le même type que le n° 202 des terres cuites de la Phénicie, où seulement le voile, au lieu de tomber droit, dessine ses angles sur les épaules. Le modelé procède par surfaces très simples ; le type grec archaïque est devenu moins brutal; le sourire est accentué. Dans l'une des petites têtes, les yeux commencent à présenter une obliquité très prononcée. — Le Bristish-Museum possède cinq ou six figu-

rines semblables, toutes de Camiros ; l'une tient un oiseau (1). Une autre de ces « déesses assises à calathos très élevé » a été trouvée par Salzmann dans un tombeau de la même nécropole, à côté d'un lecythe à figures noires et blanches, de travail négligé, représentant Hercule et Triton, et avec une de ces petites amphores effilées de Rhodes, qui offrent une décoration linéaire de méandres et de zigzags, trop élégante pour être d'une époque bien reculée (2). On a déterré aussi à Syracuse, dans une nécropole grecque de l'époque archaïque, une petite idole toute semblable, placée en regard d'un masque de terre cuite du même style, sur le couvercle d'un sarcophage (3) : le tombeau contenait, entre autres poteries, un petit skyphos jaunâtre à zones courantes d'animaux, comme ceux que l'on rencontre à Camiros et aussi en Italie parmi les anciens vases corinthiens. Ces faits se réunissent pour nous indiquer le VI^e^ siècle, et peut-être la dernière moitié du siècle plutôt que la première, comme l'époque pendant laquelle ces figurines, prétendues phéniciennes, furent en usage dans les tombeaux grecs. — La tiare cylindrique ou *kidaris* est certainement imitée du costume oriental. Parmi les déesses de la Grèce qui l'empruntèrent aux anciennes idoles de l'Orient, il faut citer surtout

---

(1) Pour le reste des figurines rhodiennes qui sont au British Museum, voir *Synopsis*, second vase room,, part. II, wall cases 44, 45, p. 2 et suiv.

(2) Salzmann, *Journal*, p. 22.

(3) L. Mauceri, *Necropoli del Fusco in Siracusa*, dans les *Annal corr. arch.*, 1877, p. 40, 41, 43 ; pl, AB, fig. 1. M. G. Lafaye, de l'École. française de Rome, a bien voulu dresser pour moi une liste de sept autres figurines du même type, qui se trouvent au musée de Syracuse (plusieurs viennent de *Megara Hyblœa*) et d'une huitième provenant de *Canusium* en Apulie, que l'école de Rome a offerte au Louvre. Elles présentent avec celles de Rhodes et de la Phénicie quelques légères différences, soit dans la disposition de l'évent, soit dans la couleur de la terre, qui varie du bistre au jaune orangé ou même au jaune clair : ce sont donc vraisemblablement des reproductions locales. La même coiffure se retrouve aussi en Grèce, dans une série de maquettes plates de Mégare dont M. Fr. Lenormant a donné au Louvre de nombreux fragments.

Déméter, que l'on nommait pour cette raison *Kidaria* (1), et sa fille Perséphone, dont une charmante statuette de marbre découverte à Cnide, tout près de Rhodes, porte encore sur son voile le haut cylindre des terres cuites de Camiros. (2) — Terre orangée assez dure. — H. 0,20.

35 — (*Pl.* 11, *fig* 3). — Tête de figurine de femme à grosse coiffure arrondie, formée par le voile, qui recouvre une sorte de stèphané ou de bandeau relevé sur le front. Elle représente seule un genre de petites idoles assises, qui ne diffèrent des précédentes que par la coiffure et par la position de l'un des bras, ordinairement replié, pour tenir une colombe contre la poitrine. Les mêmes figurines se retrouvent dans les nos 203 à 205 des terres cuites de la Phénicie. Ce fragment, d'une exécution exceptionnellement fine et soignée, donne, presque aussi nettement qu'une grande statue, le type, prétendu phénicien, de la vieille école rhodienne, déjà adouci par une main plus habile: des yeux retroussés à angles aigus, un nez droit en pointe, la bouche tirée aux coins par le sourire et placée tout près du nez, le menton atténué, mais toujours ferme. — On doit considérer comme étant de la même fabrique deux petits groupes, trouvés, l'un à Samos, l'autre à Tanagre (3), représentant la même figure de femme voilée, assise à côté d'une figure d'homme drapé, d'un type analogue, dont la chevelure, relevée en deux petits bandeaux sur le front et divisée en longues boucles tombantes, rappelle la mode adoptée pour la coiffure des femmes dans les numéros suivants. — Terre orangée, assez dure. — H. 0,08.

36, 37. — (*Pl.* 12, *fig* 4). — Femmes debout, les deux mains fermées et abaissées le long du corps, exactement sem-

(1) Pausan. VIII, 16, 3.
(2) Ch. Newton, *Halicarnassus*, etc., pl. LVII.
(3) Gerhard, *Antike Bildwerke* pl. 1. Cf. nos *Figurines antiques*, *pl. XI, fig. 6. Un groupe* semblable existe au British Museum.

blables aux nos 206 à 208 trouvés en Phénicie. La chevelure, relevée en deux petits bandeaux sur le front, tombe en longues boucles sur les épaules et en nappe ondée derrière le dos. Le type du visage reste le même que précédemment, mais avec plus de plénitude. Un grand progrès s'est accompli, surtout, dans l'agencement du costume: des plis larges et réguliers permettent de distinguer maintenant le manteau, drapé sur l'épaule gauche, et la tunique, dont le bord traînant s'étale en cercle vers la base, comme on le voit aussi dans plusieurs des idoles de Marseille (1). Si l'attitude de ces figures a quelque chose d'égyptien et accuse même l'imitation des statuettes funéraires de l'ancienne Égypte, elles sont toutes grecques par le détail et par le style. L'arrangement des cheveux présente des analogies frappantes avec la coiffure du groupe étrusque couché sur le tombeau en terre cuite de Cæré, ouvrage très voisin, par le style, des figurines de Rhodes. Moulage en deux pièces, avec le revers d'un modelé plus sommaire. — Terre cuite orangée. — H. 0,20 et 0,25.

38. — (*Pl.* 12, *fig.* 5). — Un type de figurines rhodiennes d'un style archaïque encore plus avancé, est celui des femmes à la chevelure ondulée, dans l'attitude consacrée d'Aphrodite qui retrousse un pan de sa robe. Malheureusement, il n'est représenté au Louvre, dans la série de Camiros, que par une mauvaise petite statuette. Il faut nous reporter aux nos 209, 210 des terres cuites trouvées en Phénicie pour en avoir une juste idée. Le British-Museum en possède au contraire trois beaux exemplaires qui proviennent directement de Rhodes et des fouilles de Salzmann (2). Ici le costume des femmes grecques se caractérise par des complications nouvelles: c'est la tunique ionienne à petits plis, avec le péplos rabattu à demi et agrafé transversalement sur une épaule. L'une des mains ramenée vers la poitrine tient ordinairement une colombe,

(1) Voir plus bas, p. 240.
(2) Voir surtout *Synopsis*, second vase room., part. II, p. 99, ne 15.

quelquefois, comme ici, un petit palmipède ou même un levraut. Les traits du visage procèdent encore du vieux type grec précédemment décrit; mais ils sont adoucis de plus en plus par une rondeur et une mollesse de formes qui se sentent du voisinage de l'Orient. — H. 0,16.

39 à 41. — (*Pl.* 13, *fig* 4). — Quelques figurines des types précédents, non percées en dessous, sont surmontées d'un orifice de vase, qui en fait des espèces d'alabastres. Dans ce cas, elles sont parfois coupées à moitié, en forme de bustes, comme les trois exemples que possède le musée du Louvre. Souvent alors les détails sont peints ou tracés à l'aide de couleurs variées, noires, rouges ou violettes, brillantes et cuites au feu, comme celles qui décorent les vases grecs d'ancien style. Les cheveux tombant en trois boucles sur chaque épaule, les yeux et les sourcils relevés obliquement donnent une idée très vivante et très naïve du type archaïque adopté par la fabrique de Rhodes. Un de ces petits vases est orné en-dessous d'un large fleuron à volutes, qui a une certaine analogie avec l'ornement appelé palmette phénicienne, mais qui rappelle surtout les fleurs peintes sur les grands *pithoi* de Cœré en Étrurie (1). L'adaptation de ces anciens types à l'usage industriel a dû contribuer à les populariser et les faire reproduire traditionnellement, même au-delà de la période à laquelle ils appartiennent par le style. — H. 0,10 et 0,12.

42, 43. — (*Pl.* 13, *fig.* 6). — Les balsamaires les plus élégants de cette série sont en forme d'oiseau à tête de femme. Le visage, tourné de côté, a les mêmes traits et la même coiffure que les grandes figurines debout; mais il est exécuté souvent avec une finesse qui fait arriver ce premier type grec jusqu'à la grâce. Le modèle est pris certainement des représentations de l'âme chez les Égyptiens. Nous avons vu que

(1) J'ai retrouvé le même ornement sur un alabastron grec de Vulci *en forme de jambe* humaine, dans la collection Torlonia, à Rome.

les Grecs avaient fait de ces oiseaux à tête humaine des êtres fabuleux, Harpyies ou Sirènes, qui cependant continuaient à être étroitement liés à l'idée de la mort et au symbolisme des tombeaux (1). — Il est important de noter que plusieurs vases en forme de bustes de femmes et des Sirènes d'un type semblable se retrouvent parmi les terres cuites de la collection Campana : ils ont été recueillis en Italie et surtout en Étrurie où beaucoup d'objets de vieux style grec se rencontrent simultanément avec les anciens vases dits corinthiens. Ils proviennent de fabriques qui se rattachaient au même centre que l'atelier rhodien. — Terre orangée. — Long. 0,11 et 0,14.

44. — Un autre petit vase en forme de sphinx à visage de femme, avec des traits de couleur, qui dessinent les ailes, rappelle exactement les sphinx qui sont peints sur les très anciens plats de Camiros. On y remarque deux trous pour des boucles d'oreilles. — Terre jaune pâle. — H. 0,06 ; long. 0,07.

5. — Parmi les figurines que la fabrique de Camiros transforme en fioles et en flacons, par la seule addition d'un orifice de vase, se trouve encore l'image d'un gros enfant nu, debout sur ses courtes jambes fléchissantes, les mains ramenées sur son ventre ballonné, où se marque un pli de chair. L'imitation comique du Ptah-embryon est flagrante : c'est là, croyons-nous, le véritable type du *Patèque*, une dérivation directe des dieux enfants « aux jambes débiles » du panthéon égyptien, devenue pour les Grecs une sorte de grotesque. Du reste l'imitation est très libre : le visage aux yeux retroussés a tout à fait le type archaïque des terres cuites de Camiros. Nul exemple ne montre mieux comment la fabrique rhodienne, au VI^e^ siècle, en pleine époque hellénique, continuait à s'inspirer volontiers des modèles courants, que la grande

(1) Cf. Introduction p. 12.

production des terres cuites vernissées égyptiennes jetait dans le commerce. Un petit modèle, exactement du même type et de la même terre que les exemplaires rhodiens, a été rapporté de Grèce au Musée du Collège Romain, par M. Brizio, comme provenant d'Égine. La série de Camiros au Musée britannique comprend aussi plusieurs répétitions de cet enfant grotesque; l'un d'eux en tient devant lui un second, tout semblable, mais de proportions beaucoup plus petites. — Terre orangée — H. 0,14.

C. — *Archaïsme perfectionné.*

46 à 48. — (*Pl.* 14, *fig.* 1, 2, 4.) — Le dernier progrès du style archaïque est représenté, dans la fabrique de Camiros, par une classe de figurines de femmes, dont le caractère rappelle celui des frontons d'Égine, c'est-à-dire l'archaïsme perfectionné du commencement du v^e^ siècle. Elles se distinguent tout d'abord par leur coiffure, frisée en épaisse couronne saillante sur le front, par leur vêtement à grands plis simples. La forme est plus élancée, plus sèche et plus nerveuse, l'attitude moins rigide; le corps s'infléchit légèrement sur une jambe, au lieu d'avoir les deux pieds posés l'un devant l'autre, comme dans les statues égyptiennes. Le traits sont encore durs, mais plus réguliers; les yeux ont cessé d'être obliques. Il semble que la fabrique rhodienne ait ressenti le contre-coup des améliorations que les écoles de sculpture de la Grèce continentale avaient apportées dans l'ancienne plastique. C'est d'ailleurs toujours la même terre, le même système de base fermée en-dessous. — Il y a trois variantes principales: une figurine, assise sur un trône à dossier carré, tient ses mains repliées sur ses genoux, avec une élégance affectée; une autre, debout, vêtue comme la précédente du péplos ouvert, agrafé aux épaules et rabattu sur la poitrine, touche de la main droite l'extrémité de son sein et relève de la main gauche les chutes de ses draperies; la troisième, à demi enveloppée dans le manteau ordinaire, porte de même la main droite à sa poitrine, *atténuant* ainsi l'ancien geste de l'Aphrodite orientale. —

Ce genre de figurines ne s'est pas encore trouvé, que je sache en Phénicie; il est fréquent, sur d'autres points de la Méditerranée, en Grèce, à Tanagre, à Syros, en Cyrénaïque, en Italie; il est souvent reproduit avec des terres différentes de celle de Rhodes. — Terre orangée. — H. 0,16; 0,19 et 0,20.

49 à 53 — (*Pl.* 13, *fig.* 5). — Au même style appartient une série de cinq masques funéraires, estampés en creux, deux grands, un moyen et deux petits. Ils représentent tous une tête de femme voilée. Sous le voile s'arrondit une stéphané, posée sur des bandeaux saillants ou sur une épaisse frange de cheveux à triple étage de dentelures. Pour les traits, ils offrent une variante un peu lourde du type que l'on appelle éginétique; mais ils ont déjà de la noblesse et une grâce sévère Les yeux sont légèrement obliques; des pendants en forme de disques ornent les oreilles, très haut remontées. Les deux petits masques sont peints en blanc, avec des touches de couleur noire, rouge et bleue, dessinant un double collier et une bordure d'oves autour du voile. La terre cuite est coupée horizontalement à la naissance du cou; l'arcature supérieure du masque est percée de deux trous de suspension.

Il y a aussi à Londres une dizaine de ces masques de Camiros, et parmi eux un véritable buste sans bras, coupé au-dessous de la poitrine (1). Ces objets doivent être comparés au masque phénicien n° 183, dont nous avons établi le rapport avec les masques des momies. Le choix exclusif du type féminin suffirait pour montrer que déjà, chez les Grecs de Rhodes, ils ont changé de signification. Ils sont devenus des images partielles des déesses funéraires, que les anciens représentaient volontiers sous la forme de bustes et de têtes qui semblaient sortir du sol. Ils jouent dans les tombeaux un rôle de protection et de conjuration analogue à celui des masques bachiques, que l'on suspendait dans les champs, sous le nom d'ἀλῶρα ou

(1) Masques semblables de même provenance au British Museum, *Synopsis*, second vase room., part. II, p. 65, (table, case K).

d'*oscilla*, pour garantir les récoltes contre les influences pernicieuses. Cette explication de l'usage funéraire des masques se trouve dans un ancien rite qui s'était conservé à Phénée en Arcadie : là, le prêtre de Déméter Kidaria mettait sur sa tête un masque de la déesse, Δήμητρος πρόσωπον Κιδαρίας, et il fustigeait les habitants du monde souterrain, τοὺς ὑποχθονίους παίει. L'un des pouvoirs attribués à la face de Perséphone était aussi de contenir sous la terre les ombres et les génies infernaux, pour les empêcher de nuire aux vivants, *larvales impetus comprimens*. (1) Nous trouverons dans les nécropoles de la Grèce la confirmation de ce caractère mythologique de nos masques rhodiens. — Terre orangée. — H. 0,24, 0,19 et 0,12.

D. — *Style libre.*

54. — (*Pl.* 13, *fig.* 7). — Il est à remarquer que l'époque de production active et florissante de la fabrique de terres cuites de Camiros ne paraît pas s'être étendue beaucoup au-delà de la période archaique. L'art plus libre n'y est représenté que par de toutes petites figures, d'une exécution médiocre, qui répètent deux ou trois types de peu d'intérêt. On doit faire exception pour un petit groupe très-curieux, figurant deux femmes assises enveloppées dans le même voile. Il est difficile de ne pas reconnaitre encore Déméter et sa fille. Il existe surtout au British-Museum deux fragments bien caractérisés de ce groupe de Camiros (2). Le Louvre ne possède du même sujet qu'un exemplaire de dimension tout à fait minime; il se trouvait en magasin dans un lot d'objets orientaux. La similitude du motif et de la terre, le petit trou d'évent sous la base, le classent parmi les figurines de Rhodes. Nous avons là une forme plus avancée du groupe primitif rhodien n° 28: c'est la transition pour arriver aux beaux

(1) Paus., VIII, 16, 3. Apul., *Luc.*, XI, p. 254.
(2) *Synopsis*, second vase room., part. II, p. 8, n° 51.

groupes de Kition, où l'attribution aux Grandes-Déesses se manifeste avec éclat. — Terre orangée. — H. 0,06.

55. — La fin de la série rhodienne comprend surtout des figurines d'enfants nus, parfois grotesques, dont le British Museum possède un assez grand nombre de variétés. Ils sont accroupis ou assis sur une de leurs jambes; l'un porte une sorte de haute tiare pointue, un autre met son doigt à sa bouche. Ce sont toujours des dérivations des dieux enfants, comme Harpocrate, Atys ou le petit Bacchus. Au Louvre, un de ces enfants se trouvait dans le même lot de figurines orientales que le petit groupe rhodien des deux femmes voilées. Il est également percé sous la base d'un trou d'évent très petit. — Terre orangée. — H. 0,07.

56. — Citons encore, pour en finir avec les terres cuites de Camiros, un hermès ityphallique en forme de gaîne. — Terre orangée. — H. 0,17.

57. — Un singe de terre blanche, en forme de petite fiole, est copié des cynocéphales de faïence égyptienne, souvent disposés pour le même usage. — H. 0,09.

III.

Région voisine de Rhodes.

Nous rattachons provisoirement a la série rhodienne quelques terres cuites trouvées dans la région voisine de Rhodes, mais qui sont encore trop peu nombreuses pour former des groupes séparés.

58. — Aryballe en forme de tête casquée. — Il doit être com-

paré à celui que nous avons décrit, sous le n° 184, comme un produit de l'industrie phénicienne, et il a été trouvé au même endroit qu'un autre petit vase phénicien, le n° 185, sur un point voisin de la côte, entre Halicarnasse et Mylasa. Ici le casque est caractérisé comme un casque grec, d'une époque déjà assez avancée, par l'absence du nasal, par la disposition articulée des joues ou *paragnathides* et par la présence d'un *métopon* ou fronton saillant, orné d'une large palmette gravée au trait. La tête présente exactement le même type grec archaïque, la même forme aplatie sur les côtés, que les autres aryballes de cette série qui proviennent de l'île de Rhodes (1). — Terre grise. — H. 0,07.

50, 60. — Figurines de l'île de Nisyros. — On attribue à l'îlot de *Nisyros*, appartenant au groupe des Sporades doriennes, quelques petites figurines dont le musée possède deux spécimens. La première figure, noblement drapée, coiffée du calathos et tenant de la main gauche une longue torche enflammé, est évidémment une Déméter. La seconde a simplement le voile sur la tête; elle porte sur ses bras le jeune porc, victime consacrée à la même déesse : si elle ne représente pas Déméter, c'est au moins une de ses adorantes. Les inscriptions religieuses de Rhodes ne mentionnent pas jusqu'ici ce culte; mais la légende du héros Triopas, l'important sanctuaire de Déméter et de Kora fouillé à Cnide par M. Ch. Newton, les mystères des divinités chthoniennes transportés dans la colonie rhodienne de Géta par une famille sacerdotale originaire de l'île de Télos, dépendante de Rhodes, sont autant de faits qui s'accordent avec le caractère incontestable des terres cuites de Nisyros, pour justifier la place que nous avons faite à ce cycle de Déméter parmi les terres cuites rhodiennes (2).

---

(1) *Synops. Brit. Mus.*, first vase room., case P, p. 9. *Catal. Paravey*, n° 152. *Catal Bammeville*, n^{os} 242 et 242 *bis*.

(2) Diod., V, 61. Hérodot., VII, 153. Cf. Newton, *Halicarnassus*, ch. XV, II.

Les figurines de Nisyros sont de petite dimension, d'un dessin un peu lourd, mais qui se rattache de loin au beau style hiératique de l'époque grecque. Elles sont moulées en creux avec leur base ovale ou carrée; le revers est plat; l'une d'elles à un trou d'évent circulaire. La terre est assez fine et de couleur bistre. — H. 0,14 et 0,15.

CONCLUSION

On voit par quels points nombreux l'étude des terres cuites rhodiennes touche au grand problème de l'origine et des premiers développements de l'art grec. Voici à quelles conclusions positives nous conduit l'examen que nous venons de faire de celles du Louvre.

1° La série commençant par des maquettes rudimentaires, qui ont un caractère local et qui ne se retrouvent pas en Phénicie, l'origine de la fabrique est bien rhodienne et non phénicienne. On y reconnaît un type hellénique très rude, entouré seulement de détails qui accusent l'action antérieure et toujours ambiante des traditions égypto-assyriennes ou phéniciennes.

2° Plusieurs de ces anciennes maquettes ont notamment un caractère égyptisant assez prononcé mais un caractère égyptisant propre à la fabrique rhodienne. Elles diffèrent profondément des figurines creuses, à coiffure élargie, appelées par nous pseudo-égyptiennes, et communes en Phénicie. Ce type d'imitation, que les Phéniciens avaient introduit et popularisé à Kittion, dans l'île de Chypre, n'a pas pénétré à Rhodes, ce qui n'eût pas manqué d'arriver, si la fabrique rhodienne n'avait été qu'une succursale des ateliers de la Phénicie.

3° On remarquera que la fabrique phénicienne n'a pas fait pénétrer d'avantage à Rhodes une autre série de types qui lui est propre : je veux parler des figures de style pseudo-assy-

rien, communes aussi dans le nord de la Phénicie, et fabriquée avec une terre toute semblable à celle des figurines de Camiros. Nous avons vu pourtant avec quelle profusion les potiers cypriotes avaient imité ces contrefaçons du style assyrien. En ce point encore la fabrique rhodienne marque son indépendance.

4° Par une singulière contradiction, les quatre types de figurines que l'on rencontre simultanément à Camiros et dans la Phénicie septentrionale, sont les types les plus avancés et les plus caractéristiques de la série, ceux dans lesquels s'accuse le plus nettement, par un progrès continu, le style du premier archaïsme grec. Considérer ces figures comme importées de la Phénicie à Rhodes, serait en réalité supprimer la fabrique rhodienne. Je n'hésite pas à penser que c'est le contraire qui a eu lieu : ce sont les Phéniciens, peuple de trafiquants, facilement épris des productions étrangères, qui se sont engoués, beaucoup plus tôt qu'on ne le croit, de ces nouveautés du premier style grec et qui les ont importées chez eux, du jour où elles ont commencé à être en vogue sur les marchés de la Méditerranée.

5° Sans doute, on ne saurait affirmer que cette ancienne fabrique grecque fût exclusivement rhodienne. Il est possible qu'elle s'étendît aux régions voisines de l'Asie grecque et à d'autres îles de la côte asiatique. Un petit groupe, exactement du même style que les figurines de Camiros est donné comme trouvé à Samos (1), un autre tout semblable provient de la nécropole de Tanagre (2). Le dernier a été certainement transporté par le commerce au milieu des produits d'une fabrique toute différente. En est-il ainsi de celui de Samos? il est difficile de le dire, faute de termes de comparaison. Les vieilles nécropoles des colonies grecques d'Asie, de cette Grèce asiatique, où fleurit la première civilisation des Hellènes, sont très

(1) Gerhard, *Antike Bildwerke*, pl. I.

(2) Voir dans nos *Figurines antiques de terre cuite*, pl. II *fig. 6.*

peu connues. L'atelier rhodien, grâce aux fouilles de Camiros, est jusqu'ici le seul sur lequel on puisse établir une étude raisonnée.

6° Ce qui est certain, c'est que les ouvrages de cette fabrique se trouvent répandus très loin dans la Méditerranée, non-seulement en Grèce, mais en Sicile et en Italie. On peut même distinguer les figurines directement importées, des imitations, généralement moins franches de style, qui sont faites avec la terre de ces différents pays. Toutefois il n'est pas nécessaire de recourir aux Phéniciens pour expliquer cette exportation lointaine. Ils ont pu y prendre part; car ils faisaient aussi le commerce des productions étrangères, et nous savons qu'ils allaient vendre de la poterie athénienne jusqu'aux îles Cassitérides. Seulement, au VI^e^ siècle, la navigation grecque n'était pas moins active que celle des peuples cananéens. Les Grecs d'Asie Mineure surtout avaient étendu leurs établissements et leurs relations jusque sur les côtes de la Méditerranée occidentale. La brillante participation des Rhodiens à ce grand mouvement maritime explique mieux que toute autre cause la diffusion de leurs produits et de leurs modèles dans ces contrées lointaines.

En résumé, les terres cuites de Rhodes n'ont pas du tout été fabriquées dans un milieu phénicien. Elles nous reportent en pleine époque grecque, au sein d'une population hellénique, qui avait absorbé depuis longtemps tout élément étranger. On sent derrière elles, comme je l'ai dit, une grande école primitive, aux formes monumentales, dont elles ne sont qu'une branche populaire, mais qu'elles représentent excellemment. Les ouvrages de sculpture qui jusqu'ici se rapprochent le plus des terres cuites de Camiros sont les figures assises de la Voie des Branchides et de la nécropole de Milet, un curieux fragment de statue de femme découvert récemment à Samos par M. Paul Girard (1) et aussi une série de petites

(1) Aujourd'hui au Louvre.

idoles de calcaire oriental, trouvées à Marseille, auxquelles les archéologues n'ont pas fait une place suffisante dans l'histoire de l'art antique. Apportées sans doute de Phocée ou de quelque autre ville de l'Asie Mineure, à une époque postérieure à la colonisation de Marseille, elles offrent par leur attitude assise, par leurs hautes coiffures, par le caractère religieux des édicules qui les encadrent, un sujet de comparaison des plus instructifs avec les figurines rhodiennes, et concourent à désigner le VI^e^ siècle comme l'époque de la diffusion de cette forme très ancienne de l'archaïsme grec.

Il ne faut parler ici ni d'une école rhodienne ni même d'une école dorienne, de peur d'employer des termes arbitraires et de s'enfermer dans des divisions trop étroites. Ce premier style hellénique, nous l'appellerons l'*archaïsme grec oriental*, pour bien montrer qu'il s'est constitué d'abord dans la Grèce asiatique, en contact avec les modèles de l'Orient. Il n'en possédait pas moins déjà une originalité profonde. L'art grec se fût-il arrêté à cette première période de son développement, qu'il tiendrait encore sa place, comme un des grands arts originaux de l'antiquité, à côté de l'art égyptien et de l'art assyrien. Aussi voit-on cet archaïsme étendre rapidement sa puissante unité sur tout le monde hellénique, en Grèce, en Sicile, en Italie. Il est la véritable source de l'industrie appelée corinthienne, si largement répandue dans le bassin de la Méditerranée. Une preuve singulière de sa force, c'est que, dès sa robuste enfance, il est conquérant, il fait école chez les peuples voisins et donne naissance à la meilleure époque de l'art étrusque. Nous devons admettre que les Phéniciens eux-mêmes n'échappèrent pas à son influence : ils reconnurent de bonne heure la supériorité de cet art naïf, mais énergique, qui seul pouvait tirer l'industrie méditerranéenne du chaos égypto-assyrien, où ils la tenaient immobilisée.

Personne ne conteste plus aujourd'hui l'influence de la Phénicie sur les débuts de la civilisation grecque : l'action en retour que la Grèce a exercée sur la Phénicie a été moins étudiée. On voudrait ne la faire commencer qu'à une époque

voisine de la conquête d'Alexandre : c'est là une grave erreur. Les indices certains, que nous avons relevés à plusieurs reprises, dans la suite de ces notices, prouvent que, dès le temps de la floraison des colonies grecques d'Asie, l'hellénisme, déjà puissant par son activité politique, militaire et maritime, par le développement de la poésie nationale et par la possession d'une première forme de l'art, commença à réagir sur l'Orient et sur la Phénicie elle-même. Cette influence, d'abord obscure et accidentelle, ne cessa de s'accentuer et de se généraliser sous la domination perse, au milieu de la décadence croissante de la civilisation orientale. Elle donne la raison du style gréco-phénicien à forme archaïque, que l'on rencontre en Phénicie et qui s'acclimata dans ce pays au point d'y devenir un style local. C'est un fait d'une grande importance pour l'histoire des anciens rapports entre l'Orient et l'Occident. Les recherches qui précèdent n'eussent-elles servi qu'à bien établir un fait aussi capital, que nous n'aurions pas à regretter notre peine.

Camiros étant la première nécropole vraiment grecque qui se rencontre sur notre route, il n'est pas inutile de résumer aussi, en terminant, nos observations sur le rôle qu'y jouent les figurines de terre cuite. Il résulte des descriptions précédentes que les Grecs de Rhodes, en déposant ces statuettes dans les tombeaux, d'après une vieille coutume qui leur venait de l'Égypte et de l'Orient par la Phénicie, y voyaient surtout, selon leurs propres croyances, des idoles funéraire, les images des divinités qui présidaient à la garde des sépultures. L'emploi presque exclusif des figures de femmes empêche d'abord que l'on ne songe à des représentations directes des morts héroïsés : elles auraient produit nécessairement une proportion à peu près égale de statuettes d'hommes. D'un autre côté, l'immobilité des poses et surtout des poses assises n'a aucun rapport avec les attitudes de l'invocation et de l'offrande, telles qu'elles conviendraient à des figures symbolisant les rites funèbres. L'usage des hautes couronnes royales, certains gestes, comme celui de se tenir le sein, ne peuvent d'ailleurs s'expliquer con-

venablement, dans la vie grecque, que par des données mythologiques. De même, pour les animaux sacrés, placés entre les mains des figurines, si, dans l'usage oriental, ils pouvaient représenter souvent de simples victimes offertes, on sait que l'ancienne tradition de la statuaire grecque les employait comme des emblèmes pour caractériser les simulacres des dieux. Une terre cuite rhodienne du British Museum fournit sur ce point une preuve encore plus décisive : l'animal symbolique, probablement un lion, est couché sur les genoux de la déesse assise, exactement comme dans les figures bien connues de la Mère des Dieux, dans plusieurs représentations de Déméter et d'Aphrodite, et aussi dans l'une des petites idoles à haute tiare de Marseille, dont nous avons signalé l'étroite parenté avec les figurines de Camiros.

Sans doute, nous ne connaissons pas assez complètement les différents cultes de l'île, pour affirmer avec toute certitude quelles étaient les déesses funéraires des Rhodiens. L'existence à Rhodes de plusieurs divinités appartenant à un cycle local très particulier, comme Alectrona ou Électryoné, la déesse morte vierge, dont nous avons parlé plus haut, demande certaines réserves. Cependant l'usage général de la race hellénique nous autorise à placer au premier rang, ici, comme partout en Grèce, Déméter et sa fille Perséphone, avec laquelle se confondait plus ou moins l'Aphrodite funéraire, empruntée par les Grecs aux religions de l'Orient. Peut-être, aussi les anciens, lorsqu'ils employaient ces petites images étaient-ils moins préoccupés que nous ne le pensons de distinguer leurs dénominations divines : ils pouvaient s'en tenir à des formules collectives un peu vagues, comme celles de χθόνιοι δαίμονες, χθόνιοι θεοί, qui confondaient les morts divinisés avec les divinités funéraires. Ainsi s'expliquerait le carcatère indécis qui nous embarrasse parfois dans la détermination de ces idoles des tombeaux.

J'ai signalé un autre fait qui mérite aussi qu'on y revienne, pour en rechercher la cause : c'est la brusque décadence qui frappe à Rhodes la fabrication des figurines funé-

raires et qui l'arrête presque complètement aux limites même de l'archaïsme. La nécropole de Camiros ne connaît ni le beau style hiératique des figurines de Kittion, ni le style charmant et dégagé des statuettes de Tanagre ou de Cyrène. L'interruption est d'autant plus surprenante, qu'elle n'a pas lieu pour les vases peints, dont plusieurs et notamment le célèbre vase de Thétis, appartiennent à l'époque la plus brillante et la plus libre de l'art grec. La fondation de la ville de Rhodes n'explique pas cette anomalie, l'évènement ayant eu lieu seulement en 408 ap. J.-C. et n'ayant amené, comme le montrent les inscriptions, ni la dépopulation de Camiros ni l'abandon de ses lieux de sépulture.

Le fait tient à des causes plus générales, inhérentes à l'industrie même des figurines de terre cuite, et que nous retrouverons dans les autres fabriques. Le jour où la sculpture grecque atteignit aux splendeurs du grand style, il y eut nécessairement une sorte de déroute et de désarroi dans les modestes ateliers des modeleurs de terre, qui avaient suivi assez facilement, jusque-là, les progrès lents et compassés des écoles archaïques. Il ne suffisait plus de travailler sur des canons très simples : il fallait maintenant s'inspirer de la nature et de la vie; les artistes seuls y réussissaient, les ouvriers ne pouvaient suivre. Ce changement, beaucoup plus profond dans la plastique que dans la décoration des vases, forçait l'industrie des terres cuites à renouveler son éducation et ses méthodes et à refaire son personnel. C'est alors que l'on voit presque partout se multiplier dans les tombeaux les masques et les bustes estampés, qui étaient d'une exécution relativement facile et qui ne demandaient qu'une étude en grand de la tête. Ils forment la transition entre l'ancien et le nouveau système de fabrication.

La transformation exigeait du temps et s'opéra, selon les lieux, avec des chances inégales. Le centre de l'art s'était alors déplacé d'Asie en Europe : le coup fut surtout difficile à réparer pour les anciens ateliers asiatiques, d'ailleurs très attachés à leur archaïsme national. C'est ce qui advint pour l'atelier de Camiros. Il put vivre encore assez longtemps, en

reproduisant et en perfectionnant de son mieux ses derniers modèles, qui portent bien la marque de cet archaïsme prolongé. Cependant, les circonstances n'ayant pas favorisé sur ce point la fondation d'une école nouvelle, rajeunie par des éléments venus du dehors comme celle que nous avons vu s'établir à Kittion dans l'île de Chypre, l'ancienne fabrique locale déclina et se perdit à la fin, par l'insignifiance et par l'infériorité de ses essais de production dans un style plus libre. La statuaire rhodienne se releva brillamment avec Charès de Lindos et avec l'école de Lysippe; mais rien n'est venu prouver jusqu'ici que les ateliers de terre cuite aient refleuri à la même époque, comme on le voit sur d'autres points de l'Asie-Mineure, à Tarse, à Cnide, à Smyrne, à Myrine, à Pergame.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — Les terres vernissées égyptiennes..... 5

PREMIÈRE PARTIE.

Figurines orientales.

ASSYRIE..... 15

BABYLONIE, CHALDÉE, SUSIANE. — I. Figurines chaldéo-babyloniennes. — II. Terres cuites gréco-babyloniennes.....

PHÉNICIE. — I. Terres cuites phéniciennes hors série. — II. Phénicie septentrionale. — A. *Style pseudo-assyrien.* — B. *Style pseudo-égyptien.* — C. *Style pseudo-égyptien* (suite). — D. *Style se rapprochant de l'archaïsme grec.* — E. *Basse époque gréco-romaine.* — III. Fabrique de Tyr et de Sidon. — IV. Fabrique de Carthage..... 54

PROVENANCES ORIENTALES INCERTAINES. — Fabriques inconnues. — Style oriental de basse époque. — Ancien style cypriote.... 105

DEUXIÈME PARTIE.

Figurines des îles asiatiques.

ILE DE CHYPRE. — Résumé historique. — L'art cypriote. — Les figurines de Chypre. — I. Anciennes fabriques de l'intérieur. — A. *Formes primitives.* — B *Petits sujets modelés à la main.* — C. *Figurines estampées.* — D. *Fragments divers.* — II. Anciennes fabriques de Kittion. — III. Fabrique grecque de Kittion. — A. *Figurines influencées par l'archaïsme grec.* — B. *Beau style hiératique.* — C. *Grand style attique.*

— D. *Suite du style hiératique.* — E. *Sujets divers de style libre.* — IV. Fabriques de basse époque gréco-cypriote. — V. Terres vernissées de Chypre..... 113

Ile de Rhodes. — I. Figurines vernissées trouvées à Camiros. — II. Figurines d'argile de Camiros. — A. *Maquettes primitives.* — B. *Premier archaïsme.* — C. *Archaïsme perfectionné.* — D. *Style libre.* — III. Région voisine de Rhodes, — Conclusion. 204

4145. — Libr.-Impr. r., B, rue Mignon, 2. — May et Motteroz, direct.